

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARTIN GÉLINAS

« CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉROTISME
ET ANALYSE DE LA CHAIR DÉCEVANTE
DE JOVETTE-ALICE BERNIER », SUIVI DE
« UNE JOURNÉE À LA CAMPAGNE » ET « LA CONFESSTION »

JUILLET 1999

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Merci à Mme Hélène Marcotte pour le grand intérêt qu'elle a manifesté à l'endroit de mon travail, pour ses conseils et son enthousiasme.

Merci à ma compagne, Nathalie, pour sa confiance, ses encouragements et, parfois, sa patience.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	i
TABLE DES MATIÈRES.....	ii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I : L' ÉROTISME.....	7
La transgression de l'interdit.....	8
La quête de l'unité perdue.....	14
La double contrainte: espace et temps.....	22
L'imaginaire.....	25
Érotique et pornographie.....	30
CHAPITRE II : MANIFESTATION DE L'ÉROTISME DANS <u>LA CHAIR DÉCEVANTE</u>.....	37
Désir et subversion.....	39
Désir et totalité.....	43
Désir et résolution : la résolution du désir?.....	52
Réception critique de <u>La chair décevante</u>	55
UNE JOURNÉE À LA CAMPAGNE.....	66
LA CONFESSION.....	100
CONCLUSION.....	120
BIBLIOGRAPHIE.....	129

INTRODUCTION

L'être humain est constamment soumis à des impératifs d'ordre sexuel. De la naissance jusqu'à l'âge adulte, les pulsions jalonnent le parcours de l'individu, modèlent sa personnalité, contrecurrent parfois l'itinéraire qu'il s'était tracé. La plus vertueuse personne ainsi que l'être le plus pervers ont en commun la sexualité comme assise de leur existence. Le saint et le libertin se rejoignent alors dans l'expression d'une sexualité tantôt refoulée, voire sublimée, tantôt exacerbée en ce sens que tous deux obéissent à l'empire des passions, détournées ou non vers un autre objet.

Ainsi, la sexualité se présente à nous non seulement comme un exutoire à la morne régularité de la vie ou à un passage obligé chez l'être humain, mais également comme une problématique avec laquelle chacun doit négocier. Dans L'Érotisme, Georges Bataille nous annonce qu'en tant « qu'animal érotique, l'homme est pour lui-même un problème¹ ». Cette remarque semble juste, d'autant plus qu'elle soulève un autre aspect de la complexité de l'être humain: son état d'animal.

¹ Georges Bataille, L'Érotisme, Paris, Les Éditions de Minuit, Collection Arguments, 1957, p. 303.

Dans l'organisation de sa vie sociale, l'homme s'est appliqué ànier ce lien à l'animal en lui opposant règles sociales, morale, institutions, phénomène qui se constate dans toutes les sociétés, sous différents aspects, tout en conservant le même rôle hygiénique et salutaire. Aussi pouvons-nous croire que cet ensemble de règles et d'institutions, son développement chez tous les peuples et les cultes qu'il suppose, montre surtout que la sexualité humaine est un problème universel auquel personne n'échappe.

En effet, en dépit des entraves qui lui sont imposées, la sexualité transparaît dans les diverses facettes de la société. Dans les relations interpersonnelles qu'entretiennent les individus, certes, mais également dans les formes d'expression que se sont données ces mêmes individus. La publicité, par exemple, se propose comme vecteur d'une sexualité enrégimentée, détournée vers d'autres fins, vers d'autres avenues et montre souvent la face cachée de la sexualité en l'utilisant comme appât, comme moyen de persuasion. Le cinéma tend aujourd'hui à dévoiler le corps, à s'infiltrer dans l'intime tout en conservant, et cela est particulièrement vrai au cinéma américain, des valeurs morales fortes. Les films pornographiques, dissimulés derrière des comptoirs ou classés dans des pièces fermées dans les clubs vidéo, sont devenus des produits de consommation courants et accessibles en dépit du tabou qu'ils représentent. Sujet tabou, donc, objet médiatique, la sexualité, et c'est là son plus grand paradoxe, est objet de crainte tout en étant objet de fascination.

Ce paradoxe s'avère très intéressant. Appartenant au monde du refoulé tout autant qu'à l'univers du concret, du dit, du révélé, la sexualité humaine est contradictoire et semble résister à l'opposition qui lui est faite. Du refoulement à la révélation, on assiste à un dévoilement de la sexualité dont les étapes sont connues sous des vocables comme érotisme, érotique et pornographie. Toutefois, ces diverses appellations laissent place à une certaine confusion. Ainsi, on juge qu'un film, par exemple, est érotique ou pornographique en se basant sur des critères souvent subjectifs, variant d'une personne à l'autre. Notre mémoire tentera de faire la lumière sur les différentes étapes de ce dévoilement de la sexualité.

Le but de notre travail sera d'approfondir le sens de ces expressions et plus spécifiquement celui d'érotisme. Plusieurs auteurs ont réfléchi sur l'érotisme, les travaux de Georges Bataille étant sans doute les plus connus. Cependant, Walter Schubart et Octavio Paz, pour ne nommer que ceux-là, proposent également des réflexions très éclairantes sur le sujet. Toutefois, leurs propos sur l'érotisme sont essentiellement articulés d'un point de vue philosophique ou anthropologique et, s'ils nous permettent de comprendre l'impact de la sexualité sur la vie et la mort, il n'en demeure pas moins qu'aucun ne distingue l'érotisme de l'érotique et de la pornographie. Nous nous proposons donc de poursuivre la réflexion de ces auteurs en établissant des liens entre eux, non pour définir le terme érotisme, mais afin d'en circonscrire les caractéristiques de façon à pouvoir le différencier de l'érotique et de la pornographie. Ces caractéristiques, que sont la transgression de l'interdit, la quête de l'unité perdue, la double contrainte de l'espace-temps ainsi que le rapport à

l'imaginaire, seront au cœur de notre propos sur l'érotisme et se présentent comme les articulations principales du concept d'érotisme.

Notre étude de l'érotisme sera jumelée à une brève réflexion sur l'érotique et la pornographie. Il nous apparaît primordial d'aborder, dans le cadre de notre mémoire, les notions d'érotique et de pornographie. D'une part, cela nous permet de nuancer les rapports qu'entretiennent entre eux érotisme, érotique et pornographie, mais, de plus, cela nous permet de mieux cerner le dévoilement de la sexualité évoqué plus tôt.

Une fois cette démarche terminée, il est primordial de procéder à la validation des caractéristiques susmentionnées. Il s'agit, toutefois, d'une opération nécessitant un support et la littérature québécoise nous offre, en ce sens, un outil de prédilection pour notre démarche. Le corpus québécois a été longtemps soumis à une certaine forme de censure, du moins jusqu'au lendemain de la Deuxième guerre mondiale. Les œuvres publiées avant cette période étaient analysées et commentées en fonction de principes politiques et, surtout, religieux. La littérature québécoise, orientée selon les diktats de l'époque, devait donc forcément répondre à plusieurs critères, c'est-à-dire, la louange du patriotisme, des valeurs terriennes et religieuses. C'est ce climat de répression qui a attiré notre attention. Nous en faisions allusion plus tôt, la sexualité est au cœur de la problématique humaine et, semble-t-il, quasi impossible à endiguer. Pourtant, les instances religieuses et politiques de la première moitié du siècle tentaient véritablement de refreiner la sexualité, de contrôler les effusions et, particulièrement, dans le domaine littéraire. Est-ce à dire que l'écrit se présente comme le lieu idéal pour

l'expression du refoulé? C'est ce que nous croyons et l'omniprésence des autorités de l'époque dans les affaires littéraires semble le confirmer.

L'érotisme, nous le verrons, est tributaire de l'interdit et c'est pourquoi cette période littéraire du Québec nous apparaît comme un terrain privilégié pour notre démarche. La relation entre une littérature en voie d'échapper aux dogmes et la forte répression dont elle est l'objet nous semble correspondre exactement à la relation entre la sexualité et la notion de péché, entre le désir et l'interdit. En ce sens, le roman La chair décevante² de Jovette Bernier, paru en 1931, correspond en tout point à notre problématique. Ce roman s'avère, selon nous, un bon exemple d'érotisme littéraire. Roman audacieux, celui d'une fille-mère qui prend la parole, qui fait des choix en fonction de ses désirs, La chair décevante offre à notre étude énormément de matériel nous permettant d'illustrer la problématique de l'érotisme. En effet, la date de parution, la nouveauté du style, l'écriture au féminin et le contexte socio-historique sont autant de facteurs qui nous ont guidé dans le choix du corpus. Nous verrons donc comment la transgression de l'interdit, la quête de l'unité perdue, la double contrainte distance-temps ainsi que le rapport à l'imaginaire s'articulent à l'intérieur même d'une oeuvre québécoise tout en faisant écho à une problématique humaine débordant largement le contexte littéraire. Finalement, nous étudierons la réception critique de La chair décevante, étude qui viendra appuyer et confirmer notre perception de l'érotisme comme lieu de confrontation du désir et de l'interdit.

² Jovette Bernier, La chair décevante, Montréal, Fides, Bibliothèque Québécoise, 1982, 135 p.

Le volet théorique de notre mémoire est complété par une partie création. Le choix d'un mémoire en création pour approfondir la notion d'érotisme n'est pas vain. Nous disions, précédemment, que l'érotisme constitue une facette d'un ensemble plus grand que nous appelons sexualité. L'érotique et la pornographie font partie de cet ensemble et représentent des étapes dans le processus de décloisonnement de la sexualité dans la société québécoise. Notre partie création, constituée de deux nouvelles, vient à son tour illustrer chacune de ces étapes. Ces nouvelles permettent de prolonger notre réflexion. Ainsi, la nouvelle « Une journée à la campagne » rejoint et exprime toute la complexe relation entre l'érotisme et l'érotique tandis que la nouvelle « La confession³ » aborde de plein fouet la notion de pornographie.

³ Ce texte a paru dans la revue Imagine, no 3, vol. XVIII (automne 1997).

CHAPITRE PREMIER

L'ÉROTISME

Dès qu'il est question d'érotisme, s'installe une certaine confusion. En effet, la plupart des gens confondent érotisme, érotique, pornographie et sexualité. Une oeuvre littéraire ou cinématographique, par exemple, peut être tour à tour sensuelle, teintée d'érotisme ou encore pornographique selon la teneur des propos et/ou des scènes qui y sont représentées. Pourtant, même s'ils sont liés sémantiquement, il existe entre ces termes des différences fondamentales.

La sexualité nous apparaît comme étant le point commun qui rallie l'érotisme, l'érotique et la pornographie, mais allant de l'un vers l'autre, la sexualité se dévoile de plus en plus. De l'érotisme à la pornographie, nous assistons, pourrions-nous dire, à un décloisonnement de la sexualité. Si l'on se réfère au phénomène des cercles concentriques provoqués par l'impact d'un caillou jeté dans une mare, l'érotisme

représenterait le premier cercle, l'érotique, le second et, enfin, la pornographie, le troisième.

L'érotique et la pornographie sont étroitement liées à la sexualité dans une relation à la nature et dictées, en ce sens, par l'instinct et les pulsions. Cette relation à l'instinct explique le peu de variations subies par ces concepts d'une société à une autre, d'une époque à une autre. Il en va tout autrement pour l'érotisme, celui-ci se transformant au gré du contexte social et historique, ce qui nous fait dire que l'érotisme est beaucoup plus rattaché à la culture que l'érotique et la pornographie. Cependant, en dépit de variations certaines, l'érotisme conserve plusieurs constantes qui reviennent sous la plume des différents auteurs qui se sont intéressés à cette dimension de la sexualité. Ces constantes, que sont la transgression de l'interdit, la quête de l'unité perdue, la double contrainte de l'espace-temps et le rapport à l'imaginaire, nous permettent de cerner ce qui caractérise l'érotisme et serviront de paramètres à notre analyse du roman de Jovette Bernier, La chair décevante.

La transgression de l'interdit

Afin de démontrer les différences qui existent entre l'érotisme, l'érotique et la pornographie, il s'avère nécessaire d'aborder la sexualité qui, comme nous l'avons mentionné, est le dénominateur commun. Le meilleur parcours pour effectuer cette distinction réside dans la comparaison entre la sexualité animale et celle des êtres humains. La sexualité des animaux, motivée par la reproduction et l'accouplement, est

rythmée de façon naturelle. Cette sexualité, dictée par des impératifs physiologiques, alterne entre des périodes de rut et de repos. Pendant les périodes de rut, les animaux se livrent à une chorégraphie immuable, éternelle, dont l'objectif est la survie de l'espèce, puis, entre ces périodes, l'animal s'adonne tout entier à sa survivance et nulle pulsion sexuelle ne vient altérer son comportement. Pour les espèces animales, la seule finalité de la sexualité demeure donc la reproduction.

Le comportement sexuel des êtres humains diffère considérablement de celui des animaux en ce qui a trait, justement, à ce rythme imposé par la nature. Chez l'homme, la pulsion sexuelle est imprévisible et n'obéit à aucun rythme. Il est constamment soumis à sa sexualité. Sans code moral ni règles sociales, régnerait une certaine anarchie, voire une anarchie certaine, dans le comportement sexuel humain qui risquerait de faire éclater les cadres de la famille et de la société. L'individu tout entier livré à ses pulsions deviendrait un terrible prédateur. Aussi,

l'une des finalités de l'érotisme est de dompter le sexe et de l'intégrer à la société [...]. Il nous a donc été nécessaire d'inventer des règles qui, tout à la fois, canalisent l'instinct sexuel et protègent la société de ses débordements [...]. Soumis à l'incessante décharge électrique du sexe, les hommes ont inventé un paratonnerre: l'érotisme [...]. L'érotisme protège la société contre les assauts de la sexualité, mais il récuse par là même la fonction reproductive. C'est le serviteur capricieux de la vie et de la mort⁴.

⁴ Octavio Paz, La flamme double, Amour et érotisme, Paris, Gallimard, 1993, p. 19-20.

C'est donc dire que l'érotisme a partie liée avec les règles, les institutions, la culture. « Dans ce sens, l'érotisme protège le groupe de la chute dans la nature indifférenciée, il s'oppose à la fascination du chaos et, finalement, au retour à la sexualité informe⁵ ». Toutefois, s'il sert de paratonnerre à la sexualité brute, il reste que sa naissance est tributaire de l'interdit. Ce n'est que confronté à l'interdit que l'érotisme apparaît dans sa dimension sexuelle.

Pour être tout à fait juste, il faut dire que l'érotisme et l'interdit participent également au jeu de la séduction. Dans la région de l'attrait, l'individu est partagé entre l'interdit et le désir qu'il suscite, la transgression. À ce sujet, Jean Baudrillard constate que lorsque nous voyons un panneau disant « cette porte ouvre sur le vide⁶ », nous ne pouvons résister à l'invitation car nous sommes séduits par le non-sens de l'interdit. C'est ce qui se produit avec l'érotisme et c'est pourquoi l'érotisme et l'interdit jouent complaisamment le jeu de la séduction. Lorsque le désir est plus fort que la règle qui le régit, la transgression devient le seul moyen de le satisfaire. Sous cet angle, l'érotisme montre sa véritable identité. Il est transgression d'interdits moraux et religieux et n'évacue jamais complètement le lien qui le rattache à la sexualité.

Peu importe le lieu, l'époque ou le genre de culte pratiqué, l'interdit se présente toujours comme l'ultime garde-fou préservant l'individu des pulsions qui l'habitent et devient, par le fait même, le lieu de transgression idéal. De fait, plus le culte est rigide,

⁵ Octavio Paz, Un au-delà érotique: le marquis de Sade, Paris, Gallimard, 1994, Collection Arcades, p. 21.

⁶ Jean Baudrillard, De la séduction, Paris, Éditions Galilée, 1979, p. 102.

plus l'interdit est puissant et plus la transgression s'impose, permettant ainsi à l'individu de libérer ses pulsions, de s'épanouir. L'érotisme devient une expérience intérieure. En effet, l'érotisme appartient à la vie intérieure des individus, et même s'ils cherchent à l'extérieur un objet de désir, cet objet répond malgré tout à un désir profond. Voilà une autre distinction à apporter entre la sexualité animale et la sexualité des hommes: « *L'érotisme est dans la conscience de l'homme ce qui met en lui l'être en question*⁷ ». Contrairement à l'animal, l'homme se questionne face à sa sexualité et ce, de façon consciente. Pour réaliser cette expérience intérieure, l'homme doit donc concilier l'inconciliable: le respect de la loi et sa violation, l'interdit et sa transgression. Toutefois, cette double expérience de l'interdit et de la transgression est rare car,

les images érotiques, ou religieuses, introduisent essentiellement, chez les uns les conduites de l'interdit, chez d'autres, des conduites contraires. Les premières sont traditionnelles. Les secondes elles-mêmes sont communes, du moins sous forme d'un éventuel retour à la *nature*, à laquelle s'opposait l'interdit. Mais la transgression diffère du « retour à la nature »: elle lève l'interdit sans le supprimer⁸.

Nous comprenons que l'interdit et la transgression supposent deux comportements. D'une part, des individus se butent inexorablement à l'interdit et l'expérience n'a pas lieu tandis que, d'autre part, certains le suppriment. Dans les deux cas, la transgression n'a pas lieu. Ces deux attitudes ne mènent pas à l'expérience intérieure et, par conséquent, n'appartiennent pas au domaine de l'érotisme. L'érotisme suppose une

⁷ Georges Bataille, L'Érotisme, Paris, Les Éditions de Minuit, Collection Arguments, 1957, p. 35.

⁸ Ibid., p. 42.

transgression axée sur l'expérience intérieure parce que, justement, l'individu sait, même confusément, qu'il transgresse un interdit tout en ne l'abolissant pas. Aussi, l'expérience intérieure est angoissante parce que sans angoisse, nulle transgression. Au moment de transgresser un interdit, l'individu ressent une angoisse, sentiment qui confine au péché, à la faute. S'il n'éprouve pas cette angoisse, il y a abolition de l'interdit, tout simplement. Dans cette perspective, il faut comprendre que l'expérience intérieure, c'est l'expérience du péché. Il est donc possible de constater que le religieux⁹ se présente essentiellement comme un interdit dont l'enjeu est d'empêcher l'homme de retourner à la nature, au chaos. Toutefois, il s'agit d'un interdit dont l'existence est primordiale pour que l'érotisme se manifeste et que l'homme vive une expérience intérieure. Il faut croire que les principes religieux et l'érotisme appartiennent tous deux à un processus d'autorégularisation de la sexualité humaine et deviennent les remparts qui l'empêchent de sombrer dans le chaos.

Depuis toujours, l'être humain est confronté au respect de la loi et à sa violation. Aussi, sans cesse partagé entre ses désirs et l'interdit, l'individu lutte contre ses passions et la difficulté de les assouvir, condamné à la perte, d'une part, ou à l'angoisse, d'autre part. Il appréhende ainsi la notion de péché. Cette « expérience mène à la transgression achevée, à la transgression réussie qui, maintenant l'interdit, le maintient *pour en jouir*¹⁰ ». Sans interdit, nulle transgression, et sans transgression, nulle expérience intérieure pourrions-nous dire, du moins en ce qui concerne l'érotisme.

⁹ Par religieux, nous entendons tout ce qui a trait à l'institution religieuse, codifiée par les hommes.

¹⁰ Ibid., p. 45.

Cette lutte qui accompagne le quotidien de l'homme, c'est le territoire de l'érotisme, lieu de contradiction par excellence où l'individu, sans cesse déchiré par le bien et le mal (notions dont il est lui-même à l'origine) est plongé dans un éternel tourment, devant un choix difficile entre ses pulsions et un ordre édicté.

Il existe plusieurs interdits, mais les principaux s'opposent à la mort et à la fonction sexuelle, ce qui nous amène aux deux commandements bibliques: « tu ne tueras point » et « l'œuvre de chair n'accompliras qu'en mariage ». La fascination devant la mort habite les hommes depuis les origines. Walter Schubart croit qu' « il est vraisemblable que la religiosité humaine s'est éveillée à la vue du premier cadavre¹¹ ». L'individu, devant la mort, recule d'horreur mais reste fasciné par cette vision. D'une part, il rejette la violence de la mort, il s'en sépare, la sépulture étant une représentation de l'interdit. D'autre part, l'homme est fasciné par le cadavre parce qu'il représente le passage de la vie à la mort, bref, le destin de tous les hommes. Il en est de même pour la sexualité. Cette dernière est objet de fascination tout en demeurant violence c'est-à-dire impulsion spontanée qui, sans la présence de l'interdit, apparaît dangereuse pour la collectivité. Dans cette perspective, nous comprenons que l'érotisme est violence, non seulement parce qu'il commande la transgression de l'interdit, mais parce qu'il transgresse le domaine de la raison en permettant à l'individu d'assumer toute la violence contenue en lui.

Pour John Munder Ross et Sudhir Kakar, les théologiens chrétiens ont:

¹¹ Walter Schubart, Éros et Religion, Paris, Fayard, 1972, p. 12.

durant des siècles, tenté d'imposer la règle de la loi à la spontanéité érotique qui à leurs yeux est un retour à l'état sauvage en terrain profane. Ils ont rarement reconnu que l'attrait de l'amour-passion se situe non pas uniquement dans ses promesses de licence orgiaque, mais bien dans la fascination qu'exercent ces paradoxes¹².

Nous comprenons mieux encore l'image de l'érotisme comme paratonnerre, paratonnerre qui devient le réceptacle de la foudre des pulsions humaines moins chargé de les endiguer et de les enfouir dans les profondeurs de la terre que de les détourner. Et nous percevons le paradoxe qui en découle: l'érotisme s'oppose à l'institution religieuse d'une époque donnée, mais s'associe à elle dans un combat sans fin entre les passions et leur refoulement. Edgar Morin constate d'ailleurs que plus « les grands systèmes de vénération s'affaiblissent (religion, famille), plus la religion de l'amour prend de l'importance »¹³ venant, de cette façon, compenser la perte de cet encadrement nécessaire au fonctionnement social. Ainsi, l'érotisme serait quelque chose d'assez sublime pour être substitué à l'amour de Dieu.

La quête de l'unité perdue

L'origine de ce désir profond qui pousse l'être humain à la transgression demeure une des questions clés de l'érotisme à laquelle beaucoup d'auteurs se sont intéressés. La quête de l'unité perdue semble être le moteur de la transgression. Que

¹² Sudhir Kakar et John Munder Ross, « La phénoménologie de l'amour-passion », Les Pièges de l'amour érotique, Paris, PUF, 1987, p. 190. L'expression amour-passion est utilisée par les auteurs comme un synonyme d'érotisme.

¹³ Edgar Morin, « L'Amour-problème », Arguments, 1er trimestre 1961, 5^e année, no 21, p. 8.

ce soit l'unité avec Dieu, avec la mère ou avec l'Autre, la question demeure la même.

Au point de départ de cette quête, nous retrouvons la souffrance de la séparation:

En l'homme, l'âme du monde prend conscience - ou du moins a le pressentiment - de son arrachement à l'Un. Avec l'homme commence *la tragédie originelle de l'isolement* - source et racine de toutes ses souffrances et de tous les péchés. Toute souffrance est souffrance de séparation, tout péché est arrachement. Toute nostalgie de rédemption et de salut est nostalgie de l'unité, nostalgie de la partie en quête du tout, de la victoire sur le tourment originel de l'isolement et de la solitude¹⁴.

L'être humain, face aux règles qu'il s'est données, ne se sent plus intégré à la nature qui l'environne. Il a alors à se situer face à elle. Conscient de son unicité, l'homme cherche à expliquer son origine, sa différence. Alors que notre univers semble faire partie d'un ensemble inextricable, répondant à des lois immuables, l'homme comprend qu'il fait cavalier seul et se trouve confronté à la nostalgie d'une unité qui le surdétermine. Parce qu'il possède le souvenir de ce tout, l'individu se perçoit comme partie: « Pour ressentir la solitude et l'isolement il faut un pressentiment de la totalité¹⁵ ». Nous disions précédemment que l'érotisme représentait la distinction essentielle entre l'homme et l'animal. Justement, cette nostalgie, qui est à l'origine de l'érotisme, ne se retrouve pas chez l'animal. Celui-ci ne comprend pas la notion d'infini, il ne perçoit pas le caractère éphémère de son existence. L'univers disparaît avec lui parce qu'il n'a pas le *pressentiment* de la totalité qui lui survit. Pour l'être humain, conscient de sa finalité, la mort devient lieu de tourment car il sait qu'il n'est que l'infime

¹⁴ Walter Schubart, *Éros et Religion*, p. 101.

¹⁵ Ibid., p. 104.

partie d'un tout que son départ n'altérera aucunement. Parce qu'il a le pressentiment d'un tout, l'individu éprouve une nostalgie, une terreur face à la mort, terreur qui devient une puissante motivation dans cette quête de l'unité perdue.

Georges Bataille, dans L'Érotisme, essai qui tient tout autant de l'anthropologie que de la théologie, nous annonce d'emblée que l'érotisme est « l'approbation de la vie jusque dans la mort¹⁶ ». Cet énoncé nous entraîne vers une réflexion sur les notions de continuité et de discontinuité, deux éléments importants dans la quête de l'unité perdue. Chaque être est distinct des autres. Sa naissance, sa mort et les événements de sa vie, s'ils présentent un intérêt pour les autres, ne concernent que lui. Ainsi, « lui seul naît, lui seul meurt, entre un être et un autre, il y a un abîme, il y a une discontinuité¹⁷ ». L'arrachement de l'être à cette discontinuité, qui caractérise l'existence humaine, est toujours violent: il s'agit de la mort. La mort nous arrache à l'obstination de voir durer l'être discontinu que nous sommes:

Nous sommes des êtres discontinus, individus mourant isolément dans une aventure inintelligible, mais nous avons la nostalgie de la continuité perdue. Nous supportons mal la situation qui nous rive à l'individualité de hasard, à l'individualité périssable que nous sommes. En même temps, nous avons le désir angoissé de la durée de ce périssable, nous avons l'obsession d'une continuité première, qui nous relie généralement à l'être¹⁸.

¹⁶ Ibid., p. 17.

¹⁷ Georges Bataille, L'Érotisme, p. 19.

¹⁸ Ibid., p. 21-22.

D'une certaine façon, la discontinuité représente le caractère fini de notre existence tandis que la continuité, associée à la mort, est caractérisée par le monde du sacré.

Ce qui, selon moi, donne leur caractère aux passages de la discontinuité à la continuité dans l'érotisme tient à la connaissance de la mort qui dès l'abord lie dans l'esprit de l'homme la rupture de la discontinuité - et le glissement qui s'ensuit vers une continuité possible - à la mort¹⁹.

La nostalgie évoquée plus tôt, nostalgie résultant de la connaissance de la mort, du point de rupture entre la discontinuité et la continuité, commande chez tous les hommes trois formes d'érotisme: l'érotisme des corps, l'érotisme des coeurs et l'érotisme sacré. Dans ces trois formes d'érotisme, et particulièrement en ce qui a trait à l'érotisme des corps et des coeurs, nous nous retrouvons très près de la sexualité. Cependant, comme le but ultime de l'érotisme est la quête de l'unité perdue, de la totalité, il ne faut pas s'arrêter à l'aspect charnel de ces deux formes d'érotisme. À travers le cœur et le corps de l'autre, c'est bien son âme et son intégrité qui sont visées.

L'érotisme des corps, donc, signifie une violation de l'être des partenaires, violation qui confine à la mort²⁰. La mise à nu devient la finalité de l'érotisme, la mise à nu, mais également la possession de l'autre comme prolongement de soi-même: « Toute la mise en œuvre érotique a pour principe une destruction de la structure de l'être fermé qu'est à l'état normal un partenaire de jeu²¹ ». La mise à nu, envisagée

¹⁹ Ibid., p. 115.

²⁰ Ibid., p. 24.

²¹ Ibid., p. 24.

dans les civilisations où elle a un sens plein est, sinon un simulacre, du moins une équivalence sans gravité avec la mort. En s'attaquant ainsi à la structure de l'autre, une dépossession s'amorce. Cette dépossession est si totale que la plupart des êtres humains se cachent, dissimulent leur nudité, tentant de cette façon de réduire la perte tout en espérant posséder l'autre. Dans l'érotisme des corps, c'est la discontinuité qui est remise en question, qui s'avère momentanément suspendue, les partenaires fusionnant dans une continuité temporaire, devenant Un pendant un court instant. Il est évident que l'érotisme des corps transcende la simple sexualité, que celle-ci n'en est qu'une facette. Il est certain, également, qu'il ouvre sur un désir de recommencement, qui incite à l'éternel retour.

L'érotisme des coeurs, quoique moins abstrait, est un état autrement perturbant. L'enjeu de cette forme d'érotisme est le possible prolongement d'une continuité avec l'autre, continuité qui s'étend en général sur une période beaucoup plus longue que l'érotisme des corps: « Son essence est la substitution d'une continuité merveilleuse entre deux êtres à leur discontinuité persistante²² ». Fusion de deux âmes entrelacées pour l'éternité. Toutefois, plus le désir de l'autre est grand, plus grande est la crainte de la perte. La passion amoureuse entraîne l'individu dans la souffrance car elle est la recherche d'un impossible qui dépend de conditions aléatoires comme la séparation, l'adultère, etc. La souffrance est telle que le seul arrachement d'une promesse de durée, d'éternité, viendrait calmer la douleur, la crainte. Les risques de souffrance sont

²² Ibid., p. 26.

d'autant plus importants que c'est cette même souffrance qui révèle l'entièvre signification de l'autre, en ce sens que l'autre se présente comme le miroir de notre propre fragilité et l'écho de notre propre perte.

L'érotisme des coeurs, c'est l'irréalisable projet d'une fusion entre deux êtres dans une continuité impossible, c'est le refus de cette discontinuité imposée aux êtres humains. La perte de l'autre signifie le retour à la discontinuité persistante, à l'état de mortel et, de là, émane cette souffrance perçue dans l'érotisme des coeurs. Il n'est pas rare, lors d'une séparation, d'entendre exprimer le désir de la mort de l'autre. Évidemment. Désirer la mort de l'autre, l'entraîner dans notre propre mort, n'est-ce pas faire perdurer cette *merveilleuse continuité*? Bien sûr, on rencontre parfois deux êtres unis, vivant une relation harmonieuse, mais « un bonheur calme où l'emporte un sentiment de sécurité n'a de sens que l'apaisement de la longue souffrance qui l'a précédé²³ ».

L'érotisme sacré est plus difficile à cerner. Pour saisir son essence, il est nécessaire de comprendre que l'homme aspire à l'immortalité. Il lui faut assurer sa survie dans la discontinuité. L'être humain se prolonge, et prolonge également sa propre discontinuité, en donnant naissance à un autre être discontinu. Dans l'éternel ressac de la mort et de la naissance, la continuité apparaît. La continuité, qui est à l'origine de l'homme, correspond au moment vécu avant cette séparation d'avec l'Un. Toute la raison d'être de l'individu est la recréation de cette unité perdue. Le passage

²³ Ibid., p. 27.

de la vie à la mort consacre ce retour à l'Un et cela indéfiniment. Il n'est pas étonnant que la mort soit hautement ritualisée et ce, dans toutes les sociétés et à toutes les époques. La continuité est indépendante de la mort. Lors du décès d'un être, c'est à la mort de sa discontinuité que nous assistons. La continuité, en ce sens, est révélée par la mort. Si la discontinuité représente toute la finitude de l'être, la continuité qui en est indépendante, devient perceptible dans la mort. En fait, « la mort la manifeste²⁴ ». Pour Bataille, cette pensée est à la base du sacrifice sacré. Lors du sacrifice, les participants assistent à la révélation de la mort de la victime:

Le sacré est justement la continuité de l'être révélée à ceux qui fixent leur attention, dans un rite solennel, sur la mort d'un être discontinu. Il y a, du fait de la mort violente, rupture de la discontinuité d'un être: ce qui subsiste et que, dans le silence qui tombe, éprouvent des esprits anxieux est la continuité de l'être, à laquelle est rendue la victime²⁵.

Nous sommes maintenant à même de saisir l'érotisme sacré. En effet, ce que révèle l'expérience mystique est une absence d'objet. Bien sûr, il y a mise à mort d'un objet, la victime, mais l'objet dont nous parlons ici est au-delà du réel immédiat. L'expérience mystique l'introduit par d'autres moyens que l'érotisme des coeurs et du corps. En fait, l'expérience mystique privilégie le sujet et est axée essentiellement sur une représentation ou un sentiment, celui du passage de la discontinuité à la continuité. L'objet, ou la victime, est associé à la discontinuité, mais l'expérience

²⁴ Ibid., p. 29.

²⁵ Ibid., p. 29.

mystique introduit en nous le sentiment de la continuité, continuité où cet objet brille par son absence. D'une certaine façon, la discontinuité dispose d'un objet alors que ce qui caractérise la continuité est, justement, l'absence d'un objet appartenant au réel immédiat. L'image privilégiée pour exprimer ce qu'est l'érotisme sacré se retrouve dans celle de l'ascète ou du moine qui, via une certaine souffrance, la privation, cherche à communier avec Dieu, à faire Un avec une entité supraterrestre. Il échappe ainsi à la discontinuité, à l'individuation en fusionnant avec l'immortel, avec l'éternel. Pour lui, la mort n'est donc plus appréhendée mais désirée car:

seule la mort est capable de lever pleinement la malédiction de l'individuation. Ces hommes aspirent à la mort non par haine de la vie, mais parce qu'ils ont soif d'immortalité. La mort n'est pour eux qu'un passage leur permettant d'accéder à une vie supérieure. Ils ne voient pas dans l'éternité un prolongement du temps, mais son abolition²⁶.

Entre l'amoureux et religieux, la frontière apparaît bien mince. Tous deux, par des chemins différents, aspirent à la continuité, à l'immortalité, tous deux veulent échapper à l'individualité. Que ce soit dans l'ascèse ou dans la communion érotique, chacun veut s'arracher à l'étroitesse de la personne humaine. Toutefois, dans les deux cas, l'érotisme ne procure qu'une satisfaction momentanée et illusoire. L'érotisme devient ainsi un artifice, une panacée pour déjouer la souffrance de la séparation. L'érotisme, c'est la quête de l'unité perdue, c'est cette marche à l'amour et à la mort:

²⁶ Walter Schubart, Éros et Religion, p. 206.

On ne peut rien comprendre à l'amour et au désir, à la sexualité, si on ne comprend pas que l'homme est cet être des confins en marche vers une limite jamais atteinte, un être insatiable, jamais satisfait²⁷.

Le désir de l'Un a fait de l'être humain une vague léchant éternellement la grève dans un irrésistible besoin de fusion. Les pulsions de vie et de mort sont les moteurs qui animent cette quête, sans relâche, indéfiniment. Naturellement, cette quête impossible est vouée à un échec perpétuel et c'est ce qui permet l'éternisation du désir. L'être humain, sans cesse confronté à cet échec, mesure enfin la précarité de son existence et lutte, tel un Sisyphe, contre les forces du destin, contre la séparation qui a fait de son univers un monde incompréhensible. Sans ce puissant aiguillon, l'individu serait vidé de son essence et son existence n'aurait plus aucun sens. En l'absence de quête, il est réduit à l'état animal, indifférencié. L'érotisme, dans cette perspective, c'est l'ajournement du retour à la nature.

La double contrainte: espace et temps

L'échec perpétuel de la quête s'avère donc nécessaire. Cet échec, provoqué par l'absence d'objet, permet à l'être humain de donner un sens à son existence. En effet, comme l'objet de cette quête, c'est-à-dire l'unité, n'est pas légitimé, l'unité première trouvant son origine dans le pressentiment d'une séparation et non dans une réalité, l'être est livré à une incessante répétition visant à le soulager de l'angoisse qu'il

²⁷ Liberté, « De l'érotisme », vol. 9, no 6, novembre-décembre 1967, 115 p.

ressent peut-être face à cette incapacité à atteindre l'objet. Aussi, selon Sarane Alexandrian, « il faut voir dans l'érotisme une attitude qui confine au sacré, à une mystique sans Dieu²⁸ ».

Dans sa quête de l'unité perdue, l'individu est confronté au principe de plaisir et au principe de réalité qui sont des éléments essentiels de l'érotisme. Ces deux principes sont généralement tributaires l'un de l'autre. Le but ultime du principe de plaisir réside dans l'évitement, la réduction ou l'évacuation d'une tension. Les pulsions de l'individu cherchent à se décharger, à se satisfaire par les voies les plus courtes. Dans le cas qui nous intéresse, l'érotisme, l'être, pour soulager son angoisse de la séparation d'avec l'Un, tente de retrouver l'unité. Cette quête pulsionnelle n'a de cesse que la satisfaction du désir, qui, lui, est interrelié à l'angoisse éprouvée. L'individu, par toutes sortes de moyens, tente de réaliser son désir d'unité. L'érotisme des corps, l'érotisme des coeurs et l'érotisme sacré représentent différents itinéraires jalonnant cette quête. Dans l'érotisme des corps, la destruction de l'autre, sa mise à nu, devient nécessaire pour recréer cette unité première. Cela est vrai aussi pour l'érotisme des coeurs et l'érotisme sacré. L'amoureux et le religieux souffrent intensément afin de reconquérir cette autre partie dont ils ont la nostalgie.

Cependant, ces quêtes se heurtent constamment au principe de réalité. Le principe de réalité apparaît comme une modification du principe de plaisir qui, au

²⁸ Sarane Alexandrian, « Georges Bataille et l'amour noir », Les Libérateurs de l'amour, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 260.

départ, est souverain. L'instauration du principe de réalité est reliée à un ensemble de règles, d'adaptations qui sont imposées à l'être humain, règles qu'il a profondément intégrées. Ainsi, le principe de réalité vient restreindre et modifier la voie privilégiée pour l'expression du désir. Il ajourne la satisfaction du désir. Mais l'ajournement même apparaît comme une ressource dont l'être humain dispose pour satisfaire un désir. Car cette relation entre le principe de plaisir et le principe de réalité ne vient pas supprimer le premier. Le principe de réalité permet, dans le réel, la satisfaction du désir et c'est, entre autres, grâce à ce délai que l'objectif est atteint. Dans l'érotisme, *l'ajournement devient donc la source de plaisir*. Celui-ci se réalise de deux façons. L'individu retarde la réalisation du désir en créant un espace entre lui et l'objet de son désir. En se ménageant ainsi un espace, il diffère, il éloigne, la satisfaction du désir. L'opération demeure sensiblement la même pour le délai imposé à la satisfaction, délai qui est l'autre façon d'ajourner le plaisir. Encore une fois, l'individu, en reculant l'échéance de la réalisation du désir, ajourne, retarde l'accomplissement du plaisir. Ainsi, grâce à ces deux moyens, l'être évite l'échec et surtout, fait perdurer le plaisir en ne le concrétisant pas. C'est donc dans le délai et la distance que l'individu trouve la satisfaction d'une pulsion et non plus dans la réalisation concrète de son désir.

Naturellement, le désir dont il est question ici, c'est la continuité, c'est l'immortalité possible dans la fusion avec l'Un. La double contrainte de l'espace et du temps participe donc directement au jeu de la séduction que nous avons évoqué plus tôt. Car, le but de la séduction est bien d'attiser le désir, de maintenir la tension à un niveau acceptable et surtout, de ne jamais parvenir à sa résolution. La séduction perd

tout son sens si la quête qui la sous-tend se trouve abolie par la réalisation de l'objectif. Bien entendu, cette quête impossible avec les luttes et les contradictions qu'elle suppose se déroule dans l'imaginaire et c'est grâce à la double contrainte du délai et de la distance que l'imaginaire peut prendre son envol.

L'imaginaire

L'érotisme, par son lien avec la sexualité et par la quête d'absolu qui le caractérise, se trouve donc à l'intersection du biologique et de l'imaginaire. Partagé entre ses pulsions et son inaptitude à les satisfaire profondément, l'individu voit son destin inextricablement lié à une réalité transfigurée, voire sublimée. L'érotisme, finalement, est une métaphore:

L'érotisme est sexuel, la sexualité n'est pas de l'érotisme. L'érotisme n'est pas simple imitation de la sexualité, il est sa métaphore. L'érotisme se voit au miroir de l'histoire comme à celui de la sexualité animale. La distance engendre l'imagination érotique. L'érotisme est imaginaire: c'est une *décharge* de l'imagination face au monde extérieur²⁹.

L'érotisme est aussi un paradoxe. Fait humain, fait social, il appartient pourtant au monde du caché, de l'insondable. Cependant, puisque l'érotisme se présente comme une métaphore, qu'il se dissimule dans les replis les plus secrets de l'esprit, comment manifeste-t-il sa présence dans la société? Nous croyons, à ce sujet, que l'érotisme

²⁹ Octavio Paz, Un au-delà érotique, p. 27-28.

est avant tout affaire de discours et que c'est par cette voie qu'il faut l'appréhender. Cette remarque n'est pas vaine. En effet, l'utilisation du discours permet déjà une forme de transgression étant donné l'interdit qui longtemps a plané sur la production d'un discours d'ordre sexuel. Le discours sur la sexualité a été endigué par le pouvoir de l'institution religieuse et discourir sur un tel sujet devenait, forcément, une transgression. Aussi, c'est par le biais de la métaphore, du symbole, que l'érotisme transparaît dans la société. Plus on tait le sexuel, plus on en parle. Michel Foucault nous dit:

Parler contre les pouvoirs, dire la vérité et promettre la jouissance; lier l'un à l'autre l'illumination, l'affranchissement et des voluptés multipliées; tenir un discours où se joignent l'ardeur du savoir, la volonté de changer la loi et le jardin espéré des délices - voilà qui soutient sans doute chez nous l'acharnement à parler du sexe en termes de répression. [...] Nous sommes, après tout, la seule civilisation où des préposés reçoivent rétribution pour écouter chacun faire confidence de son sexe [...]³⁰.

Il existe plusieurs lieux de transgression dans la société. Les arts en général et la littérature, dans le cas qui nous intéresse, sont les espaces privilégiés pour effectuer cette transgression. C'est pourquoi la littérature a souvent été frappée d'interdit, de censure. La censure en elle-même exprime, illumine l'érotisme. Cependant, il est possible de retracer l'érotisme dans le discours usuel, dans les journaux, dans les cérémonies, bref dans toutes les formes du discours³¹. L'érotisme appartient à l'imaginaire d'une société, il est profondément ancré dans toutes les cultures. Le

³⁰ Michel Foucault, Histoire de la sexualité. La volonté de savoir, Paris, Éditions Gallimard, 1976, p. 14.

³¹ À ce sujet, lire Marc Angenot, Le Cru et le Faisandé, Bruxelles, Labor, 1986, 202 p.

discours, confronté à un interdit, devient ainsi la souape, le lieu de transgression où déferlent les pulsions, les désirs. L'érotisme, comme métaphore, est l'élargissement de la sexualité sous forme de discours, de rituel, de cérémonie:

l'érotisme, à son tour, n'est pas la simple sexualité animale: il est cérémonie, représentation. L'érotisme est sexualité transfigurée: métaphore. L'agent qui anime tout à la fois l'acte érotique et l'acte poétique est l'imagination³².

Socialement réprimée, la sexualité trouve ainsi un chemin pour s'exprimer. Comme métaphore, l'érotisme appartient au monde de l'imaginaire et il ne peut en être autrement. Extrait de l'imaginaire, l'érotisme devient autre, il appartient à l'univers de l'érotique et de la pornographie. C'est ce qui nous faisait dire, plus tôt, que les arts étaient, par leur rapport à l'imaginaire, lieu de prédilection pour l'expression de la sexualité réprimée. Selon Octavio Paz, « poésie et érotisme naissent des sens mais ne s'achèvent pas avec eux. En se déployant, ils inventent des configurations imaginaires: poèmes et cérémonies³³ ».

Étrangement, les institutions qui favorisent l'interdit, qui le représentent, voient également leur discours participer à l'existence de l'érotisme et même se nourrir de l'érotisme. Cette réflexion vient corroborer notre remarque précédente au sujet de l'interdépendance entre l'institution religieuse et l'érotisme. Pour légiférer sur la sexualité, pour censurer le discours, bref, pour agir comme agent de répression, il faut

³² Octavio Paz, La Flamme double, p. 14.

³³ Ibid., p. 16.

nécessairement saisir à la source les mouvements de ce que l'on réprime, être en mesure d'en évaluer l'impact, d'en mesurer l'importance au sein d'une société, il faut en comprendre l'essence même. Aussi, n'est-il pas surprenant de constater à quel point le discours de l'érotisme et celui du sacré utilisent tous deux une terminologie, souvent métaphorique, très proche l'une de l'autre. Walter Schubart en fait la remarque:

La parenté de nature entre l'amour érotique et l'amour religieux explique leurs échanges de vocabulaire. Nous adorons la bien-aimée ou l'implorons, nous tombons à genoux devant elle, nous la qualifions de divine ou l'appelons déesse, le langage érotique puisant ainsi dans le vocabulaire religieux³⁴.

Cette parenté s'explique par l'imbrication du discours sacré, discours millénaire s'il en est, à l'imaginaire humain. Ce discours s'est construit en réaction aux mouvements de la sexualité, il en est l'ultime répression. Aussi, il n'est pas étonnant que, à l'instar de l'érotisme, il fasse partie intégrante de cet imaginaire. Toutefois, « la religion n'est pas une sublimation de l'érotisme, mais l'érotisme est une expérience religieuse concentrée sur la tension sexuelle³⁵ ».

La perte de pouvoir de l'institution religieuse va de pair avec la transformation profonde qu'a connue l'érotisme. Le contraire est sans doute vrai également. Cette transformation, provoquée justement par la tension sexuelle, a donné lieu à la

³⁴ Walter Schubart, Éros et Religion, p. 113.

³⁵ Ibid., p. 117.

libération des moeurs sexuelles, parallèle à l'éclatement des institutions, et vient modifier profondément la métaphore sexuelle. Bataille s'en inquiétait:

Un soir, pendant une longue promenade, Georges Bataille, inquiet devant la popularité croissante de la prétendue libération sexuelle, me confia: « L'érotisme est indissociable de la violence et de la transgression; ou, plutôt, l'érotisme est une infraction et, si les interdits disparaissent, c'en serait fini de lui. Et ce serait la fin des hommes, du moins tels que nous les connaissons depuis le paléolithique... » Je ne suis pas de cet avis. L'érotisme est bien davantage qu'une somme de violences et de lacérations. Pour être plus exact, disons que c'est *autre chose*. L'érotisme appartient au domaine de l'imaginaire au même titre que la fête, la représentation, le rite. Et parce qu'il est un rituel - réinventé à chaque fois, mis en scène par les hommes et par les femmes - certaines de ses dimensions voisinent avec la violence et la transgression. Dans tous les rituels, on voit apparaître, de façon réelle ou symbolique, le sacrifice. Toutefois, d'un autre point de vue, Bataille ne s'était pas trompé: certaines œuvres perdent une grande part de leur ascendant sur nous dès lors qu'on les prive de cet aiguillon, puissant et ambigu, qu'est l'interdit³⁶ ».

Somme toute, l'institution religieuse, comme l'érotisme, est une métaphore, un rituel dirait Paz, qui n'a pas disparu, mais qui s'est altéré. L'érotisme, fondamentalement, ne disparaît pas au profit de l'érotique ou de la pornographie. Ces derniers ne sont en fait que des métaphores de la supramétaphore qu'est l'érotisme. L'utilisation du terme métaphore n'est pas vain. Octavio Paz, justement, trace d'intéressantes comparaisons entre l'érotisme et la poésie. L'érotisme fait dévier la sexualité humaine de sa finalité, qui est la reproduction, au même titre que la poésie suspend, par le biais des figures, la communication. La poésie propose un autre

³⁶ Octavio Paz, Un au-delà érotique, p. 80.

système de communication, fait d'images celui-là. « Les sens appartiennent et n'appartiennent pas à ce monde. À travers eux, la poésie lance un pont entre le *voir* et le *croire*³⁷ ». Les mots de la poésie appartiennent au quotidien, mais peuvent évoquer le plus évanescant, le plus fugitif des sentiments tout comme l'érotisme « transfigure le sexe en rite et cérémonie³⁸ ». « La poésie est *l'autre voix*³⁹ » comme l'érotisme est cette *autre chose*. Cette correspondance évoquée entre la poésie et l'érotisme est saisissante. Les deux trouvent leurs sources dans l'imagination des hommes, ils sont des chemins qui permettent à l'homme de saisir l'impalpable.

Érotique et pornographie

La frontière séparant l'érotisme, l'érotique et la pornographie est mince au point qu'on se demande parfois si elle existe véritablement. C'est pourquoi il s'avère nécessaire de délimiter cette frontière ou, du moins, de la percevoir afin de comprendre où l'érotisme devient de l'érotique et où l'érotique cesse d'exister pour se transmuer en pornographie. Car, au fond, il s'agit plus de passage que de frontière. Maintenant que l'on comprend ce qu'est l'érotisme, on peut saisir dans leur essence même ce que sont l'érotique et la pornographie. Aussi, nous arrêterons-nous à définir, si cela se peut, ces deux notions.

³⁷ Octavio Paz, La Flamme double, p. 14.

³⁸ Ibid., p. 14.

³⁹ Ibid., p. 16.

Presque toujours, le terme « érotique » ne dépasse pas le statut d'épithète du terme « érotisme », suscitant ainsi une fusion quasi naturelle entre eux et une association inextricable dans l'esprit humain. Toutefois, ce lien appartient à l'univers des demi-vérités. L'attitude, le geste érotiques sont précédés par l'érotisme qui, comme nous l'avons vu, participe à l'univers trouble et torturé qu'est celui de l'être humain. L'érotisme correspond à notre désir de civiliser la sexualité humaine, d'encadrer cette sexualité pour créer une distance entre elle et la sexualité animale. L'érotique joue un rôle inverse à celui de l'érotisme. Dans l'érotique, l'homme se refléchit dans le miroir de la sexualité animale pour alimenter sa sexualité. L'érotique vise donc, pour sa part, à animaliser la sexualité humaine par l'imitation et, loin de nous distinguer de l'animal, nous en rapproche. L'érotique, c'est la sexualité des hommes vue à travers un prisme, revêtant des intentions et des aspects différents de ce qu'il est convenu d'appeler la norme. L'individu, à travers l'érotique, dépasse le rôle fondamental - ainsi que la perception morale et religieuse- qui lui est attribué, celui de se reproduire, rôle qui le confine une fois de plus à son animalité. Il y a dans l'érotique un désir de communion, de dépassement du statut d'animal, et nous voyons un des paradoxes de cette situation: dépasser en imitant.

Se dégageant de l'impératif animal de la reproduction, l'érotique, dans sa pratique, devient sexualité amenée dans l'univers de l'extase et du plaisir des sens, mais rejoint parfaitement l'érotisme dans sa pensée. En effet, l'érotique, de par son désir de dépassement, devient transgression d'interdits, expérience intérieure, dérogation à un univers de règles, de lois, et vise à enfreindre des conventions. Le

terme convention prend ici une importance capitale. En effet, la simple pratique de l'acte sexuel n'est pas strictement de l'érotique, il existe un point de rupture entre l'accouplement de deux personnes et le geste relevant de l'érotique. L'individu peut qualifier lui-même sa sexualité et comprend qu'une activité sexuelle prend un caractère érotique dans certaines circonstances. La réalisation d'un fantasme sexuel revêt ainsi un tel caractère dans la mesure où il est vécu dans une certaine angoisse. Ainsi, la sodomie, pratique qui ne rejoint pas toujours les conventions établies entre deux personnes, peut être perçue comme une activité érotique en ce sens qu'elle brise une convention, qu'elle enfreint une règle. Il en va de même pour l'intégration temporaire d'un tiers dans l'activité sexuelle d'un couple. Nous assistons donc au même processus de l'expérience intérieure: transgresser un interdit tout en le maintenant. Le lieu de l'érotique, c'est le tabou, sa frontière est l'interdit que tacitement, deux ou plusieurs personnes transgressent sciemment dans des pratiques jugées répréhensibles et par l'ensemble de la société et par les individus qui s'adonnent à l'acte érotique. C'est dans cette transgression que l'érotique se distingue de la sexualité. L'érotique diffère de la sexualité en ce sens qu'elle amène l'individu sur le terrain de l'expérimentation, du jeu, de la quête du plaisir poussée à un degré supérieur.

L'érotisme nous a amenés à nous imposer des codes, des normes pour, nous l'avons dit, endiguer la sexualité humaine et c'est par le même jeu que l'érotique pénètre dans l'activité sexuelle. S'il n'y avait pas, comme dans l'érotisme, désir de transgression et d'expérience intérieure, l'érotique ne serait pas une des réalités

profondes de l'être humain. L'érotique, c'est le bouleversement des règles, la redéfinition des frontières sexuelles des hommes. Ainsi, l'érotisme apparaît fondamentalement associé au logos, à l'imaginaire, alors que l'érotique est du domaine de la praxis. C'est la quête, sans limites, de l'extase pour l'extase et la recherche, à travers une activité sexuelle, d'une totalité, quête qui se bute elle aussi, à l'instar de la quête de l'unité perdue, à un échec. Dans l'univers de l'érotique, nous retrouvons également ce désir de briser la discontinuité à laquelle les hommes sont assujettis. À travers l'autre, avec l'autre, nous tentons de nous fusionner dans une continuité éphémère. Bataille dit que l'érotisme des corps réside dans la destruction, la mise à nu du partenaire. Il faudrait peut-être s'interroger sur la véracité de cette remarque. Il est possible que l'érotisme des corps représente, justement, cette frontière entre l'érotisme et l'érotique. Le corps apparaît ainsi comme l'ultime barrière entre ces deux notions, ce qui, en ce sens, confirme notre réflexion sur le rapport logos/praxis que nous avons évoqué. Nous disions que l'érotique est un bouleversement des règles. Dans cette infraction aux codes réside l'érotisme, moteur de la quête profonde de l'érotique, quête de la différence dans l'imitation.

Maintenant que nous percevons la frontière existant entre l'érotisme et l'érotique, nous nous intéresserons au lien qu'entretient la pornographie avec l'érotisme et l'érotique. D'abord, il importe de définir la pornographie, tâche à laquelle de nombreux auteurs se sont essayés. La première association qui vient à l'esprit est celle entre la pornographie et le sexe cru, violent. Nous imaginons des scènes scabreuses faites de tortures et de lacerations ou, encore, des images de sexualité

gratuite, d'enchevêtrement de corps livrés au sexe, aux échanges parfois spectaculaires sous le regard attentif d'une caméra vidéo qui nous permet d'assister à ces ébats. Cette perception de la pornographie traduit certainement une réalité. Bernard Arcand, dans Le Jaguar et le Tamanoir⁴⁰, explique et commente brillamment cet aspect de la pornographie, la présence de celle-ci dans la société, les lieux qu'elle investit et la problématique sociale qui en résulte. L'argumentation de l'auteur s'organise autour de la définition de la pornographie, définition minimale qui a été donnée par un juge américain en 1964: « Je le sais quand j'en vois⁴¹ ». Pour Arcand, cette remarque, qui fut à l'époque objet de la risée populaire, n'est peut-être pas si fausse. La pornographie veut, en effet, dire, montrer et, ainsi, jeter une lumière crue sur une réalité. Cette approche, quoique passionnante, n'est toutefois, à notre sens, pas complète. En effet, la pornographie revêt, selon nous, une dimension beaucoup plus vaste que celle décrite par Arcand.

Christopher Lasch, dans Le complexe de Narcisse⁴², nous propose une autre approche de la pornographie. Dans son ouvrage, Lasch aborde différents thèmes comme le désir pour l'homme occidental de se redéfinir en pratiquant un auto-examen, la réussite sociale, la perte de crédibilité du discours politique, la guerre des sexes et la peur du vieillissement. L'après-guerre, en Amérique, a été le théâtre d'un changement important des valeurs humaines. L'individu ne se cherche plus, dans une quête éternelle d'une totalité pressentie, il trouve cette part manquante de lui-même

⁴⁰ Bernard Arcand, Le Jaguar et le Tamanoir, Montréal, Boréal, 1992, 397 p.

⁴¹ Ibid., p. 31.

⁴² Christopher Lasch, Le complexe de Narcisse, Paris, Laffont, 1979, 336 p.

dans la consommation, les discours religieux, politique et moral étant, en quelque sorte, remplacés par le discours publicitaire dans lequel de nombreux gourous promettent la satisfaction immédiate, l'extase et le bonheur. Lasch voit dans le marquis de Sade un visionnaire qui a compris, bien avant l'époque, ce qu'est le capitalisme: « en régime capitaliste toute liberté aboutissait finalement au même point: l'obligation universelle de jouir et de se donner en jouissance⁴³ ».

C'est sans doute dans cette relation entre la société de consommation et la sexualité que réside la meilleure définition de la pornographie. L'individu replié sur lui-même, plongé dans une introspection et à l'écoute de ses besoins fondamentaux, n'est plus à la recherche d'un idéal imaginaire, voire inconscient, mais d'une satisfaction tangible et la plus immédiate possible. On le voit, le principe de plaisir devient souverain et l'effondrement des institutions dont fait mention Edgar Morin n'est pas étranger à cette nouvelle situation. La pornographie, en ce sens, c'est l'abolition de l'érotisme et, dans une certaine mesure de l'érotique. L'érotique, en effet, précédée du désir de vivre la continuité, n'est plus; elle est désormais la rencontre entre deux ou plusieurs individus dans le but de consommer l'autre et ne vise plus que la satisfaction d'une pulsion. Octavio Paz, dans La flamme double, nous dit à ce sujet:

La société capitaliste démocratique a appliqué à la vie érotique les lois impersonnelles du marché et la technique de la production

⁴³ Christopher Lasch, Le Complexe de Narcisse, p. 104.

en masse. Ainsi a-t-elle dégradé cette vie, même si le succès, sur le registre du profit, a été immense⁴⁴.

L'espoir de se prolonger dans l'autre n'apparaît plus. L'individu est à tout jamais seul, percevant sa finitude et jouissant intensément du présent. La pornographie est sans doute la réponse que l'homme, lassé, s'est donnée pour en finir avec la quête de l'unité perdue. « La modernité a désacralisé le corps et la publicité s'en est servi comme un instrument de propagande », nous dit encore Octavio Paz. Il faut voir, dans la modernité, toute la définition de la pornographie: le réel et le tangible recouvrent d'un grand voile l'imaginaire humain:

L'irréalité moderne n'est plus de l'ordre de l'imaginaire, elle est de l'ordre du plus de référence, du plus de vérité, du plus d'exactitude -elle consiste à tout faire passer dans l'évidence absolue du réel⁴⁵.

Jean Baudrillard met ainsi un point final à notre définition de la pornographie. L'érotisme et l'érotique, comme composante de l'imaginaire humain, s'effacent au profit, le terme est éloquent, de la réalité de la pornographie qui jette sur tout un éclairage violent et masque le trouble profond des hommes face à la vie et à la mort.

⁴⁴ Octavio Paz, La Flamme Double, p. 146.

⁴⁵ Jean Baudrillard, De la séduction, p. 48.

CHAPITRE II

MANIFESTATIONS DE L'ÉROTISME

DANS LA CHAIR DÉCEVANTE

Nous avons soulevé, dans le chapitre précédent, la question de la manifestation de l'érotisme dans la société et nous sommes arrivé à l'hypothèse que l'érotisme se manifeste également dans le discours, les arts, et la littérature en particulier, devenant des lieux privilégiés de transgression. C'est pourquoi l'analyse d'un roman nous permet d'illustrer les mécanismes de l'érotisme avec pertinence. Pour ce faire, nous avons choisi La chair décevante⁴⁶ de Jovette Bernier, roman paru pour la première fois au Québec en 1931. Nous considérons que ce roman cumule toutes les caractéristiques de l'érotisme, à l'instar de Réginald Hamel qui nous dit:

[...] la chair décevante, nous semble-t-il, fournissait à cette époque la meilleure pièce sur l'érotisme. Aucune crainte et

⁴⁶ Jovette Bernier, La chair décevante, Montréal, Fides, Bibliothèque Québécoise, 1982, 135 p. Toutes les notes ultérieures renverront à la présente édition.

aucune honte de la part de l'auteur. Si la « chair est décevante », elle ne manque pas par ailleurs de charmes profonds, voluptueux où respire un érotisme très raffiné⁴⁷.

En effet, tant dans la forme que dans le contenu, nous pouvons repérer diverses marques de l'érotisme. Le style, par exemple, elliptique, voire télégraphique, nous renvoie à une écriture pulsionnelle qui épouse les élans du corps. Le « je », qui assume la narration tout au long du roman, comme un battement de cœur, nous plonge pour sa part dans l'intimité, dans les réflexions toutes personnelles de Didi Lantagne, l'héroïne. Toutefois, plus que le style ou le choix de l'instance narrative, les idées émises viennent bouleverser un code social encore bien enraciné. Didi Lantagne est une femme qui prend la parole, qui exprime ses désirs et ses sentiments sans vergogne. Ce sont, justement, ces idées exprimées et assumées par un « je » féminin en dépit d'un code moral qui tend à les refouler, qui nous ont amené à orienter notre analyse en nous référant essentiellement au personnage de Didi Lantagne. Nous mènerons donc notre analyse en suivant un cheminement similaire à celui que nous avons emprunté pour expliquer ce qu'est l'érotisme puisque nous retracerons d'abord la présence de la transgression de l'interdit dans La chair décevante, pour ensuite étudier comment s'organise la quête de l'unité perdue à partir de la double contrainte espace/temps et de sa relation à l'imaginaire.

⁴⁷ Réginald Hamel, « L'érotisme dans les romans, contes et nouvelles entre 1900 et 1940 », Parti pris, vol. 1, nos 9-10-11 (été 1964), p. 98-140.

Désir et subversion

Il s'avère nécessaire, dès le départ, de souligner la teneur des interdits transgressés par l'héroïne. Comme nous le savons, la transgression s'organise généralement autour d'interdits religieux. Toutefois, dans le roman qui nous intéresse, la transgression s'effectue plus précisément autour de la morale contextuelle au récit, c'est-à-dire la morale en vigueur dans le Québec des années trente. Ainsi, Didi Lantagne se soucie particulièrement de son honneur et de l'opinion publique. Déjà, dans l'exergue, qui reprend un passage du roman, cette préoccupation est clairement affirmée:

Sur l'écran, sous les feux de la rampe, la souffrance est divine pour la foule. La même souffrance dans la rue et dans les chambres closes, cela s'appelle du déshonneur (p. 23).

Cette citation indique bien que le déshonneur, quand il est spectacle, fiction, est valorisé par les contemporains de l'héroïne et qu'il en est tout autrement lorsque ce même déshonneur appartient au réel, au quotidien. Il tombe alors sous l'opprobre public, il est décrié. Didi Lantagne est extrêmement sensible à cette situation: elle est consciente que sa réputation ne tient qu'à l'approbation publique et que tout écart pourrait lui être fatal.

En dépit de cette préoccupation majeure, l'héroïne transgresse plusieurs interdits moraux. D'abord, concevoir un enfant en dehors des liens sacrés du mariage et, de plus, portant un enfant illégitime, elle n'hésite pas, contre toutes attentes, à donner naissance à cet enfant. Elle magnifie même cet événement à venir et se prépare à affronter le jugement de ses congénères puisque jamais elle ne songe à abandonner son fils:

But caché de ma vie. Idéal proscrit. Le reste du monde peut s'effondrer pourvu que tu me restes. La société te défend de mes caresses, mais le cœur des mères se glisse derrière la loi des hommes (p. 21).

Pour l'héroïne, il semble évident que l'amour maternel est au-dessus de tout, qu'il domine les lois. Cet amour fait office de loi personnelle. En outre, son état de fille-mère permet à Didi Lantagne d'articuler un autre discours, tout aussi subversif celui-là. En effet, loin d'être honteuse de sa situation, elle persévère à se percevoir comme une femme désirée et désirante. Elle prend la parole, fait des choix, organise les événements de sa vie. Dans son article sur La chair décevante, Lori Saint-Martin souligne ce phénomène et constate que l'héroïne vit sa maternité de manière doublement subversive: en la revendiquant au mépris des conventions et en refusant de s'y laisser réduire⁴⁸. Ainsi, Didi Lantagne insiste pour être mère tout en se présentant comme femme sexuée, sujet parlant, sujet écrivant. De cette façon, elle enfreint maints interdits, et dans son discours et dans ses choix, et manifeste son désir.

⁴⁸ Lori Saint-Martin, « *La chair décevante* de Jovette Bernier: Le Nom de la Mère », *Tangence*, no. 47 (mars 1995), p. 113-124.

L'héroïne semble mesurer parfaitement l'étendue de la transgression qu'elle commet. Comprenant bien la problématique qui est la sienne, elle décide d'épouser Lucien D'Auteuil. D'une part, elle se « glisse derrière la loi des hommes » (p. 21), tout en donnant un nom à son fils, d'autre part, ce mariage lui permet de reconquérir sa place dans une société qui ne tolérerait pas sa situation:

[...] ce que tu es aujourd'hui, la place que nous avons reconquise dans la société hargneuse et hostile, c'est Lucien D'Auteuil qui nous l'a gagnée [...] (p. 31).

La présence de Lucien D'Auteuil dans la vie de Didi Lantagne nous permet de percevoir une autre transgression dans le cadre du récit. La soeur de D'Auteuil, Odette, vit la même situation que l'héroïne. Cette mise en abyme suggère que l'état de fille-mère se présente non pas comme un phénomène isolé mais plutôt comme une réalité qu'il ne sert à rien de nier. D'Auteuil, en éprouvant de la compassion pour sa soeur, permet à Didi Lantagne de se sentir virtuellement pardonnée. Ainsi, Lucien D'Auteuil se substitue à la justice des hommes: « Je continue. Tu m'as exonérée » (p. 33), dira Didi Lantagne.

Si Didi Lantagne transgresse essentiellement des interdits sociaux, il importe de mentionner qu'elle manifeste, malgré tout, une certaine conscience des interdits moraux qu'elle affronte:

Mon Dieu, j'ai trop de fois demandé pardon pour que tu nous regardes mal tous trois; j'ai pleuré pour eux et pour moi; je ne crois plus être méchante à tes yeux (p. 22).

Toutefois, il apparaît à travers ce discours que l'institution religieuse ne représente pas, à ses yeux, une menace particulière. En effet, elle est en mesure de négocier avec Dieu et lui, pour sa part, est capable de la comprendre et de lui pardonner ses fautes. Cette réflexion de l'héroïne met en évidence une double prise de position face à la société. Premièrement, il devient clair que pour Didi Lantagne, la société ne pardonne pas. Au contraire, elle juge et condamne aisément les individus qui en font partie pour les erreurs qu'ils commettent. Ensuite, en négociant directement avec Dieu, elle institue une hiérarchie où elle semble situer sur l'échelon le plus élevé la justice humaine au détriment de l'institution religieuse⁴⁹. Ce faisant, elle adopte un discours laïc, attitude qui constitue, à notre sens, une autre transgression. Aussi, dans cette perspective, n'est-il pas étonnant de constater que tout au long du roman, non seulement jamais Didi Lantagne ne fait allusion au monde clérical, ce qui vient confirmer notre position, mais que pour elle, le salut de l'âme importe beaucoup moins que la sauvegarde de l'honneur:

Ah! la Justice, leur dis-je, avec toute l'amertume, la rancœur et le désespoir que j'avais dans l'âme, si elle ne s'était jamais trompée, je n'aurais pas peur. Et même si elle exonère, la Justice, l'honneur, elle ne nous le rend jamais tout-à-fait...(p. 104).

⁴⁹ La justice humaine n'est pas plus importante, mais elle est au coeur de la problématique de Didi Lantagne par son intransigeance.

Nous avons vu que l'interdit était le rempart préservant les individus du chaos et que, sans la présence de cet interdit, il n'y aurait pas de transgression, dans le cadre de l'érotisme, donc pas d'expérience intérieure. On est à même de constater que Didi Lantagne, en transgressant des interdits, vit cette expérience, cette angoisse liée à la transgression d'un interdit. Naturellement, la principale motivation de la transgression est la quête de l'unité perdue et l'héroïne de La chair décevante n'échappe pas à cette règle.

Désir et totalité

La quête de l'unité perdue s'organise toujours autour du pressentiment d'une totalité que l'individu veut reconquérir, passant ainsi par la transgression pour atteindre ses objectifs. Cette quête est opérante dans le roman qui nous intéresse. Le titre du roman, La chair décevante, évoque déjà l'échec de la quête de l'héroïne. Pour Didi Lantagne, l'amour est indissociable de la chair, mais devant les difficultés à vivre pleinement ses passions, ses désirs, elle hésite parfois à persévérer: « Ah! si je me donnais à la mort plutôt qu'à l'Amour: la chair est si décevante! » (p. 117) Ainsi, si le titre du roman évoque le désir charnel, il exprime également un sentiment de désillusion et l'idée d'un recommencement qui confine à la répétition et qui montre bien l'impossibilité de la réussite ultime de la quête.

Dans La chair décevante, nous sommes témoins d'une double quête. D'une part, celle, éternelle, de l'Autre, mais, d'autre part, celle de la « vie reposante » évoquée à maintes reprises par Didi Lantagne. Être à l'abri du jugement des hommes, vivre sa destinée, ses passions, sans la menace du regard réprobateur de la société, voilà sur quoi elle fonde tous ses espoirs. Cette quête est justement due au fait que l'héroïne se situe face à la morale des hommes et que cette morale l'oblige à des détours pour atteindre le premier volet de sa quête. Nous constatons alors que ces deux quêtes sont tributaires l'une de l'autre, la quête de l'Autre n'étant pas sans relation avec ce désir de trouver la vie reposante.

La quête de l'unité perdue est motivée par la nostalgie, par le pressentiment d'une totalité première que l'individu tente de recréer. Quatre hommes viennent jalonner ce cheminement effectué par Didi Lantagne: Jules Normand, qu'elle appelle « l'Autre » et qui est le père de son enfant, Jean Vader, son jeune amant, Lucien D'Auteuil, son mari et, enfin, son fils Paul.

Didi Lantagne vit son premier échec avec « l'Autre », Jules Normand, qu'elle nomme ainsi pour taire son nom, bien sûr, mais également pour souligner sa colère, sa rancœur: « Il m'a peut-être gâché l'Amour, celui-là... » (p. 18). Relation passionnée et tumultueuse qui se termine par le départ de l'amant qui laisse, pour une autre femme, une Didi Lantagne enceinte, ayant toute une vie à refaire. C'est à partir de cette rupture que Didi Lantagne reprend sa quête:

Il y a une épaule où j'ai égaré la joie que j'avais autrefois, et cette épaule a gardé la consolation que j'y devais prendre en retour. Il y a des bonheurs qui sont faits pour vous et que d'autres emportent sans le savoir. Tout cela, il faut le rebâtir ailleurs (p. 14).

Didi Lantagne recommence alors sa quête, mue par une profonde désillusion qui sous-tendra sa trajectoire tout au long du roman. Nous disons bien *recommence* car, comme la quête de l'unité perdue est présente tout au long de la vie des individus, nous pouvons croire que Didi Lantagne, en s'unissant avec l'Autre, avait déjà le pressentiment d'une totalité perdue à ce moment-là. Donc, l'héroïne entreprend sa quête avec, en toile de fond, une blessure à l'âme. L'Autre se tire assez facilement de la mauvaise situation dans laquelle il se trouve. Il refait sa vie avec une autre femme, fort du fait que tous ignorent la présence d'un fils illégitime dans son existence. Il peut mener sa vie comme bon lui semble à l'abri du déshonneur:

Sur vous, père apostat, la tache ne paraît pas: bourgeois généreux, bon père, époux sans reproche; avocat des causes perdues que tu fais triompher; de la fortune, grand train de vie, des amis; des fillettes qui vous tendent les bras quand vous paraissez; une femme fidèle qui vous embrasse la dernière (p. 29).

Cette désillusion, cette blessure, l'héroïne l'apaise à la mort de la femme de Jules Normand. À ce moment, Didi Lantagne dévoile au père le secret de sa vie. Du coup, en apprenant à Normand sa paternité, elle consomme une certaine vengeance: « Tu n'as plus de femme, je suis ta fiancée....éternellement »(p. 95). Cet acharnement de Didi

Lantagne est particulièrement intéressant à observer. Il caractérise bien l'entêtement de l'être humain à persévéérer dans une quête vouée à l'échec.

Toutefois, bien avant que ces événements ne se déroulent, Didi Lantagne persévère dans sa quête, mais se dresse devant elle un obstacle majeur: le fils qu'elle a mis au monde et qu'elle a placé dans une famille. Cette difficulté qui prend place dans la vie de l'héroïne trouve tout son sens, déjà, devant l'innocence de Jean Vader, son amant qui a « l'âme que j'avais à seize ans » (p.15). À ses côtés, Didi Lantagne mesure toute la difficulté d'atteindre les objectifs de sa quête: l'unité perdue et la vie reposante. Incapable de lui avouer sa faute tout en se refusant de lui mentir, elle se résigne à s'éloigner de lui en disant « je n'ai pas menti, je n'ai rien dit. » (p.20) Elle estime, de plus, que Vader ne la comprendrait pas et ne pourrait la soutenir. En effet, elle perçoit la différence de maturité qui les sépare, jugeant que Vader n'a pas vécu de moments difficiles, moments qui forgent l'individu. Didi Lantagne comprend que sans l'expérience de la faute, Jean ne pourra jamais la rejoindre dans son univers. « Seule, je suis moins seule qu'avec lui » (p.20), dira-t-elle enfin, pour marquer sa faiblesse devant l'aveu libérateur:

Mais non, toi, tu ne peux pas regarder les plaies qui saignent et qu'on guérit tout seul, en cachette, en les traitant mal. Tu aurais peur de ce que j'ai enterré et qui devrait vivre; tu aurais peur de ce qui vit et qui devrait encore appartenir au néant (p.19).

En fait, Didi Lantagne constate qu'elle ne pourra atteindre avec Jean Vader cette *vie reposante* qui lui tient tant à cœur. Ici encore, nous voyons que Didi Lantagne a deux

objectifs précis. En plus de tendre désespérément vers *la vie reposante*, elle cherche Jules Normand à travers Vader, les deux faisant constamment l'objet de comparaison. Il est possible de croire que l'Autre se présente comme un archétype dans la quête de l'unité perdue de Didi Lantagne, archétype parce qu'il semble être à l'origine de toutes les autres quêtes qu'amorcera l'héroïne.

Après la rupture avec Vader, elle rencontre Lucien D'Auteuil qu'elle épouse. C'est grâce à lui qu'elle se rapproche enfin de la *vie reposante*. Avec lui elle va retrouver son honneur puisque D'Auteuil va effacer sa faute en devenant le père de son fils. Didi Lantagne évite donc la situation difficile qui l'attendait. De plus, l'expérience d'Odette, la soeur de Lucien, permet à l'héroïne de croire en D'Auteuil et de s'appuyer sur lui, ce qu'elle n'aurait pu faire avec Vader. D'Auteuil va exonérer Didi Lantagne et lui permettre de se réhabiliter aux yeux de la société. D'Auteuil se pose ainsi comme un rempart entre Didi Lantagne et la justice des hommes. Il est une halte dans cette quête de l'unité perdue qui anime l'héroïne. Avec lui, elle trouve le bonheur, la stabilité, la *vie reposante*. Cependant, D'Auteuil semble n'être qu'un moyen permettant à l'héroïne d'atteindre son but. Certains indices ne mentent pas sur les sentiments qu'éprouve l'héroïne pour D'Auteuil. Nulle description physique, nulle allusion à une forme de sensualité. D'Auteuil est un individu désincarné. Ainsi, la *vie reposante* ne correspond pas à l'objectif de la quête, mais plutôt à une étape menant vers la totalité. La mort de D'Auteuil vient toutefois bouleverser la vie de Didi Lantagne qui doit maintenant reprendre sa double quête:

Il me fallait épouser cet homme pour me réconcilier avec le sort et me faire oublier l'Autre. Le fardeau me pesait trop: il a tout pris sur ses épaules viriles, et il m'a dit: suis-moi. Coeur mâle. Âme inexprimable. Lucien, tu n'aurais jamais dû mourir; je l'avais trouvée *la vie reposante* que j'ai tant cherchée (p. 32).

Pour l'héroïne, la mort de son mari entraîne la solitude et avec elle, l'heure des bilans. Elle fait l'inventaire des années passées sur sa vie, sur son corps et, avec courage, reprend son éternelle quête:

Il faut du courage pour être belle à trente-huit ans! Pour lutter parmi les hommes, il faut être belle autant que forte: mon sourire, la confiance en moi-même; cette attitude contente et reposée qui a l'air de n'avoir jamais subi une défaite, j'ai tout cela. [...] À mon âge, on n'est pas fauchée, quand, en plus, la jambe est ferme et droite. Pas d'embonpoint. [...] Voilà. Tu peux partir, Didi (p.46).

C'est effectivement dans la fuite en avant que Didi Lantagne va poursuivre sa quête. Elle quitte le Canada pour la France. Grâce à ce voyage, l'héroïne échappe à la solitude et peut prolonger *la vie reposante*, de façon symbolique, avec D'Auteuil: « Je m'embarque demain, et plus que jamais, je ne veux pas partir. Mais Lucien est ailleurs. C'est ce qui m'a décidée» (p.45). Elle élude ainsi l'échec en fuyant le monde où elle avait été heureuse:

Un voyage?...Quand on veut oublier on part en voyage: d'autres terres surgissent, d'autres beautés émeuvent, d'autres visages sourient ou nous ennient, mais parce que c'est ailleurs, un peu tout se renouvelle (p. 36).

Au cours de la traversée, elle rencontre un homme, Eugène Addy, le « Hongrois aux belles dents » (p. 48) qui, lui aussi, poursuit cette quête de l’unité perdue, lui qui a aimé « la femme qu’on n’épouse pas » (p. 52).

Addy va tenter de séduire Didi Lantagne qui résiste bien difficilement. D’une part, elle vit un deuil qu’elle respecte, mais, d’autre part, l’héroïne se perçoit toujours comme sujet désirant et désiré, ce qui la place devant un choix troublant. Toutefois, la présence à bord du bateau d’une connaissance l’amène sans doute à refuser les avances de Addy, car, vivant un deuil, il serait mal vu de fréquenter un inconnu. La présence de Mme Saint-Onge et son statut de veuve obligent Didi Lantagne à suivre les règles de bienséance et à rester du côté de la morale. Fréquenter étroitement Addy, c’est retrouver le déshonneur. D’ailleurs, ce n’est pas sans raison que les rencontres entre Addy et Didi Lantagne se déroulent généralement la nuit, à l’abri des regards et que leurs propos sont souvent sibyllins. « On est moins ridicule quand la nuit jette partout son indolence et n’a pas l’air de nous regarder » (p. 51). Une scène du roman est révélatrice au sujet de l’aspect trouble de ces rencontres. Aimant beaucoup les hortensias, Didi Lantagne en porte toujours sur elle. Addy lui fait remarquer que, dans son pays, on n’offre jamais cette fleur à la femme qu’on aime sous prétexte qu’elle immunise contre l’Amour. Discrètement, l’héroïne va fouler au pied « la fleur maudite » (p. 48), geste qui n’échappe pas à Addy. Cette scène nous montre bien que Didi Lantagne, même en deuil, persévère dans sa quête en manifestant son désir vis-à-vis l’Amour et qu’elle est partagée entre ces sentiments.

Malgré tout, elle ne succombe pas aux avances de Addy qui, résigné, laisse l'héroïne seule et pleine de regrets:

Pourquoi, Eugène Addy, êtes-vous passé dans ma vie comme un tourbillon qu'il faut combattre, quand je cherchais la paix et la quiétude du cœur, quand j'allais endormir mes sens de femme que plus rien ne devait affoler...Pourquoi m'avez-vous éveillée?
(p. 59)

La quête d'unité apparaît enfin avec son fils, Paul, auquel elle voue son existence, à qui elle consacre sa vie: « J'ai un fils qui fait ma joie et ma peine: tout ce qu'il faut pour remplir une vie » (p. 21-22). Plusieurs de ses choix se rapportent à son fils et elle organise sa vie autour de lui: « Nous ne ferons que des restaurations sommaires [...], jusqu'à ce que tu décides où nous habiterons » (p.33), lui dit-elle, et lui de répondre: « ce sera bientôt fini mon université. Et puis après, toujours ensemble » (p. 34). Ce « toujours ensemble » apparaît comme le leitmotiv de Didi Lantagne. Constamment, elle y revient, s'accroche à cet espoir, espoir confinant parfois à l'obsession et à une emprise maternelle démesurée:

Que puis-je faire avant mon retour? J'arriverai à la fermeture des cours, il sera là. Je le garderai. Il voudra partir, je le retiendrai; il voudra se perdre; je le sauverai (p. 74).

Tous les espoirs de Didi Lantagne convergent vers ce fils avec qui elle entrevoit un avenir radieux. Cependant, il ne faut pas croire que la quête de l'unité perdue est essentiellement orientée vers le fils. Souvent, au cours du roman, l'héroïne fait

également des choix qui ne sont pas en fonction de son fils. À ce sujet, il suffit de se rappeler que l'union avec D'Auteuil venait laver son honneur à elle avant tout et, de surcroît, donner un nom à son fils. Nous croyons donc que le fils participe à cette quête, à l'instar des autres hommes qui sont au cœur de la vie de l'héroïne, mais n'en représente pas la finalité. Le « toujours ensemble » peut être trompeur et n'être qu'un pis-aller. Naturellement, il y a quand même une quête vis-à-vis le fils — le désir d'une complétude le souligne — mais cette quête se butera également à un échec. L'amour que ressent Paul pour une jeune femme qui est sa demi-soeur, fait qu'il ignore, oblige Didi Lantagne à tout avouer à l'Autre, Jules Normand. Ce dernier, sous le choc de la révélation, décède. Didi Lantagne sombre peu après dans la folie, lieu où son fils, et nul autre d'ailleurs, ne peut la rejoindre.

Plusieurs faits méritent d'être soulignés, en rapport avec cette quête. En effet, la quête de l'unité perdue est l'apanage de la plupart des personnages de La chair décevante. Ainsi, Jean Vader, tout au long du roman, cherche à se rapprocher de Didi Lantagne, niant à sa manière l'échec de sa propre quête. En France, il la retrouve après seize années de séparation, années qu'il a vécues dans le célibat. Il la supplie du regard, mais elle refuse encore et voit « la résignation étendre son calme souffrant » (p. 68) sur le visage vieilli de Vader. Nous ne pouvons oublier le Hongrois, Eugène Addy, celui qui a aimé une femme qu'il ne pouvait épouser. Lui aussi cherche, sur le bateau, cette précieuse fusion avec l'Autre. Et Paul, qui doit se résoudre à laisser Charlotte, sa demi-soeur, subit à son tour la douleur de l'échec de sa quête de totalité. Tous ces personnages sont, à leur manière, en quête de l'unité perdue, ce qui

montre l'universalité de ce désir. Toutefois, aucun d'eux n'ira aussi loin que l'héroïne. Sans cesse, elle repousse les limites de sa quête. Aussi, n'est-il pas étonnant de voir, tout au long du récit, défiler des hommes avec lesquels Didi Lantagne amorce sa quête pour, à chaque fois, ne jamais atteindre la satisfaction de son désir.

Désir et résolution: la résolution du désir?

L'ajournement, grâce à la distance et au temps, permet à Didi Lantagne d'occulter l'échec et de vivre, dans l'imaginaire, son désir d'unité. Notons, à ce sujet, que Didi Lantagne fait appel principalement à l'ajournement dans la distance et utilise, à cet effet, deux moyens en particulier: le voyage et l'épistolaire. Toutefois, certaines nuances sont à apporter au sujet de Lucien D'Auteuil. Dans le cas des autres hommes, l'héroïne, grâce à l'ajournement de la quête, favorise ainsi l'éternisation du désir. Cependant, avec D'Auteuil, il n'y a pas d'ajournement. Elle s'engage dans une relation avec lui et atteint un de ses objectifs: *la vie reposante*. La mort de son mari vient bouleverser l'existence de l'héroïne et l'oblige à recommencer sa quête. Une autre différence apparaît principalement dans la relation qu'elle entretient avec D'Auteuil. Comme nous l'avons mentionné, Didi Lantagne ne fait jamais allusion à quelque forme d'intimité avec son mari. Elle ne semble même pas avoir de relation autre que celle de l'amitié avec lui. En fait, l'érotisme apparaît seulement avec les autres hommes. Nous croyons que D'Auteuil, par son rôle dans la quête de Didi Lantagne, ne participe pas à la notion d'érotisme contenue dans le roman. Il illustre la transgression de l'héroïne, la met en évidence.

Nous disions que l'ajournement est nécessaire à l'érotisme et, avec Jean Vader, nous avons déjà un bel exemple d'ajournement. D'emblée, le roman ouvre sur une lettre de Didi Lantagne à Jean Vader, lettre d'amour dans laquelle elle réclame son jeune amant:

Viens. Tu ne me reconnaîtras plus bientôt: je suis basanée jusqu'aux chevilles, [...]. Viens. Si je désapprenais à rire, où trouverais-tu les traits de ta Didi, ensuite? Viens, pour que j'aime mieux tout ce que j'aime (p. 18).

La répétition impérative du « viens », qui l'assimile au commandement, exprime bien le désir et l'intérêt de l'héroïne. Cette première lettre constitue un paradoxe; elle marque une distance tout en recréant une intimité à travers les mots. Mais dès l'arrivée de Vader, le ton change. L'héroïne se referme et constate l'impossibilité de leur amour:

J'ai dit mille choses fuites pour éviter le sujet nécessaire; j'ai été légère pour ne pas paraître soucieuse; pour ne pas paraître songeuse, j'ai fait de si distraites réflexions pour me ressaisir... que j'ai honte de l'âme montrée à l'envers (p. 15).

C'est par une lettre également, que Didi Lantagne quitte Vader. Lettre d'adieu qui étonnamment, se termine sur des mots d'amour, ce qui rappelle le paradoxe de la première lettre.

Avec son fils aussi, Didi Lantagne ajourne le désir, mais sur deux niveaux, la distance et le temps. En premier lieu, la distance importe beaucoup. Didi Lantagne voyage, quitte le pays pour la France et, à son retour, reste à Lombreval tandis que Paul part pour la ville. De plus, cette quête est aussi ajournée dans le temps. Didi Lantagne ne vit que pour l'avenir de son fils. Toutefois, leurs retrouvailles sont constamment ajournées par divers événements et l'héroïne attend, en espérant ce jour où ils seront « toujours ensemble ». Ce jour vient enfin, mais l'héroïne sombre dans la folie, ce qui constitue un autre ajournement.

Toutes ces formes d'ajournement permettent à Didi Lantagne d'occulter l'échec de sa quête, d'une part, mais aussi d'éterniser le désir et de prolonger dans l'imaginaire ce pressentiment d'une totalité. Lorsque Didi Lantagne dit à propos de Vader: « Ce qui me change un peu, c'est l'absence. Absent, je le désire; je le désire parce que je l'imagine, parce que c'est un autre Jean que je fais selon mon coeur » (p. 18), elle marque non seulement ce désir de vivre dans l'imaginaire, mais la nécessité de le faire pour atteindre la totalité.

Devant les nombreuses déceptions que l'héroïne vit, elle choisit la folie comme ultime rempart contre la réalité. En plongeant dans la démence, Didi Lantagne poursuit son désir de reconquérir l'unité perdue. La folie devient, en ce sens, une métaphore de la mort: « Ah! si je me donnais à la mort plutôt qu'à l'Amour: la chair est si décevante! » (p. 117). D'ailleurs, ce choix de la folie est déjà annoncé dans la première lettre à

Vader: « ils ne comprennent pas qui est cette *folle*⁵⁰ qui sommeille à midi et qui s'oublie sur son balcon, la nuit » (p. 13). Vader, Paul, D'Auteuil, Addy et Normand seront les principaux protagonistes du délire de Didi Lantagne, à la toute fin, lorsqu'elle est internée. Désormais, la folie sera, pour l'héroïne, le territoire de la quête, territoire où elle convie tous les hommes qu'elle a aimés dans un ballet sans fin vers l'unité. Pour l'héroïne, la folie devient ainsi un prolongement de l'érotisme, un autre élément de l'équation transgression, quête et imaginaire.

Réception critique de La chair décevante

Publié pour la première fois en 1931, le roman de Jovette Bernier, La chair décevante, reçut des critiques mitigées et fut occulté pendant de nombreuses années. La réception critique dénote l'ambiance et l'état d'esprit qui régnait à cette époque dans le monde littéraire québécois. Aussi, nous effectuerons un survol de la réception critique qui a entouré la parution de La chair décevante afin d'en dégager tous les enjeux auxquels ce roman était confronté, enjeux tant religieux, sociaux que purement littéraires.

Il s'avère nécessaire de situer dans le contexte de l'époque ce roman publié aux Éditions Albert Lévesque dans la collection « Romans de la jeune génération », collection dont l'objectif principal était « de modifier l'orientation de nos œuvres

⁵⁰ C'est nous qui soulignons.

romanesques⁵¹ ». Les deux premiers livres de cette série sont Les ombres d'Éva Sénécal et La chair décevante de Jovette Bernier. Le genre romanesque de ces deux titres, le roman psychologique, n'avait rien pour plaire aux critiques de l'époque surtout que ces ouvrages étaient publiés par deux jeunes femmes. Le roman de Jovette Bernier fut celui qui créa le plus de remous lors de sa parution. En effet, l'auteure s'est butée à une critique peu encline aux nouveautés et soucieuse « des grandes règles de la grammaire française avec, en double fond, le souci de faire respecter et rayonner une morale saine, donc catholique⁵² ».

Les critiques qui accueillirent le roman soulignent les qualités du texte, mais tous restent sur leurs gardes quant à la facture et aux propos du récit. En dépit d'une qualité littéraire indéniable s'apparentant souvent au genre poétique, genre prisé par Jovette Bernier, la facture du récit laisse la plupart des critiques perplexes. Proche du jazz par son aspect syncopé, le récit reçoit des critiques semblables au courant musical qui envahit l'Amérique à la même époque, c'est-à-dire qu'il est perçu comme profane, sensuel et enfreignant trop de règles bien établies. De plus, le roman psychologique et, plus particulièrement le discours amoureux, apparaît comme une nouvelle tendance littéraire à laquelle les critiques et les autorités en matière littéraire, religieuses en général, sont réfractaires. L'épanchement du « moi » et la complainte amoureuse détonnent avec le créneau littéraire en vogue, ou voulu comme tel, c'est-à-dire le terroir ou le roman nationaliste. Ce genre de roman témoigne d'un vent de

⁵¹ Roger Chamberland, « Introduction », La chair décevante, p. 5-6.

⁵² Ibid., p. 5.

jeunesse et d'un renouveau littéraire qui s'amorce dans la société québécoise. Ce courant littéraire correspond ainsi à la tendance jazz tant par sa nouveauté que par son côté personnel, voire même sensuel.

Cependant, la critique, en s'attaquant à ces aspects, condamnait, en catimini, d'autres tendances nouvelles dans le monde littéraire. Selon Roger Chamberland, dans la préface de La Chair Décevante, certains critiques ont profité de la tribune qui leur était offerte pour questionner la présence de ces « écritures de femmes⁵³ » dans le paysage littéraire québécois, ce qui, selon nous, s'avère partiellement vrai. Si l'avènement des femmes dans le monde littéraire pouvait en troubler certains, c'est bien plus vers la dénomination de roman psychologique accolé à La chair décevante qu'il faut chercher la cause exacte de ces réticences. En effet, si la plupart des auteurs ont remarqué d'indéniables qualités littéraires dans ce texte, il est fort possible qu'ils aient remarqué la caractère subversif de l'œuvre de Jovette Bernier. Ce qui expliquerait que, curieusement, certaines critiques féminines, en l'occurrence Hélène Brouillette, Louise-Georgette Gilbert et Marie-Jeanne Paquette, prirent, timidement, le parti de la romancière et de son œuvre « à cette nuance près qu'elles se défendirent de vouloir poser à la critique⁵⁴ ». Cette réception critique, pour le moins ambiguë, dénote un certain malaise au cœur de la communauté littéraire de l'époque. Le roman, par sa nouveauté tant au niveau de la forme que du fond, laisse perplexes les nombreux observateurs. Plusieurs remarques sont toutefois intéressantes.

⁵³ Ibid., p. 7.

⁵⁴ Ibid., p. 8.

Le style télégraphique, la phrase syncopée, que nous avons notés précédemment, déplaisent à Jean Bruschési qui note que:

Le mot fait image, parfois un peu trop. Une langue assez sûre d'elle-même, mais qui gagnerait à se plier à quelques règles, à ne pas abuser des formules de scénario et du style télégraphique⁵⁵.

Il en est de même pour Lucien Parizeau qui n'apprécie pas la technique narrative de la jeune auteure:

Jovette anime ses personnages d'une vie trop fugace pour être fixée dans une forme définie. Ses ébauches de caractères renferment des traits inachevés. Au lieu de poursuivre, elle recommence constamment. Par là même, elle est très féminine. [...] L'auteur peint un état d'âme qu'elle efface tout de suite pour en dessiner un autre. Sa pensée toujours mobile ressemble à une bande cinématographique où les figures se succèdent sans lien⁵⁶.

Il semble évident que Bruschési et Parizeau ne prient guère le style littéraire utilisé par Jovette Bernier. Le ton équivoque de leurs commentaires montre qu'ils ne sont pas dupes du travail souterrain de l'auteure et qu'ils perçoivent le côté sensuel de cette oeuvre et le désir de faire éclater la structure habituelle du récit. À l'inverse, ce genre d'écriture plaît à certains critiques, comme Claude-Henri Grignon, qui considère que:

⁵⁵ Jean Bruschési, « Dans le monde des lettres, Trois Romans. », La revue moderne, vol. XIII, no 4 (février 1932), p. 16-17.

⁵⁶ Lucien Parizeau, « La semaine littéraire. Réflexions sur un titre, *la Chair décevante* », La Patrie, vol. LIII (17 octobre 1931), p. 19.

Il faut écrire vite; il faut « donner du gaz », avoir un style télégraphique. Celui de Mlle Bernier ne manque certes pas de rapidité. À mon avis, il n'est pas assez nombreux et sonore. Les images de cette poétesse sont tellement belles qu'elle aurait pu nous en faire lire davantage⁵⁷.

Cette remarque de Grignon s'oppose systématiquement à celle de Bruschési et de Parizeau et illustre bien le contexte difficile dans lequel est plongée Jovette Bernier. De fait, le jeune auteur de l'époque est partagé entre deux écoles, celle des traditionalistes et, celle, plus nuancée, de ceux qui aspirent à la modernité. En définitive, l'oeuvre littéraire ne semble avoir que peu d'importance face à cette lutte entre deux écoles qui s'opposent et c'est sur ce terrain miné que s'engage Jovette Bernier.

Cependant, les remarques sur le style ne représentent pas l'essentiel des textes critiques. Le contenu fait également l'objet de nombreux commentaires tant négatifs que positifs. On reproche à l'auteure le peu de rigueur morale de son sujet. Ainsi, Louis Bethléem nous dit que:

Le sujet est déjà passablement scabreux. [...] Dès le début, le ton est sensuel, tout empreint de mollesse. [...] C'est le livre entier qui est empreint de langueur et de sensualité. Et lorsqu'il est question d'amour [...] on n'y fait aucune distinction entre l'amour coupable, l'amour permis et l'amour chargé de devoirs. [...] Dieu ne figure pas dans ce livre. [...] Bien plus, si l'amour coupable est peint dans une certaine nuance de regret ou de reproche, le regret vient surtout des tristesses qui vont à la suite du fait que la « société » ne s'en accorde pas encore ouvertement et le reproche vise surtout « la société » qui a tort de ne pas « s'en accommoder⁵⁸ ».

⁵⁷ Claude-Henri Grignon, « la Chair décevante », Le Canada, vol. XI (25 novembre 1931), p. 1.

⁵⁸ Louis Bethléem, « Un roman du Canada. *La Chair décevante* par Jovette-Alice Bernier », Le Bien public, vol. XXIV, no 12 (21 juillet 1932), p. 3.

La question soulevée ici par Bethléem s'avère cruciale pour notre analyse du roman. Les termes « scabreux », « sensuel » réfèrent, bien entendu, à la notion d'érotisme étudiée précédemment. Bethléem semble avoir saisi le désir de transgression que nous avons souligné dans notre étude. Le critique se pose donc en censeur moral, il brandit l'interdit et rappelle à Jovette Bernier qu'elle s'y frotte dangereusement. Nous disions que les grandes institutions, l'Église particulièrement, étaient les gardiennes d'une morale et se donnaient comme mandat de préserver l'individu dans la chute irréversible vers le chaos. Le commentaire de Bethléem illustre à merveille le rôle que s'est donné l'Église et montre que le critique a perçu la problématique inhérente au roman que nous avons constatée: l'interdit et la transgression. Par ses commentaires, il tente d'endiguer cette nouvelle avenue littéraire, axée sur le « moi » et les passions, avenue menaçante pour l'équilibre social et la bonne morale préconisée par les institutions religieuses et littéraires.

Naturellement, tous les commentateurs ne s'entendent pas sur la qualité du roman. Si celui-ci reçoit des critiques parfois sévères, certaines remarques attirent l'attention sur des éléments positifs. C'est le cas, entre autres, des critiques d'auteures féminins qui, comme nous l'avons mentionné, accueillent favorablement l'oeuvre de Jovette Bernier. Ainsi, Louise-Georgette Gilbert considère que:

Ce nouveau livre en prose est un roman dans lequel on découvre une facilité d'imagination et le sens de l'observation. Il est écrit simplement et sans prétention. Il s'y dégage une note de simplicité qui plaît. Le sujet demandait à être traité avec doigté, et

l'auteur parvient à le présenter en toute simplicité. L'héroïne nous devient sympathique à force de vérité et par cette note de jeunesse et de courage dont l'auteur la pare⁵⁹.

Pour sa part, Hélène Brouillette retrouve, dans La Chair Décevante, « la grâce et la subtilité, unis aux grands sentiments qui animent le monde⁶⁰ ». Nous constatons que la perception du roman diffère chez les femmes. Tout en nuances, leurs propos s'intéressent particulièrement à la problématique inhérente au roman. Le style, tant décrié par les messieurs, ne semble pas faire obstacle et paraît même simple et sans prétention. Cette prise de position timide de la part des femmes dénote également que ces dernières favorisent l'avènement d'un genre littéraire moins contraignant dans lequel elles pourraient désormais se tailler une place et prendre la parole.

Certains auteurs masculins viennent également s'interposer comme arbitres dans le débat. En effet, Alain, Robert et Guillaume, qui signent un commentaire dans Le Canada en février 1932, s'en prennent à la critique de Jean Bruschési au sujet de La Chair Décevante. Sur un ton quelque peu ironique, ils déclarent:

que c'est avec une vive stupeur, un profond ahurissement, que nous avons eu le chagrin d'apprendre que l'anodine **Chair décevante** de Mlle Bernier l'a fait rougir comme une couventine⁶¹.

⁵⁹ Louise-Georgette Gilbert, « Littérature », La Patrie, vol. LIII, no 188 (3 octobre 1931), p. 4.

⁶⁰ Hélène Brouillette, « La Chair décevante », Le Nouvelliste, vol. XI, no 282 (3 octobre 1931), p. 5.

⁶¹ Alain, Robert et Guillaume, « Sur une critique », Le Canada, vol. 29, no 261 (11 février 1932), p. 1.

Les co-auteurs de cette critique nous apprennent qu'ils n'ont « rien trouvé d'émoustillant⁶² » dans ce roman. Même s'ils ne semblent guère avoir apprécié ce texte constitué « de tranches de vie dont on se serait privé sans peine⁶³ », ils estiment que Jovette Bernier possède beaucoup de talent et qu'elle « donne l'exemple, si rare en ce pays, d'une personne qui se dépêtre du matérialisme⁶⁴ ». Nous sommes à même de constater que le débat autour du roman de Jovette Bernier est plus vaste qu'il n'y paraît à prime abord. En effet, Alain, Robert et Guillaume s'attaquent à la teneur des critiques à tendance morale mais, de plus, ils prennent position quant aux propos de l'auteure qu'ils qualifient de « tranches de vie » sans intérêt. Ils questionnent ainsi toute la situation littéraire de l'époque. Grâce à leurs remarques, il est possible de constater que la littérature faisait face à des enjeux majeurs et que les jeunes écrivains tentaient de faire éclater les structures, les cadres habituels. D'une part, l'omniprésence de la morale religieuse commençait à déranger mais, de plus, la présence du discours féminin n'était pas valorisée ou simplement réleguée à la poésie. Jovette Bernier, on peut le constater, a fait plus qu'écrire un roman. Elle s'est située dans l'oeil du cyclone littéraire québécois de l'époque. Écrire et publier au Québec, dans les années trente, apparaît donc comme un acte complexe.

Il est indéniable que le roman de Jovette Bernier a provoqué certains remous tant par son contenu que par son style. Les extraits que nous venons de citer témoignent assez bien, croyons-nous, du contexte littéraire de cette époque charnière.

⁶² Ibid., p. 1.

⁶³ Ibid., p. 1.

⁶⁴ Ibid., p. 1.

Cette période a été, en effet, une phase d'incubation pour la préparation, selon Roger Chamberland:

du terrain à un véritable renouvellement des formes et à un élargissement du champ des préoccupations autrement confiné à de pures tergiversations aux réponses fournies à l'avance par le Pouvoir⁶⁵.

Jovette Bernier était-elle consciente de l'impact de son roman sur le monde littéraire? Certains faits nous portent à le croire. Il n'est pas fortuit que Jovette Bernier, sur les conseils de son éditeur, Albert Lévesque, ait pris soin de rechercher la caution de Monseigneur Camille Roy. En effet, dans une lettre adressée à Camille Roy, elle explique qu'elle a « voulu faire un roman moralisant⁶⁶ » puisqu'il s'agit de « l'histoire d'une fille-mère qui expie sa faute⁶⁷ ». Cette lettre, comme le fait remarquer Jane Everett, « sert donc à désamorcer un jugement négatif en le devançant⁶⁸ ». Ainsi, Jovette Bernier semblait mesurer l'impact de son oeuvre sur le monde littéraire tout en démontrant une connaissance de cet univers. En acceptant l'autorité de Camille Roy en la matière, elle « peut espérer recevoir la consécration nécessaire pour rassurer son éditeur et procéder à la publication⁶⁹ ». De plus, en affichant sa volonté d'écrire un roman moralisateur, morale qui se manifeste dans la punition subie par l'héroïne à la fin du livre, elle rallie, en apparence, la bienséance romanesque en vigueur à l'époque.

⁶⁵ Ibid., p. 10.

⁶⁶ Jane Everett, « Du dit et du non-dit: lettres à un critique. », Actes du colloque ACFAS 1992, Études réunies et présentées par Benoit Melançon et Pierre Popovic, Université de Montréal, 1993, p. 145.

⁶⁷ Ibid., p. 145.

⁶⁸ Ibid..

⁶⁹ Ibid..

En apparence toutefois, car, comme nous l'avons relevé dans notre analyse, l'héroïne est loin d'abdiquer et se réfugie, au contraire, dans la folie pour poursuivre ses objectifs. Ainsi, Jovette Bernier s'inscrit comme critique d'une société et des pouvoirs relatifs attribués aux autorités religieuses et politiques, mais, de plus, elle déroute les critiques qui ont perçu le caractère irrévérencieux du roman sans pouvoir étayer leurs propos de preuves irréfutables quant à la teneur du récit.

En se réfugiant du côté de la morale ambiante tout en la contournant par un stratagème subtil, Jovette Bernier emploie une méthode qui n'est pas sans rappeler la transgression de l'interdit, étape majeure de l'érotisme. De cette façon, elle rejoint son héroïne qui utilisait des procédés semblables. Monseigneur Roy ne fut pas dupe des intentions de Jovette Bernier. Dans sa critique, il annonce d'emblée que « *La chair décevante* est surtout le roman de la sensualité, incohérent comme elle, et illogique comme elle⁷⁰ ». En fait, contrairement aux autres critiques, Camille Roy s'attaque dès le début au caractère sulfureux de l'oeuvre, ne gardant que pour la fin ses commentaires stylistiques. Il condamne Didi Lantagne qui « s'insurge sinon contre la vie, du moins contre la morale⁷¹ » et considère qu'elle est « une femme coupable qui veut encore qu'on s'apitoie sur sa faute⁷² ». Il constate que même si l'héroïne est punie pour les gestes passés, « la leçon finale ne fait guère oublier tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui précède⁷³ ». Et le critique de préciser sa pensée:

⁷⁰ Camille Roy, « Vocation missionnaire », *L'Enseignement secondaire au Canada*, Québec, 17e année, vol. XI, no 2, novembre 1931, p. 97.

⁷¹ Ibid., p. 98.

⁷² Ibid..

⁷³ Ibid..

Mais la leçon qui se dégage de toutes ces souffrances est vraiment trop incohérente. À moins que l'auteur n'ait pas voulu donner de leçon du tout; ce qui est possible; ou d'autre leçon que celle-là, inefficace, que donnent les appétits successifs d'une chair dévorante⁷⁴.

Et terminant sur un souhait, il semble réitérer ses reproches à Jovette Bernier en disant qu'elle devrait s'appliquer « à écrire les meilleurs livres dont est capable son talent⁷⁵ ».

Il apparaît clair que Jovette Bernier percevait pleinement le caractère « séditieux » de son roman et, en demandant l'aval de Camille Roy, elle voulait éviter les remous que sa publication a suscités. Et nous estimons qu'en rééditant son roman à compte d'auteur, deux ans plus tard, Jovette Bernier avait la ferme volonté de persister dans la voie qu'elle a choisie. Faisant fi de toutes les critiques, elle manifestait nettement son intention de s'objecter aux orientations tracées par l'appareil critique et les tenants de la morale en vigueur à l'époque. Le roman de Jovette Bernier semble être une pierre jetée dans la mare littéraire québécoise des années trente et, dans ce sens, s'inscrit parfaitement dans une problématique sur l'érotisme.

⁷⁴ Ibid.,

⁷⁵ Ibid., p. 99.

Une journée à la campagne

Lorsque la voiture commence à gravir la côte, la mer disparaît. Nous suivons alors la route qui serpente dans un épais boisé. Désormais, seuls le ciel et les arbres s'offrent à nos regards. Le soleil éclate entre les chênes, jouant à cache-cache avec nos yeux éblouis, comme s'il sautait de branches en branches pour nous rattraper. Soudain, devant nous s'étale une vaste étendue vallonnée, dénudée, et le soleil nous frappe de plein fouet, cruel, nous empêchant de voir la maison familiale. Quand j'étais petit, cette maison représentait le bout du monde et, souvent, je me plaisais à imaginer que nous étions, mes parents, mon frère et moi, seuls dans l'univers. Assis sur la véranda, je pouvais voir la mer au-dessus des arbres, la mer infinie, nue, et je croyais que rien ne pouvait nous atteindre, isolés que nous étions à l'extrême de ce chemin qui ne menait nulle part. Nous habitions sur une terre silencieuse, immobile.

Il y a longtemps de cela. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, je ne ressens plus ce plaisir, mais plutôt un sentiment d'oppression. J'espace donc mes visites, laissant filer entre elles de longs mois, trouvant toujours de nouveaux prétextes pour justifier mon ingratitude. Peut-être est-ce le regard inquisiteur de ma mère, regard oblique posé sur ma compagne, cette citadine intellectuelle, frondeuse, exposant son éblouissante chevelure, son corps bronzé, dont les vêtements n'arrivent pas à camoufler la provocante beauté, étalant ses idées urbaines, modernes. Peut-être, aussi, est-ce les orbites vides de mon père, homme robuste, travailleur, aux mains calleuses, maintenant assis dans un fauteuil, inerte, égrenant les heures. Peut-être, enfin, est-ce l'oeil de bête de mon frère, animal rustaud, musculeux, au front étroit, houssilleur, fêtard, toujours à

assouvir la soif de ses passions de brute. Je ne sais pas pourquoi, maintenant, je redoute ce lieu tant chéri autrefois. Professeur d'université, j'appartiens à la ville, au monde de la vitesse et, sans doute, je ne parviens plus à retisser ces liens qui m'unissaient jadis à cet univers. Adolescent, je ne manifestais déjà plus aucun intérêt pour les travaux de la ferme, me défilant devant mon frère, pourtant plus jeune, supportant le regard désapprobateur de mon père lorsqu'il était question d'études, me camouflant derrière ma mère lorsque la tension montait entre mon frère et moi et qu'il était prêt à laisser jaillir ses muscles et à m'écraser sous son imposant poitrail. Je ne savais que manipuler des livres et des crayons. Pour eux, j'étais ridicule. L'exil m'attendait et, avec lui, la libération d'un monde devenu trop petit pour moi.

Dans le brouillard de mes pensées, j'entends la voix de Marianne m'annonçant notre arrivée. Je la sens fébrile, enjouée et je remarque la pointe de ses seins perçant son minuscule chandail, ses longues cuisses brunes s'échappant d'un non moins minuscule short et, aussitôt, une sourde angoisse m'étreint. Ainsi vêtue, elle semble vouloir provoquer la colère de ma mère et rendre encore plus difficile mon admission dans cette famille. Je la désire brutalement, soudain, et j'aimerais la posséder, me l'approprier, être à l'origine de cette joie qui monte en elle. Au loin, je vois ma mère apparaître, s'avançant vers nous pendant que nous quittons la voiture, nous enfonçant dans la touffeur de l'été. Je l'observe, petite femme malingre, marchant lentement vers nous, semblant surprise de notre visite pourtant annoncée. Elle me serre dans ses bras tout en glissant un regard désapprobateur vers Marianne, vers le corps de Marianne.

Ensuite, elle l'embrasse sur les joues et s'en va avec elle vers la maison pendant que je sors nos bagages de la voiture.

Parfois, je déteste ma mère, cette hypocrisie qu'elle dissimule si mal. Parfois, je hais cette envie de mère, son désir de me voir, de me retrouver, de retrouver le fils lointain, à tout jamais perdu. J'ai horreur de sa faiblesse, j'aimerais tant un peu de haine de sa part, haine qui me permettrait de justifier mon absence et de soustraire Marianne à ses yeux. Je ferme le coffre de la voiture et j'observe le lieu où je me trouve, la clairière murée par une forêt dense, opaque. Je ne vois plus la mer et je remarque que les arbres ont poussé, que la nature, lentement, se réapproprie les lieux. J'entends les oiseaux, les abeilles, le vent s'engouffrant dans les arbres, autant de souvenirs meublant ma mémoire, souvenirs entremêlés d'odeurs, de bruits. Pendant un instant, je me sens en paix avec cette vie passée, laissée derrière moi. Je ferme les yeux, me laisse envahir par une marée de sensations.

Des éclats de rires. Des bribes de voix. Marianne et ma mère, assises sur la galerie, discutent ou, plutôt, ma mère écoute Marianne lancée dans une de ses innombrables envolées, ponctuée de rires, d'exclamations. Je laisse donc là ma rêverie et je me dirige vers les voix. Une belle journée débute et pourtant, je ne peux me défaire de cette angoisse, de cette oppression qui m'habite depuis le moment où j'ai annoncé notre visite à ma mère. En fait, ce n'est pas vrai. Cette étrange sensation fomente en moi depuis la nuit dernière, mauvaise nuit, parsemée de cauchemars, de réveils en

sueurs. Et ce rêve, ce rêve obsédant qui revient hanter mon sommeil à chaque fois que je viens à la maison familiale.

Le bruit d'une hache qu'on abat avec fureur me fait sursauter. Mon frère. Je l'imagine, frappant avec force sur des billots de bois, suant, écumant, vide de toute pensée, livré entier à ses pulsions, menant une lutte frénétique à la nature, sauvage. Je porte les bagages dans notre chambre et je reviens à la cuisine, occupée par mon père, assis près de la fenêtre. À mon passage, un sourire jaillit sur ses lèvres, je m'approche de lui, je le regarde, mais lui ne semble pas me remarquer, englué dans le limon de ses pensées. Pour la première fois, je le vois vieux, usé et une profonde culpabilité vient jeter du rouge sur mes joues, embuer mes yeux myopes, mes yeux de littéraire. J'observe ses mains, puissantes, serviles, tout en les comparant aux miennes. De longs doigts effilés, propres, aux ongles immaculés. Je ne sais pas pourquoi je me reproche sa vieillesse, je sens que je le déçois et malgré tout, dans ce mince sourire, je veux bien voir le pardon et la fierté que j'aimerais qu'il m'accorde. Cependant, le silence s'impose entre nous. Je quitte la cuisine par la porte arrière et je m'assois dans l'escalier. Devant moi s'étendent les immenses champs de blé et, au loin, à la lisière de la forêt, paissent les bestiaux. Les vallons, comme des muscles, soulèvent la terre. Magnifique et terrifiant spectacle que ce sol brutal, sauvage, parsemé de rochers, furoncles sur le visage de la terre. Marianne glisse ses bras autour de mon cou, me parle de ce lieu magnifique, grandiose qu'elle affectionne. Elle me rappelle sa vie de citadine, son émerveillement devant l'horizon infini et le plaisir qu'elle ressent devant la nature, le sentiment de liberté qui l'habite. Elle descend l'escalier, m'appelle et nous nous

dirigeons vers cette immensité, elle, gambadant, moi, les mains dans les poches goûtant du regard le plaisir de Marianne. Je contemple ses seins sautiller sous son chandail, le frémissement de ses cuisses, et je me dis que nous vivons un moment privilégié, celui d'appréhender un monde familier avec un regard neuf, vierge. Ses cheveux s'ébrouent dans le vent, la sueur perle à leur racine et je l'embrasse avec force, je m'abreuve à cette bouche humide, chaude, volontaire. La voix de ma mère s'élève, nous appelant pour le repas. Nous revenons à la maison, et pendant que nous effectuons le trajet à rebours, je réalise que je n'entends plus le martèlement de la hache.

Ma mère est de ces femmes qui, malgré l'intense chaleur d'une journée d'été, résistent au plaisir de monter la table dehors, à l'ombre des chênes, préférant le côté pratique d'une cuisine étouffante, certes, mais où tout est à portée de la main. Univers dans lequel elle peut se réfugier, s'activant face au comptoir, tournant le dos au monde, dissimulant ses émotions, le regard plongé dans des chaudrons fumants, prétextant une assiette à servir, un réchaud à fermer. Elle bouge, torchon à la main, essuie, glace, réchauffe, humecte, sauce, dore, enfarine, tamise. Protégée par une armure en coton rouge et blanc, elle affronte la vie avec ses armes, sur son terrain. Dehors, c'est l'inconnu, c'est le monde des hommes, un pays frustre, rugueux, sale. Instinctivement, je me dirige vers la cuisine quand ma mère nous appelle et je ne peux m'empêcher de constater le dépit sur le visage de Marianne, Marianne qui aurait tant souhaité prendre le repas sur la pelouse tout en évoquant les rares pique-niques de son enfance, Marianne qui rêve d'abeilles déambulant fébrilement autour des assiettes, d'araignées

titubant nonchalamment sur la nappe à carreaux, d'oiseaux pépiant gaiement dans les branches. Instinctivement, je me dirige vers ma chaise, cette même chaise sur laquelle j'ai pris mes repas durant toute mon enfance. Marianne s'installe à mes cotés, sur l'autre chaise, celle qui a presque toujours été inoccupée. Pour la première fois, je réalise qu'il y avait un espace vide entre mon père et moi, le lieu des invités, des étrangers. À droite de Marianne, le père retrouve sa place, patriarche à l'autorité révolue siégeant au bout de la table, muré dans un silence, son silence peuplé de bruits confus, de paroles inaudibles, d'éclats de rires et de cris de révolte. Face à Marianne, l'endroit où s'assoit mon frère. Devant moi, la place de ma mère, toujours vide, toujours occupée toutefois, chaise usée, bancale, éreintée, craquante, gémissant à chaque fois que ma mère se lève.

Marianne s'offre à aider ma mère, qui refuse, préférant tout faire elle-même, disant que c'est son travail, souhaitant plutôt que Marianne se repose du long voyage de l'avant-midi. Marianne rétorque qu'elle n'est pas fatiguée, qu'elle adore la cuisine. Je dépose ma main sur son bras, tente de la retenir, sachant qu'elle bouscule ma mère dans ses habitudes. Marianne me lance un regard exaspéré, tandis que mon père cherche une tranche de pain. Enfin, ma mère dépose sur la table des plats fumants, chargés de soupe, de viande, de pommes de terre et de légumes.

Dehors, sur la galerie, des pas lourds se font entendre, des pas en acier, bruyants. La porte de la cuisine s'ouvre, laissant passer mon frère. Une étrange angoisse s'empare de mon esprit, coule dans mes veines. Il se dirige vers l'évier, ignorant notre présence,

s'asperge le visage d'eau fraîche et l'essuie avec la manche de sa chemise. Depuis son entrée, la cuisine est inondée d'odeurs. Sueur, sciures de bois, parfum persistant de la résine, de la terre humide, exhalaison de soufre et d'ail. Il retire sa chemise détrempée, la lance sur le comptoir et se retourne vers nous, exhibant une musculature noueuse, veineuse, comme s'il avait été sculpté dans un tronc d'arbre. J'observe ma mère, occupée à servir mon père, ne jetant aucun regard dans la direction de mon frère, résignée. Puis, je regarde Marianne, son minuscule corsage, la pointe de ses seins, ses cuisses brunes, élancées, sa chevelure arrogante, et je sens ma gorge, semblable au chas d'une aiguille, mes poumons brûlants, mon cœur prêt à éclater.

Je déteste les cuisines. Je n'aime pas ce qu'elles représentent. Charles me le reproche souvent. Pas d'une façon directe, bien entendu, mais par allusions, avec cette ironie, ce sens du sarcasme qu'il manie si agilement. Quand je lui propose d'aller au restaurant, il me regarde avec un petit sourire en coin, retenant une allusion, tout en sachant très bien que son sourire peut être très facilement interprété. C'est ça, vivre avec une historienne qui s'est intéressée au statut des femmes. Peux pas supporter une cuisine, l'imaginaire qui y est rattaché. J'étouffe, j'enrage. Pourtant, je sais que bientôt je vais m'entendre dire « Mme Beaudoin, voulez-vous que je vous aide à servir»? Alors, Mme Beaudoin me répondra qu'elle préfère que je me repose, que nous avons fait un long voyage et qu'elle est habituée de travailler seule dans sa cuisine. Travailler seule. Elle dira tout cela en faisant attention à sa prononciation, sans doute gênée par mon statut

d'universitaire. Le mien, pas celui de Charles. Avec Charles, elle reprend ses expressions, la prononciation d'une mère qui s'adresse à son petit garçon, elle redevient elle-même. Je ne peux m'empêcher de constater chez elle une certaine froideur face à moi quand je l'écoute. Je suis l'étrangère. C'est sans doute pourquoi je discute sans arrêt lorsque je suis avec elle, dans ces « minutes relationnelles obligatoires », comme je le mentionne souvent à Charles. Je lui permets ainsi de ne pas être hypocrite pendant quelques instants. Et lui, le père, constamment assis sur une chaise près de la fenêtre. Je ne l'ai pas connu. Il est entré dans cet état de prostration depuis quelques années déjà. Il paraît que c'était un solide travailleur, sévère, mais juste. Pourtant, j'ai le sentiment qu'il n'a jamais accepté que Charles ait étudié la littérature et qu'il soit professeur. Il aurait préféré, j'en suis sûre, que Charles s'occupe de la ferme. Avec son intelligence, il en aurait certainement fait une entreprise prospère. Charles pour la tête, Jules pour les bras. Enfin. J'étouffe, j'enrage. Je dis à Mme Beaudoin que je vais rejoindre Charles. Elle paraît soulagée. Mon incessant babillage semble l'étourdir.

Naturellement, je retrouve Charles dehors, contemplant les vastes champs, les vallons s'étirant à perte de vue, bordés, à l'horizon, par une forêt. J'adore cet endroit, j'y viendrais beaucoup plus souvent, mais Charles espace de plus en plus nos visites. Il semble indisposé, nerveux lorsqu'il voit apparaître la mer et, ensuite, la côte qui mène à la maison. Comme à chacune de nos visites, nous marchons dans les champs, moi, rieuse, lui toujours sérieux, les mains dans les poches comme un petit garçon boudeur. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, il est différent. Il me dévore des yeux, je le sens plein

de désir, impatient. En général, lorsque nous venons chez ses parents, il est plutôt froid, un peu distant, gêné. Pendant que j'observe la terre, lui faisant part de mon émerveillement, il m'enlace soudain et m'embrasse fougueusement. Je lui rends volontiers son baiser. Je suis surprise d'éprouver encore du désir pour Charles. Je n'ai jamais été très constante en amour. Je me lasse rapidement de mes amants, les trouvant vite ennuyeux, insipides. Charles, lui, est intelligent, vif. Nous avons souvent de longues conversations sur l'histoire, la littérature, nous nous entêtions à faire valoir nos points de vue, généralement différents. Moi, j'aime le concret, les faits, les preuves, lui, s'égare dans des réflexions philosophiques, parfois nébuleuses. De plus, après quatre années de vie commune, nous faisons encore l'amour plusieurs fois par semaine. Ce qui ne gâte rien. Je l'ai trompé une fois. J'ignore s'il le sait, s'il s'en doute. Il n'y a jamais fait allusion. J'ai baisé avec un de mes étudiants. Joli garçon, costaud. C'était pendant une période difficile entre Charles et moi. J'avais le sentiment qu'il ne me désirait plus. Je me sentais moche. Alors, je me suis convaincue que je désirais ce garçon plus jeune que moi et que, dans son lit, j'allais redevenir cette femme fatale, faisant tourner tous les regards sur son passage. Cette femme, je ne l'ai pas retrouvée, mon jeune partenaire ne m'en a pas laissé le temps. Je me demande souvent si Charles se doute de quelque chose, lui, si instinctif. Étrangement, après cette aventure, il est redevenu passionné, avide de mon corps, comme s'il voulait me posséder entièrement.

Au loin, j'entends la voix de Mme Beaudoin qui nous appelle. C'est incroyable tout ce que l'on peut penser le temps d'un baiser. Nous entrons, nous nous installons à table,

aux places habituelles, ce qui m'exaspère. Charles a retrouvé son air taciturne. Il n'aime pas particulièrement ces repas pris avec sa famille. Il considère qu'il doit occulter tout un pan de sa personnalité, le monde littéraire, la vie universitaire. Moi, au contraire, j'apprécie ces moments pendant lesquels je peux être autre chose qu'une professeure d'université, sérieuse, pondérée, jamais prise au dépourvu. Je goûte cette liberté. Je me permets de porter des vêtements décontractés, un peu trop, aux dires de Charles, j'affirme ma sensualité, je m'autorise à être moi-même. Nous avons souvent eu des discussions à ce sujet. Au fond, il est peut-être simplement jaloux, possessif. Après cette expérience avec mon jeune étudiant, je me suis promis de ne pas recommencer. Je me sens maintenant très proche de Charles. Naturellement, je ne peux lui dire ce que je ressens face à cette expérience. Je redoute sa réaction, je ne sais pas s'il comprendrait.

J'entends le pas lourd de Jules, sur la galerie. Il entre, traînant sa carcasse jusqu'à l'évier. Il s'asperge le visage, s'ébroue. Il s'essuie avec sa chemise, l'enlève, avec un air de défi. Il joue à celui qui ne nous a pas vus. Pourtant, lorsqu'il se retourne, il plante aussitôt son regard dans le mien, exhibant son torse puissant. Il savait que j'étais là, assise à cet endroit précis. Il me regarde avec son regard bovin. Le Minotaure. C'est le surnom que nous lui avons donné, Charles et moi. Deux yeux m'auscultent. La mère. Elle ne pense pas que je la vois. Aussitôt que je tourne ma tête vers la cuisinière, elle plonge son regard dans l'évier. Charles aussi m'observe, nerveusement. Je ne sais pourquoi.

Jules s'assoit devant moi, ruisselant de sueur. Sans dire un mot, il s'attaque à son bol de soupe tout en déchiquetant un morceau de pain. Ogre affamé, ce n'est qu'une fois réduite au silence cette voix du ventre, ce n'est qu'après avoir englouti sa soupe et son pain, qu'il daigne enfin nous adresser la parole. Il prend des nouvelles de nous, si tout va bien, ce qu'il y a de neuf en ville. Ensuite, il nous parle de sa terre, de son bois à couper. Propos frustres, entrecoupés de bruits de mastication. En fait, il ne nous parle pas, il me parle, les yeux toujours vissés aux miens. Il emplit toute la pièce, gigantesque, énorme. Pendant qu'il mange, j'observe ses mâchoires puissantes, ses joues parsemées d'une barbe mal rasée, noire, rude, humide. Un peu de soupe coule sur son menton, qu'il essuie du revers de la main. Charles adresse quelques mots à sa mère. Il semble déconcentré. Dès que l'occasion se présente, je ne peux m'empêcher de contempler la poitrine de Jules, forte, découpée. Je détourne mon regard, honteuse, tout en sachant très bien qu'il s'aperçoit de mon manège, qu'il en jouit. Pour camoufler ma honte, je parle avec Mme Beaudoin, de tout, de rien, pendant que Charles nous écoute, faisant l'intéressé. Une chaleur étouffante règne dans la cuisine. Je ne comprends pas pourquoi on ne mange pas sur la pelouse, à l'ombre des chênes. Les bras de Jules, pendant qu'il se sert des pommes de terre, de la viande. Les muscles s'actionnent, se gonflent. Chaque muscle se tend au fur et à mesure qu'il fait le mouvement du plat de viande à son assiette. Mme Beaudoin me parle de l'été, très chaud, qu'elle supporte plus difficilement qu'autrefois. Le cou puissant de Jules, les veines qui jaillissent à chaque fois qu'il ouvre la bouche pour avaler une énorme bouchée de viande. Je réponds qu'à la ville, la chaleur est pire, prétextant l'absence de vent. Les mains calleuses, sales, tachées de gomme d'épinette, qui triturent un énième

morceau de pain. Charles annonce que nous voulons nous acheter une maison, en banlieue. Jamais il n'avait été question de cela entre nous. Je termine mon bol de soupe. Jules en est à sa deuxième assiettée. Ses yeux gris, froids, brûlants. Je ne les avais jamais remarqués. En fait, c'est comme si c'était la première fois que je le rencontrais.

Je me sers de la viande. Je dois me lever pour atteindre l'assiette et je sens ma poitrine se découvrir, je sens le regard du frère fixé dans l'échancrure de mon chandail. Une gêne m'envahit aussitôt. Je me rassois et Jules m'observe avec un petit sourire narquois. Charles mange en silence. La conversation est au point mort. Raclements d'assiettes, déglutissements, bruits d'ustensiles, voilà les seuls sons venant troubler l'atmosphère lourde, écrasante. Jules se lève, se dirige vers le comptoir avec son assiette vide, poursuivi par les protestations de la mère qui lui dit de laisser faire, qu'elle va s'en occuper. Je contemple son dos large, ses épaules démesurées, ses fesses rondes, fortes et dures. Charles m'observe, discrètement. Encore une fois, une bouffée de honte envahit mon visage. Je détourne le regard, cherchant à lancer une conversation, n'importe quoi. Dans mon ventre, une chaleur irradie, sensation semblable à celle que je ressens au moment où je commence un cours. De la nervosité. Jules reprend sa place devant moi. Je me sens maladroite. Il pose encore sur moi un regard amusé, confiant, plein de cette assurance de mâle qui se sent en position de force. J'échappe ma fourchette pleine de sauce sur le plancher. Aussitôt, je me lève et cherche une serviette près de l'évier. Je sens mes cuisses, mes fesses onduler devant les yeux de Jules et je réalise que j'y prends plaisir. Mes mouvements sont lents, mon

déhanchement me semble plus prononcé. Et cette chaleur qui m'étourdit, qui me rend folle. La sueur perle à mon front. Et cette boule, lovée là, au creux de mon ventre. Je reviens vers la table, me penche, essuie la tache sur le sol, pendant que Mme Beaudoin s'agit, tentant de prendre le linge humide, me suppliant de m'asseoir. J'insiste, livrant mon cul au regard du Minotaure, sentant le désir envahir mes sens. À mon tour d'observer si mon petit manège excite monsieur. Sa respiration est plus forte, ses lèvres frémissantes, ses yeux sont d'acier et il n'y a plus aucune trace d'amusement en eux. Ils s'enfoncent dans les miens, pleins d'une rage, d'un désir de bête.

Pour détourner l'attention, Charles apporte le dessert. Nous finissons ce repas en silence. Enfin. Je quitte la table, partagée entre ma honte et mon désir. Et je vais de ce pas me dissimuler aux regards sous les grands chênes.

Une petite grue. Voilà ce qu'elle est. Une grue. Et même pas assez bien élevée pour s'offrir à faire la vaisselle. Pourtant, d'ordinaire, elle ne se gêne pas pour me dire des Mme Beaudoin par-ci, des Mme Beaudoin par-là. Est-ce que je peux vous aider à ci, à ça? Au fond, je sais bien qu'elle souhaite que je lui dise non, ce que je fais à chaque fois. Dehors de ma cuisine, petite prétentieuse, je me suis toujours débrouillée seule et, de toute façon, je ne vois pas à quoi elle peut bien être bonne dans une maison. À part pour...

Cher Charles. Il n'a pas son pareil pour s'amouracher de petites intellectuelles, de petites vicieuses qu'il ramasse on ne sait où. Il se fait avoir aussi. Je lui ai pourtant conseillé souvent de rencontrer des filles simples, travailleuses, pas de ces filles d'université qui ont la tête pleine d'idées inutiles. Depuis qu'il est à l'université, il a toujours ramené des filles comme ça. Mais la pire, c'est sa Marianne, je ne peux pas la supporter. Elle parle, elle parle, j'en suis étourdie. En plus, on dirait qu'elle fait exprès pour prendre des grands mots, pour montrer qu'elle a de la culture. Ça doit être de sa faute s'il nous visite moins souvent. Quoique, au fond, c'est peut-être mieux comme ça. Quand Charles vient, je suis obligée d'endurer sa blonde, ses commérages, sans parler de ses petites tenues qu'elle porte l'été. Une vraie mangeuse d'hommes, celle-là. Et moi qui dois être gentille, m'en occuper comme si de rien n'était, agir comme si je ne voyais pas qu'elle est presque toute nue. Pourtant, je me suis surprise à la complimenter sur son linge. Faut en faire des folies pour voir son garçon de temps en temps. Je suis sûre que ça va finir mal cette histoire-là. Jules, lui aussi ramène des drôles d'affaires, mais, lui, il n'est pas instruit, il n'a pas de classe comme Charles. Ça me dérange moins, surtout que les filles restent pas bien longtemps à la maison, des fois, on les voit même pas. Mais Charles, il pourrait rencontrer une fille distinguée. En tout cas.

Bon, un autre repas rendu devant le Seigneur. La vaisselle est lavée. Ça fait tellement longtemps que je lave de la vaisselle, mes mains sont usées, presque transparentes. Toutes ridées. De toute façon, avec le père, j'aurais des mains d'actrice que ça changerait pas grand chose. Il y a longtemps qu'il ne les voit plus. Un autre fardeau. On

fait des saintes avec moins que ça. Maintenant sept ans qu'il est assis sur sa chaise à compter les heures qui passent, les yeux dans le vide, comme si rien n'existeit autour de lui. Pendant que Jules et moi, on se tue à s'occuper de la terre, des animaux. C'est sûr que le père ne peut plus nous aider, il est tellement mêlé. Mais il donne autant d'ouvrage qu'un veau. Il faut le laver, l'habiller, le raser, changer les postes de la télévision, parfois, même, lui couper sa viande, sinon, on devient fou à le regarder faire. Et moi, je suis tellement fatiguée, tellement vieille. Si Charles avait pas été un poète, il aurait su organiser la ferme mieux que moi et Jules. Nous deux, on n'est pas instruits, on n'est pas intelligents comme lui. Je le comprends, au fond. Quand il était jeune, on voyait qu'il était intelligent. Tout le monde le disait: « Jules est moins vite ». Plus fort, mais moins vite. Ces deux-là, ils se chicanaienr toujours et, à chaque fois, Charles arrivait en pleurant. Jules riait de lui. Il disait que Charles était assis sur le Petit Larousse, parce qu'il parlait mieux que lui. Surprenant qu'ils ne se soient pas entretués. Je n'avais pas le choix de protéger Charles. Tout jeune, Jules était déjà beaucoup plus fort. Il l'aurait assommé avec un coup de poing.

Bon, la cuisine est propre, je vais aller me reposer sur la galerie. Le père est occupé à regarder dehors, il en a pour l'après-midi. Charles est couché dans le hamac. Il a toujours eu l'habitude de faire une sieste après le dîner. La Marianne, elle est passée où, celle-là? Madame fait de la lecture sous les chênes, à l'ombre. Doit lire des livres féministes. Pourtant, elle a pas l'air d'haïr les hommes tant que ça. Si elle pense que j'ai pas remarqué son petit jeu pendant le dîner à faire les beaux yeux à Jules. Devant Charles en plus, qui fait comme s'il ne voyait pas. C'était pourtant assez apparent. Elle

faisait sa Lolita devant le gros Jules qui avait les yeux sortis de la tête. Pas plus fin, celui-là. Il se promenait en bedaine, il montrait ses gros bras à mademoiselle. Elle devrait avoir honte. Elle qui passe son temps à nous montrer son intelligence, je vois pas ce qu'elle peut trouver à Jules. C'est loin d'être un universitaire, lui. À part les animaux, les filles, sa hache et l'alcool, il n'y a pas grand chose qui l'intéresse. Mais, elle, c'est pas son genre, il me semble. Quoique, elle se montre assez qu'un gars vient nerveux. Je me demande bien ce qu'elle veut. En tout cas, je vais les avoir à l'oeil, ces deux-là. Je veux pas de trouble dans ma maison. Pour le trouble, c'est déjà complet. Mon pauvre Charles qui dort sur ses deux oreilles. Je suis sûre qu'elle le trompe. Elle a l'air d'une courailleuse d'hommes. Lui qui est si gentil, si naïf. Il ferait n'importe quoi pour la rendre heureuse. Ça me choque de la voir se dandiner devant Jules. Jules, lui, ça lui ferait juste une autre poule dans son poulailler. Je suis certaine qu'il agit comme ça pour écoeurer Charles, pour le niaiser, comme quand il était petit. Il a toujours fait de l'oeil aux blondes de Charles. Les autres ne s'en occupaient pas, mais elle, on dirait qu'elle mord à l'hameçon. J'ai l'impression que ça va être une longue journée. Je me demande pourquoi ils restent à coucher. Charles, d'habitude, veut coucher à l'auberge, pour pas me donner de travail, mais elle, parfois, veut rester, parce qu'elle aime ça la campagne, parce qu'elle ne connaît pas ça, que c'est nouveau. Si elle savait comme c'est dur, comme elle est pas faite pour ça. C'est bien romantique, les jeunes. Je me demande bien pourquoi Jules est pas allé bûcher à l'autre bout du chemin, après-midi. J'entends sa hache. Il est beaucoup plus proche de la maison qu'à matin. J'espère que... Sa chemise est restée sur le comptoir. Il faudrait que je lui apporte, il va attraper un coup de soleil. Bon, madame a décidé de ne plus lire. Madame va faire une petite

sieste. Peut-être que Madame va regarder la nature et s'endormir avec le gazouillis des oiseaux. En tout cas, pendant qu'elle dort, elle ne dérange personne.

J'espère seulement que le bruit de la hache ne va pas réveiller Charles. Il a l'air tellement fatigué, lui aussi. Il a fait un long voyage pour venir à la maison. C'est étrange, j'ai l'impression qu'il n'est pas bien ici, que quelque chose l'inquiète. Je me demande s'il n'a pas peur de Jules, ou peut-être même de sa blonde. Je ne crois pas que Jules fasse quoi que ce soit, à part pour troubler Charles, lui donner l'idée qu'il pourrait toucher à Marianne. Si j'étais à la place de Charles, je m'inquiéterais plus de son attitude à elle. Souvent, Jules maraudait autour des blondes à Charles, ça finissait par une bonne chicane, et Jules s'en allait prendre une bière au village, le sourire aux lèvres, satisfait. Mais jamais rien de plus. Aujourd'hui, on dirait que Charles est plus nerveux que d'habitude. Au fond, je préfère le voir dormir. Pendant ce temps-là, il ne s'énerve pas.

Marianne se réveille. Elle s'étire. Paresseuse. Elle s'en vient vers la galerie. Je vais être obligée de lui parler, ou plutôt, de l'écouter. Les coups de hache attirent son attention. Pourquoi Jules travaille-t-il proche de la maison après-midi? Elle s'en va vers le boisé où Jules se trouve. La petite maudite, elle va le relancer devant mes yeux, pendant que mon Charles dort. Il va falloir que je parle à Charles un de ces jours, que je lui dise que ça va finir mal son affaire avec cette petite grue, qu'il va encore avoir de la peine. Mais, comme d'habitude, il ne m'écouterera pas, il va faire à sa tête. Si lui et Jules en sont déjà venus aux coups avec les autres blondes de Charles, j'imagine que

ce sera pas beau avec celle-là. Je me rappelle la première fille que Charles a amenée à la maison, Julie ou Sophie, en tout cas, j'ai oublié. Elle avait eu droit à un beau spectacle. Charles avait donné un coup de poing à son frère, qui n'avait même pas bronché, comme s'il n'avait rien senti. Mais Charles, lui. J'avais été obligée de lui mettre de la glace sur son poignet enflé. Pourtant, Charles est si doux en général. Je ne sais pas comment son frère peut arriver à le faire grimper dans les rideaux comme ça. Cette fois-là, Jules avait ramené une fille du village dans son lit. Elle beuglait comme une perdue, j'avais pratiquement envie d'aller lui donner une claque tellement elle faisait du tapage. Et c'était dans la chambre voisine de celle de Charles, alors que Jules ne dormait jamais là. Il faisait exprès pour les déranger, lui et sa Julie, ou quelque chose comme ça. Le lendemain matin, pendant le déjeuner, Jules était descendu dans la cuisine avec sa poulette. Une dinde fardée avec des seins gros comme ça, et tout un derrière en plus. Une grosse pétasse, tout épaisse, qui s'est assise à la table en mettant ses boules pratiquement dans son assiette. Jules nous regardait en riant, fier de faire scandale devant Charles et sa petite amie toute précieuse. On l'a pas revue, celle-là. Ça me choque, mais j'arrive pas à pas trouver ça drôle aujourd'hui. De toute façon, la Julie, c'était pas une fille pour Charles. Charles avait des couteaux dans les yeux. Je pense que s'il avait eu un fusil, la dernière heure de Jules était arrivée. Jules joue toujours avec le feu. À chaque fois, il a fait le coup à Charles, à chaque fois, ça finit dans la chicane. Et ça, c'est quand Jules en ramenait pas deux à la maison, en offrant une des filles à Charles en lui disant qu'elle réussirait à le déniaiser. Charles se choquait et montait dans sa chambre. Et Jules se tapait les deux à la fois.

J'ai jamais aimé que Jules ramène des filles à la maison, surtout pas deux du coup, mais, lentement, j'ai fini par céder, préférant éviter les crises de Jules qui disait qu'il travaillait tout le temps et qu'il avait bien le droit de s'amuser un peu. Souvent, je préférerais qu'il rentre saoul à mort. Au moins, on pouvait dormir. Je ne peux pas toujours empêcher Jules de faire des frasques. J'ai toute la maison à m'occuper, le père qui est malade. Quand je me couche, je suis crevée, j'ai pas envie de me battre avec Jules. Qu'il fasse ce qu'il veut, au fond. Mais, aujourd'hui, j'aimerais bien qu'il s'approche pas trop de la blonde à Charles, elle a l'air en manque, celle-là, et je voudrais pas que Jules en rajoute. Pendant que j'y pense, il faudrait bien que j'aille voir ce qu'ils sont devenus ces deux-là. Je sais pas comment Charles peut bien dormir avec le bruit que fait Jules. Doit être bien fatigué.

Dans les vapeurs du sommeil, j'entends des bruits sourds. En fait, il s'agit toujours du même son, rythmé, un son mat provenant du plafond. Du plafond. Celui-ci est perforé par des racines, du moins je crois, racines qui, lentement, descendent en se tortillant, émettant un grattement sinistre. De la terre tombe sur mon visage et j'ai beau me secouer, il y en a toujours. Je me redresse dans mon lit, stupéfait. Je crache de la terre. Je me lève et me dirige vers la porte. Cette dernière refuse de s'ouvrir. Sentant la panique s'emparer de moi, je fonce vers la fenêtre aussitôt arrêté dans mon élan par une branche qui reste accrochée à mon chandail. Je ne quitte pas la fenêtre des yeux pendant que je me dégage et j'aperçois un visage collé à la vitre, visage encadré par

deux mains afin de bien voir ce qui se passe à l'intérieur. Et toujours ce martèlement, et ces racines qui s'approchent de moi, me touchant presque. Des éclats de bois jaillissent. Je reçois de la terre dans les yeux. Ma gorge est nouée à tel point que j'ai de la difficulté à respirer. Je veux me rendre à la fenêtre, mais la peur me retient, la peur de voir ce visage, la peur de voir un visage grimaçant. Le bruit sourd semble de plus en plus près de moi et plus il devient précis, plus les racines se multiplient, plus il y a de la terre qui tombe sur moi. J'ai l'impression d'être dans un cercueil et d'entendre la terre tomber sur le couvercle. L'étrange bruit venant du plafond ressemble à des battements de cœur, pulsions régulières, cadencées. Quelqu'un me dit de sortir par la fenêtre, mais je réponds que je ne veux pas. On insiste, des mains me poussent vers la vitre embuée, je résiste, tente de m'agripper aux branches qui apparaissent partout autour de moi. Il semble y avoir des gens, là au fond de la pièce, tapis dans l'obscurité, des gens qui rient, qui parlent. Je n'entends pas ce qu'ils racontent. La chambre est suffocante, une chaleur abrutissante règne dans toute la pièce. Mon visage est maintenant près de la vitre et, comme elle est pleine de buée, je n'arrive pas à distinguer les traits de la personne qui est de l'autre côté. Je dois faire un choix. Bientôt, les racines et les branches auront envahi toute la pièce, mon cercueil. Tout mon corps se balance. Je sens mes jambes se dérober sous moi et je tombe en plein visage sur la pelouse.

Éberlué, je tente de me ressaisir et de comprendre la situation. Je me relève, trempé de sueur. J'ai fait un mauvais rêve, ce même rêve qui vient me hanter à chaque fois que je rends visite à mes parents. Pourtant, j'entends encore le bruit régulier qu'il y avait dans

mon rêve. Je me suis endormi dans le hamac, et sans doute, à force de me débattre, j'ai l'ai fait osciller à tel point que j'ai chuté. Une chaleur torride règne sur la campagne. Je consulte ma montre-bracelet. Trois heures. Encore abasourdi, je me dirige vers la maison en me demandant où peut bien être passé tout le monde. Marianne lisait sous les grands chênes et j'ai cru voir ma mère assise sur la galerie avant de plonger dans le sommeil. À l'intérieur, mon père somnole sur sa chaise, près de la fenêtre. J'entends une mouche vrombissant, se heurtant obstinément contre la vitre. Personne. Je sors de la maison et je perçois le bruit d'une hache que l'on abat avec fureur. Un bruit régulier, toujours le même, rythmé, comme un métronome. Mon frère est là-bas, dans le boisé qui longe l'étable. Marianne y serait-elle aussi? Et ma mère? Que se passe-t-il aujourd'hui? Je reviens à la maison pour changer mes vêtements trempés et prendre une douche pour me rafraîchir. Je monte à l'étage et je me rends à la chambre pour préparer de nouveaux vêtements. Un certain trouble m'envahit pendant que je fouille dans mes bagages. J'observe la fenêtre, la porte, je jette un regard vers le plafond. Je retrouve à peu près le même décor que dans mon rêve. Je quitte la chambre précipitamment pour me diriger vers la salle de bains. Je tourne les robinets de la douche. Le jet puissant, la vapeur qui s'élève, tout cela me réconforte un peu. Je me glisse sous le jet. Mes oreilles, mes yeux, sont pleins d'eau. Je n'entends plus que le bruit de l'eau qui frappe ma tête.

Incordable de lire, troublée encore par les événements du repas, j'essaie de dormir. Je me laisse bercer par le bruit du vent dans les feuillages, par le chatouillement des mouches qui virevoltent sur mon visage. Mais, je ne trouve pas le sommeil. Je sens le regard de la mère posé durement sur moi. La vieille est assise sur la galerie, épant mes gestes, pensant sans doute que je roupille sur la pelouse. Je n'arrive pas à comprendre l'étrange sentiment qui m'habite, sentiment de débauche, irrésistible désir pour quelqu'un qui ne devrait pas provoquer chez moi une telle émotion. Je ne peux pas me concentrer sur mes lectures, moi d'habitude si passionnée par mon travail. Je ne pense qu'aux muscles de Jules, à ses fesses, à son sexe que je devine énorme, veiné, gorgé de sang. Allons Marianne, fais une femme de toi. Tu ne vas pas jeter ta vie en l'air pour une pulsion de fillette. Réagis, ma vieille! Je referme les yeux, cherchant la paix dans le sommeil, comme Charles. La présence de la mère, ses yeux inquisiteurs. On ne peut rien leur dissimuler à celles-là. Je me rappelle la mienne, ma mère. Impossible de lui cacher quelque chose. J'avais beau feindre la plus parfaite innocence, elle devinait que j'avais fumé un joint, pris de l'alcool, baisé avec quelqu'un. Oh, elle ne disait jamais rien, j'étais majeure et elle connaissait bien ma personnalité revendicatrice, prête à défendre chèrement mes droits, ma liberté, mon autonomie. Chère maman. Elle n'a jamais soufflé mot sur mes frasques. Tous ses reproches se traduisaient en une seule et même phrase, toujours la même, inlassablement répétée: je te fais confiance. Elle me regardait, perçant mes pensées les plus secrètes d'un seul coup d'œil et concluait, sans en rajouter, par cette phrase laconique. Aujourd'hui, maintenant qu'elle est morte, j'aimerais tant pouvoir lui dire tout, lui parler inlassablement, lui raconter ma vie, j'aimerais tant qu'elle soit fière de moi, qu'elle voie

que malgré mon côté turbulent, libertin, je n'ai pas perdu de vue mes priorités. Elle aurait tant souhaité que je me marie, que je sois tranquille, moi qui aime tellement la peau des hommes, leurs lèvres, leurs mains, leur dos. Mais, maman, je suis restée intègre. Je suis indépendante, je gagne bien ma vie, je peux bien avoir quelques petites faiblesses. La mère de Charles, elle, a un autre genre de regard. Plus pernicieux, plus dur, plus calculateur. Je sens bien qu'elle ne m'aime pas et qu'elle ne m'aimera jamais. Je lui ai pris son petit Charles.

J'entends la hache de Jules et un frémissement m'envahit. J'adorerais pouvoir observer ses muscles, sa puissance au moment où il cogne avec fureur. Toutefois, il me semble risqué de l'approcher sans provoquer une situation qui pourrait être désagréable. J'ai tellement l'impression que la mère me surveille. Ça m'irrite. Je déteste qu'on m'empêche de faire ce dont j'ai envie. Je suis attirée par l'aspect bestial de Jules, son côté scandaleux. Il fait toujours ce qu'il veut celui-là. Il me fait chier, d'une certaine façon. Gros épais avec un corps de dieu. J'y vais. Après tout, on est dans un monde libre. Je me dirige vers le boisé d'où provient le bruit de la hache. Je sais que la mère me regarde, qu'elle doit se dire que je suis une petite salope. Ne t'en fais pas, la vieille, je ne ferai rien à ton Jules, je vais juste me rincer l'oeil un peu. Les premiers arbres approchent. J'ai hâte de me dissimuler derrière eux, de me cacher et de ne plus sentir ce regard qui me laboure les reins, cette mitraille visuelle. Charles l'aimerait, celle-là. Je marche à travers les arbres, je respire la senteur de l'humus, de la résine. Les coups sourds sont près de moi. Je le vois. Je m'assieds sur une souche pour mieux l'observer. Les rognures de bois jaillissent tout autour de lui, avec force. Il tape sur les billots de

bois avec une telle férocité. On dirait que sa vie en dépend. C'est à le regarder travailler qu'on découvre la bête qui sommeille en lui. Il lève les yeux dans ma direction. J'ai l'impression qu'il m'a vue, mais aussitôt, il reprend son travail. Puis, soudain, il s'arrête, s'étire, se prend les reins à deux mains, faisant ainsi jaillir son torse, ma foi, impressionnant. Une petite boule se forme dans mon ventre. J'aimerais mettre mes mains sur ce torse puissant, goûter ces lèvres charnues, me faire mordre par ces dents. Une chaleur irradie mon ventre. Je suis nerveuse, comme si j'allais commettre une bêtise. Mon esprit est alourdi. Il fait tellement chaud. Je dois m'éloigner. Je ne maîtrise plus le flot de mes pensées, les fantasmes se bousculent en moi. Je dois partir.

Je me lève et comme je me retourne, je sens les yeux de Jules posés sur moi. De la sueur coule dans mon dos. Alors, nous nous regardons, longuement. Il me fait signe d'approcher, le visage mi-sérieux, mi-amusé. Comme une marionnette, je marche vers lui. Je résisterai. Il n'aura pas ce qu'il veut, je ne jouerai pas son jeu. Pourtant, j'en ai tellement envie. Je sais que je ne serais qu'une autre sur sa liste, une autre proie accrochée à son mur. Deux femmes luttent en moi et j'ai le sentiment de m'offrir en spectacle. Il sait que je suis indécise, partagée entre mon désir, ma soif, et la raison, la fierté. Il pose sa hache au moment où je m'approche de lui. Toutes sortes d'images tourbillonnent dans ma tête. La peur d'être surprise, le sentiment que personne ne saura jamais, le désir. Brutalement, Jules m'attire à lui, plonge ses dents dans mon cou, pendant que ses mains se disputent mes seins, mon cul. J'enfonce mes ongles dans son dos, laboure son torse, empoigne ses fesses dures, musclées. Tout va si vite. Soudain, il me bouscule sur le sol, relève mon chandail, léchant mes seins. Il détache

ma culotte, glisse sa main entre mes cuisses pendant que moi, je caresse son sexe à travers son pantalon, son sexe que je sens grossir, inlassablement. Il triture mes seins avec ses dents, sa langue, il les suce avec avidité, pendant qu'à mon tour, je détache son jean afin de m'emparer de son énorme queue. Je l'entends grogner et j'essaie de faire taire en moi cette femme de désir, je tente d'étouffer ces gémissements qui me viennent à la gorge. Tout va tellement vite. Marianne, ne va pas trop loin, reprends tes esprits. Jules sent le combat qui se livre en moi. Il se fait plus insistant. Je sais que c'est à Charles qu'il s'en prend quand il me touche, c'est Charles qu'il vise, qu'il veut blesser. Je me raidis, tentant de quitter son étreinte. Il me regarde, une lueur de colère dans les yeux. Tout est de ma faute. Je n'aurais pas du venir ici, provoquer cette situation absurde, grotesque. Alors, avec sa main, il prend ma tête, la dirige vers son sexe, sentant qu'il n'aura rien de plus de moi. Étrange compromis. En moi, les deux femmes ont repris leur lutte. J'ai envie de goûter cet énorme sexe. Je me sens responsable de cette situation. Je regarde ce gigantesque gland violacé, ce pénis monstrueux, comme un tronc d'arbre noueux et je le prends dans ma bouche, tuant du coup les deux femmes qui se déchiraient en moi, me livrant au désir et à la raison, acceptant avec plaisir ce compromis. Je sens son sexe brûlant sur mes lèvres, s'agitant, frétiltant. Je vais lui faire la pipe de sa vie à ce salaud. Il me pleurera jusqu'à sa mort. Je lui mordille le gland, lui lèche le méat, je prends son sexe dans ma main, que je fais glisser dans un mouvement éternel tout en enfonçant sa bite dans ma bouche chaude, humide, tandis que mon autre main lui caresse les testicules. Ma langue s'agit sur son gland pendant que mes lèvres sucent son sexe raidi, prêt à éclater. Il gémit, ses muscles se tendent sous l'effet du plaisir, son gland se durcit et il

jouit abondamment, répandant sa sève dans ma bouche, fabuleuse giclée s'évacuant au rythme des battements de son coeur.

Je me relève vivement, ajuste mes vêtements pendant que monsieur est encore engourdi par le plaisir. Je pars en courant, affolée par le geste que je viens de poser, honteuse de ma soumission, de cette soumission à mes propres désirs. Je cours, je cours, en m'essuyant la bouche, en avalant cette semence chaude. Je ne me retourne pas. Je ne veux pas voir le visage satisfait de cet homme, de cet animal que je viens de faire jouir. Je fonce en avant et, au moment de quitter le boisé, j'aperçois la mère de Charles qui trottine rapidement vers la galerie, se dépêchant de retrouver sa chaise et de me montrer qu'elle n'a rien vu, qu'elle ne sait pas. Alors, je ralentis, je ne me sens plus pressée de rejoindre mon destin, ma perte. Un goût de mort dans la bouche.

Je tente de me ressaisir, je gravis l'escalier le plus lentement possible, en feignant de ne pas voir Mme Beaudoin, qui fixe un objet imaginaire au loin. Une fois dans la maison, je bondis dans l'escalier, à toutes jambes. Je fonce vers la salle de bains, n'ayant plus qu'un seul désir, me doucher longuement, pour laver ma honte, me purifier, effacer toute trace de mon geste. Pourquoi faut-il que j'arrive face à face avec Charles, une serviette autour des reins, pourquoi est-il là, m'observant bêtement, ne comprenant pas mon air effaré? Je le pousse, j'entre dans la salle de bains, je claque la porte, seul rempart entre cette famille et moi. L'eau qui gicle sur mon corps me soulage, je m'assois dans la douche et me livre tout entière à mon malheur. Que vais-je dire à Charles? Jules va-t-il me trahir? Et la mère? Que va faire la mère de Charles, qui a tout

vu? Comment lui expliquer et, surtout, que lui expliquer? Peut-elle comprendre une telle situation? A-t-elle déjà éprouvé un tel désir, une telle brûlure? Mille questions se heurtent entre elles dans mon cerveau engourdi. Quelle idiote je fais. Je vois déjà le gros Jules, le regard bovin, un petit sourire satisfait au coin des lèvres. Je dois affronter tous ces gens, je dois faire face à cette situation débile dont j'ai été l'artisane.

Je sors de la douche, m'essuie et je gagne la chambre, nue. Charles achève de s'habiller. Lorsque j'entre, il m'observe, un peu étonné. Il me demande si je vais bien. Je lui réponds que oui, que j'avais chaud et que je ressentais le besoin de prendre une douche. Il me dit que ça semblait un besoin urgent. Je ne dis rien. Il quitte la chambre pour rejoindre sa mère. Elle va tout lui dire, fière de tenir enfin sa vengeance et pouvoir récupérer son petit Charles. Je ne mérite guère mieux, au fond.

Dehors, tout est silencieux, sauf peut-être le son lancinant de la hache, l'éternelle hache de Jules, qui s'abat avec la régularité d'un métronome. Quel crétin. Je m'assois près de ma mère, essaie de commencer une conversation. J'aimerais lui parler, lui dire tout ce que je n'ai jamais osé lui dire. Elle semble très nerveuse, contrariée. Ses réponses laconiques, son manque d'entrain m'inquiètent. Je n'arriverai jamais à avoir une vraie conversation avec elle. Marianne apparaît brusquement. Elle a son air tête, elle semble prête à se défendre, comme si quelqu'un l'avait attaquée. Ma mère regarde au loin, tordant ses mains nerveusement. Alors, elle se lève, annonce qu'elle va

préparer le souper et voir où le père en est rendu dans sa contemplation au travers de la fenêtre. Marianne la suit, en me disant qu'elle va donner un coup de main à ma mère. Que se passe-t-il aujourd'hui dans cette maison?

Enfin, la maison est silencieuse. Maudite journée de fou. Pourtant, je ne pense pas mériter ça. Au moins, le père est couché. Il était nerveux ce soir, comme s'il se doutait des événements de la journée. J'ai eu de la misère à le laver, il gesticulait tout le temps. Un vrai bébé. Quel gâchis! Charles aussi est couché. Doit pas comprendre grand chose. Le souper a été une vraie catastrophe. Une atmosphère, non mais une atmosphère! Le gros Jules, son petit air satisfait imprimé dans la face. Il ne perd rien pour attendre, celui-là. Demain, quand tout le monde va être parti, je vais lui dire deux mots. Il a senti que je savais quelque chose. Ça pas été long qu'il est parti en ville pour aller boire et se chercher une minette. Et elle, la petite garce! Elle a bien essayé de m'amadouer en s'offrant à venir m'aider à faire le souper. Elle me tournait autour comme une sangsue. Je suis sûre qu'elle m'a vue revenir à la maison cet après-midi. Avec ses grandes jambes, elle m'a rattrapée bien vite. Après avoir fait ça à Jules, elle est partie à courir comme une vraie folle, j'ai pas eu le temps de prendre de l'avance. Petite garce! J'espère qu'elle va crever de honte. J'aurais jamais cru que Jules aurait fait ça à son frère. Je sais bien que c'est pas une lumière, mais tout de même. Et elle, la féministe, avec ses grands discours, ses idées de folle, je trouve qu'elle avait le féminisme assez loin, après-midi. Pendant toute la soirée, elle a pas mené beaucoup

de bruit. En tout cas, elle a eu l'air soulagé quand Jules est parti boire sa bière. Charles. Il faudra que je lui dise, il faut que je l'avertisse, que je lui ouvre les yeux. J'ai jamais été une grande parleuse, et encore moins de choses comme celles-là, mais là, je n'aurai pas le choix. Je vais attendre à demain, y réfléchir pendant la nuit. De toute façon, je crois pas dormir beaucoup. La petite maudite. Ces jeunes-là, ça ne pense qu'aux fesses, pas capables de se retenir. Il fait tellement chaud dans la cuisine. Au moins, tout est propre. À part la maudite hache à Jules à côté de la porte. Je me demande qu'est-ce qu'il ferait s'il la perdait. Ça fait au moins mille fois que je lui dis de la laisser dans l'étable. Il ne répond jamais. La Marianne est pas rentrée. Elle est allée marcher. Elle aurait dû la prendre avant sa marche, peut-être qu'elle aurait fait moins de niaiseries. Il est une heure du matin. Elle devrait se coucher, je pense qu'elle va avoir une grosse journée demain. Au moins, je ne la reverrai plus. Mais, j'oublierai jamais ce que j'ai vu aujourd'hui. Le mal de coeur me pogne seulement à y penser. Faut avoir un sacré culot pour faire ça en plein après-midi, risquer de se faire prendre. Une belle garce! J'avais envie de la frapper. Faut avoir le feu au derrière. En tout cas, Charles devait pas s'ennuyer, je comprends pourquoi ça fait longtemps qu'il est avec elle. Mais là c'est fini. Demain, je vais m'occuper de ça. De toute façon, je ne pourrais plus supporter de l'avoir à ma table, comme si de rien n'était. Pauvre Charles. Il semblait un peu mêlé ce soir. J'ai l'impression qu'il a des doutes. C'est vrai qu'on avait l'air bizarre, Jules, Marianne et moi. On s'évitait. Marianne avalait de travers et Jules faisait son petit coq. Je trouve qu'il me tournait autour ce soir, comme s'il voulait me demander quelque chose et que ça ne venait pas. En fait, il était très troublé. Parfois, on ressent des choses même si on ne sait rien. De toute façon, Charles a toujours été

bon pour se conter des histoires. Tout jeune, il se faisait des scénarios au sujet de ses blondes et Jules, et lui, il faisait exprès pour en rajouter, pour faire enrager Charles, le faire douter. Cette fois-ci, Charles aurait bien des raisons pour être en maudit. Bon, voilà Jules qui arrive. J'ai pas tellement envie de le voir. Je vais aller dans ma chambre, c'est peut-être mieux.

Étrange journée. Dans mon lit, dans le décor de ma jeunesse, je ressasse les événements du jour. À ma manière, il va sans dire, car j'ai bien peu d'informations. Pourtant, j'ai le sentiment qu'il s'est passé des événements tragiques aujourd'hui. Je ne saurais pas dire qu'est-ce qui est arrivé exactement, mais j'ai la certitude, au fond de moi, qu'on me cache des choses. Le silence géné à table pendant le repas du soir, les échanges de regards, toute cette nervosité, autant chez ma mère que chez Marianne. Et Jules, goguenard, suffisant. Même mon père avait l'air mal à l'aise. Ce qui n'est pas peu dire. Cette froideur manifestée par Marianne, les gestes secs de ma mère, ses maladresses, elle qui pourtant est, en général, une virtuose du chaudron. Elle semblait trembler, elle échappait tout. Jules quittant la maison plus tôt qu'à l'habitude, Marianne qui va se promener, refusant que je l'accompagne, prétextant un subit besoin de solitude. Et ma mère, incapable de soutenir mon regard, me glissant entre les doigts aussitôt que je m'approchais d'elle. Beaucoup de petits phénomènes en une seule journée. Je ne peux m'empêcher de laisser mon imagination errer dans plusieurs directions. Tout est possible. Que s'est-il passé qu'on me cache? Sûrement quelque

chose de grave, sinon, tout le monde ne serait pas si agité. Mais quoi donc? Je me sens isolé, je sens les autres soumis à la loi du silence. Une idée s'agite en moi, pourtant, une idée qui frétille, tentant de se libérer de ses entraves, cherchant la lumière. Je ne peux pas croire que Marianne et Jules...Non, jamais elle n'aurait fait cela. J'admetts que Marianne n'est pas un modèle de fidélité, que c'est une femme très charnelle, je ne crois pas qu'elle se soit livrée à Jules, surtout en sachant que je pouvais les surprendre. Non. Marianne est plus subtile. Enfin, elle le croit. Je suis persuadé qu'elle se demande encore si je me doute qu'elle m'a déjà trompé. Chère Marianne. Je l'ai su au cours des jours qui ont suivi. Le milieu universitaire n'est pas si grand. Peu importe le monde dans lequel on vit, il est toujours constitué d'hommes et de femmes, les passions se déchaînent, les convoitises, les jalousies. Tout se sait. Je n'en ai jamais parlé, jugeant que cela n'était pas nécessaire, sentant les regrets chez Marianne. Peut-être aurais-je dû. Je ne peux pas croire qu'il se soit passé quelque chose entre elle et Jules. Ce serait ridicule. Marianne est trop fière, trop orgueilleuse. Demain, j'arriverai à percer ce mystère. Demain. Le sommeil me gagne, envahit mes sens. Marianne n'est pas rentrée. Je me demande ce qu'elle peut bien faire à une heure pareille. J'entends ma mère qui s'affaire dans la cuisine, rangeant, essuyant. Ne dort-elle jamais? Imperceptiblement, je m'enfonce dans le sommeil.

Pourquoi ai-je les yeux ouverts? Je me sens engourdi, paralysé, mais je persévère à regarder le plafond, comme si une inquiétude, une peur d'enfance m'étreignaient. Je n'ose regarder vers la fenêtre, j'essaie de me concentrer sur des babioles. Mais déjà, je vois le plafond se fissurer, terre desséchée, des racines brûlées par le soleil

apparaissent lentement au travers de ces cicatrices, et je sens que je retrouve ce rêve si familier maintenant, si détesté. Le son se fait entendre, pulsations cadencées, de la terre tombe sur mon visage. Cette fois, je vais rester au lit, sachant qu'il est inutile de me lever, de me diriger vers la fenêtre, qu'il n'y a pas d'issue possible. Je dois, une fois de plus, affronter la nuit, mon cauchemar. Des grattements sur la vitre. Je ne tourne pas les yeux dans cette direction, je sais ce que j'y verrais, ce que je refuse de voir.

Brusquement, je me réveille, en nage, tremblant. Je dois savoir. Je sors du lit, descends l'escalier. Dans la cuisine, personne. Je m'assois sur la chaise près de la fenêtre, la chaise de mon père. Ma mère. Je pénètre dans sa chambre. Odeurs de vieillesse, de misère. Mon père ronfle. Ma mère m'interpelle. Je perçois nettement le même bruit que dans mon rêve. Que s'est-il passé, maman? Alors, elle me dit tout, me raconte ce qu'elle a vu, me supplie de quitter Marianne pendant qu'en moi une rage grandit, hisse ses voiles, s'offrant aux vents de la colère, gonflée, claquant. Je quitte la chambre, ne voulant pas offrir à ma mère le spectacle de cette mer déchaînée qui monte à mes yeux. Où est Marianne? Le bruit de mon rêve, hurlement sinistre s'empare de mes oreilles. Je gravis l'escalier, m'orientant avec mon ouïe. La chambre, contiguë à la mienne, celle-là même qu'utilisait mon frère pour me narguer, pour me plonger dans la rage. J'entrouvre la porte, délicatement, pour les surprendre. Le lit cogne furieusement sur le mur, produisant ainsi une sonorité semblable à celle que je percevais dans mon rêve. Jules. Et par-dessus lui, une femme, accroupie sur son sexe, une femme frêle, aux jambes interminables. Marianne. Je voudrais les frapper, ma gorge est nouée, ma respiration sifflante. Comment lutter avec Jules, comment le blesser, comment les

anéantir? Je descends à la cuisine, fébrile, cherchant une arme, pour me venger, pour apaiser ma douleur, n'importe quoi. La hache m'attend dans un coin, s'offrant à mes mains moites. Je m'en empare, je cours vers l'escalier. Derrière moi, une voix. Je l'ignore, je refuse de l'entendre, n'écoutant que le battement du sang à mes tempes, le rugissement de ces flots rouges. La douleur vrille mon cerveau. Je monte l'escalier en vitesse, les cris derrière moi se font plus insistant. Je fonce vers la chambre maudite. Des mains s'agrippent à moi, entravent ma course, me retiennent. J'entre dans la chambre, hurlant. Je m'élançe vers le lit, la hache à bout de bras, sentant ma force décuplée, force brute semblable à celle de Jules et j'abats la hache avec une violence inouïe, une fois, deux fois, en poussant un cri libérateur, enfoui depuis toujours au fond de mes ténèbres. Des gicées de sang aspergent mon visage et je me repais du goût aigre de ce sang étranger coulant sur mes lèvres, et je frappe cette femme qui m'a brisé, elle, Marianne, je la frappe à coups redoublés, je cherche à atteindre Jules à travers elle, à travers son corps. Puis, enfin, ma colère s'apaise, ma douleur s'apaise et devant moi, Jules, l'air surpris et une jeune femme, au visage inconnu, me regardant avec des yeux effarés, la bouche ouverte, silencieuse. Morte. Je suis cloué sur place par une multitude de mains. Des cris, des sanglots. Et Marianne, qui enlève la hache de mes mains, et ma mère qui pleure, ses doigts usés, secs, agrippés à son visage, ne faisant qu'un avec lui. Mille pensées se bousculent en moi. Je me laisse tomber sur le sol, brisé, hébété.

Dans la moiteur de la nuit, je mesure enfin toute ma douleur et pendant que Marianne m'enlace, me berce, je comprends mon échec, ma misère. Le grand voile du ridicule, du

grotesque, s'abat lourdement sur mes frêles épaules. La nuit noire s'immisce en moi, par tous les pores de ma peau. J'entends les grillons, les grenouilles, ensevelissant sous leurs chants joyeux la psalmodie de la détresse humaine.

LA CONFESION

-Dans un mouvement de va-et-vient, ma langue s'enfonçait profondément dans le sexe de Laura. Puis, par moments, elle s'agitait nerveusement sur son clitoris, léchait ses lèvres pour de nouveau se glisser dans son sexe. Laura s'abîmait dans ma bouche, sur mon menton, et je la dévorais, j'aspirais goulûment cette mer déchaînée, m'en délectais, m'en abreuvais comme si d'un coup j'espérais assouvir cette inextinguible soif de luxure. Elle était assise sur mon visage, ses longues cuisses effleurraient ma tête. Avec mes mains, je malmenais ses fesses charnues tout en maintenant un de mes doigts profondément enfoui dans son anus. Sa plainte faisait écho à celle de Chloé, empalée sur mon sexe. Appuyée sur ses mains, les genoux repliés, elle me tournait le dos et ondulait sur moi, voluptueusement, telle une méduse, pendant que Joëlle léchait son sexe et le mien qui apparaissait et disparaissait dans les ténèbres humides de Chloé. Enfin, à l'extrémité de cette mécanique humaine, Jacques pénétrait l'anus que Joëlle offrait à son sexe tuméfié. Nos orgasmes furent violents. Nous nous inondions mutuellement dans des spasmes et des gémissements inhumains, des grognements primitifs jaillissaient de nos bouches. La mince frontière qui nous sépare des animaux, nous l'avons franchie cette nuit-là. Nos ébats ont duré plusieurs heures. Ivres morts, nous nous aspergions de liqueur d'amande, nous nous léchions, nos haleines fétides goûtaient l'alcool, la cigarette, le sperme. Dans la pièce flottait une odeur de sexe, de sueur et d'urine. Chloé, au paroxysme de la décadence, avait uriné à plusieurs reprises sur nous qui recevions ses déjections avec un plaisir, une fureur inimaginables. Enfin, à l'aube, épisés, hébétés, nous nous sommes vautrés les uns sur les autres et avons sombré dans un sommeil lourd, sans rêves. Avant de m'endormir, j'ai vu les bouteilles

d'alcool, les cendriers pleins de mégots sur la table près du lit et j'ai constaté que les draps étaient humides. J'ai senti mon corps poisseux, mon sexe endolori. Mon haleine était brûlante. La nausée m'envahissait. J'aurais aimé me lever, me rendre à la salle d'eau, vomir, prendre une longue douche, mais mon corps refusait d'obéir. Une lueur blafarde pénétrait dans la chambre. Fermer les yeux et m'anéantir dans le sommeil était tout ce que je pouvais faire.

-Arrêtez, j'en ai assez entendu.

-N'est-ce pas justement votre rôle de prêtre que d'entendre les âmes qui vous réclament? *Prêtre, je suis hanté, c'est la nuit dans la ville, mon âme est le donjon des mortels péchés noirs.*

Le vieil homme triture nerveusement un chapelet qui dégouline de ses mains. Derrière lui, se dresse l'autel où scintillent mille cierges au pied d'un Christ livide. Une odeur d'encens règne dans l'église. Une odeur d'encens mêlée à celles de mauvais parfums, d'onguents, de tabac à pipes.

-Sortez de mon église. Je ne souhaite nullement entendre le récit détaillé de vos orgies. Je ne vois pas comment je pourrais vous aider à comprendre quoi que ce soit de l'univers dégoûtant que vous me décrivez. Vous parlez d'âme, mais vous en semblez dépourvu. Vous n'êtes qu'un individu cynique venu ici pour troubler ces lieux. Sortez!

Le prêtre se retourne et se dirige vers l'autel. Pendant un bref instant, sa chevelure blanche, nimbée par la lueur des cierges, ressemble à une auréole vacillante. J'observe le prêtre, sa longue soutane noire, et j'entends ses chaussures marteler le sol. Bientôt, je ne distingue plus ce spectre s'enfonçant dans la pénombre de la sacristie. J'allume une cigarette, contemple le bout rougi et les volutes de fumée qui s'élèvent.

-Aidez-moi à comprendre ce visage haineux qui m'obsède.

J'ai crié, je crois. Le claquement des souliers cesse aussitôt. J'aspire une bouffée de cigarette. Je sens la fumée inonder mes poumons et une sensation de paix m'envahit.

Dans l'obscurité, une voix me répond.

-De quel visage haineux parlez-vous?

-De celui de Chloé.

Le saint homme revient dans l'allée centrale de l'église. Sa haute taille projette sur le sol une silhouette démesurée. Son visage, plongé dans l'ombre, me fait penser à une toile d'Edvard Munch. Il s'approche lentement de moi. Ses chaussures effleurent le plancher à tel point qu'il semble flotter. Il s'assoit sur le banc, de l'autre côté de l'allée. Tous deux, nous fixons le supplicié crucifié dans la nef.

-Je m'explique mal comment cette personne, qui participe à vos désordres, puisse exprimer de la haine envers vous.

-C'est pourquoi je suis ici ce soir. Je ressentais le besoin de parler à un prêtre. Toutefois, j'ai mis du temps avant de venir. Pendant plusieurs jours, j'ai observé votre église. Elle me plaît. Austère, entourée d'arbres, isolée en plein centre de la ville, cohabitant difficilement avec la vie urbaine, elle me semble être le dernier bastion, le dernier retranchement de la foi au cœur de la nuit. Cependant, je ne pouvais plus attendre. Le doute qui vit en moi est devenu insupportable. Le remords, aussi. Je savais que vous célébrez une messe, ce soir. J'y ai assisté, je vous ai attendu.

La cigarette brûle mes doigts. Je la jette par terre, l'écrase avec la pointe de mon pied.

-J'aimerais que vous ne fumiez pas ici et encore moins que vous ne jetiez vos mégots par terre. Un peu de respect, je vous en prie!

-Je fume beaucoup et il m'apparaît impossible de me livrer à vous tout en ne fumant pas.

-Venez, nous allons aller dans la sacristie. L'homme de cours grille parfois une cigarette, à mon insu, naturellement, et je présume que je trouverai bien un cendrier dissimulé quelque part.

Nous nous rendons à la sacristie, en silence. Arrivé là, le prêtre allume, et mes yeux aveuglés se ferment momentanément sous l'effet de la forte lumière. La pièce est de grandeur moyenne, meublée sommairement, une table, quatre chaises, un fauteuil. Deux grandes fenêtres se détachent sur le mur blanc. Au fond, sur la droite, des armoires sont accrochées. Un long comptoir au centre duquel trône un évier. Au bout du comptoir, une porte, menant je ne sais où. Près de cette porte, un petit meuble en bois avec deux battants et un tiroir. Juste au-dessus, une icône est suspendue à un crochet. La Vierge. Le prêtre va vers ce meuble, ouvre un des panneaux. À l'intérieur, j'aperçois des bouteilles de vin. Le curé plonge sa main et en sort un cendrier de vitre noire.

-Bien sûr, le cendrier est à portée de main des bouteilles de vin servant à l'office. Une fois de plus, je vais fermer les yeux. Mon jardinier est un brave homme très âgé n'ayant plus vraiment la santé pour entretenir un tel bâtiment. Puis-je vraiment lui reprocher quelques petites incartades?

-Et vous, n'avez-vous même jamais apprécié une cigarette?

-Bien entendu, j'ai déjà fumé, mais il y a fort longtemps. J'ai cessé l'alcool, également. Je ne détestais pas un petit verre de porto à l'occasion. Maintenant, je ne bois plus que cet horrible vin de messe, trop sucré. Mais revenons plutôt à vous. Expliquez-moi votre tourment.

-C'est une longue histoire et je ne sais pas vraiment par où l'aborder.

-Commencez par le début. Dites-moi comment vous avez connu ces jeunes femmes, car je suppose qu'elles sont jeunes si je me fie à votre apparence. Quel âge avez-vous?

-Trente ans. En effet, elles ont toutes les trois vingt-six ans. J'ai rencontré Laura en premier. Dans un bar, il y a près de deux ans. À cette époque, j'errais toutes les nuits à la recherche de plaisirs furtifs, je me saoulais régulièrement. Un soir, Laura s'est assise au comptoir, près de moi. Elle semblait troublée. J'ai senti qu'elle fuyait quelque chose, qu'elle gagnait du temps sur la solitude. Nous sommes devenus amis. Souvent, nous traînions ensemble jusqu'à l'aube. Elle vivait une peine d'amour et avait besoin d'être entourée de gens. Vous savez, la vie nocturne était une panacée pour des gens comme elle et moi. Joëlle était une de ses amies, une célibataire qui s'est jointe à nous. Enfin, tous trois, nous avons rencontré Chloé, par hasard. Une autre égarée, perdue au milieu de la nuit.

-Et vous avez commencé à avoir des relations intimes avec ces jeunes femmes.

-Avec Laura, au début. Parfois, elle venait dormir chez moi. Les deux autres n'en savaient rien. Puis, un soir, Chloé est venue. Puis Joëlle.

-Toutes ignoraient la situation?

-Oui. Je trouvais tout cela très excitant. La lumière fait de l'ombre sur toute chose. L'obscurité seule nous donne la réelle dimension des êtres qui nous entourent. J'ai très soif. Auriez-vous quelque chose à boire?

-Je peux vous faire du café.

-Je préférerais une boisson un peu plus alcoolisée, si c'est possible.

-Je n'ai que du vin de messe. C'est infect, vous savez. Et il me semble plus ou moins de bon goût que je vous en serve.

-Le vin de messe n'est que très symbolique.

-Je sais, mais j'attache encore une valeur aux symboles. Cependant, je conserve toujours une bouteille de porto dans la cuisine pour mon confrère de la paroisse voisine qui me rend visite à l'occasion. Je vais la chercher.

Pendant son absence, j'allume une cigarette. Mon regard glisse sur le cendrier noir. Le prêtre revient, une bouteille et un verre à la main. Il me sert du porto, ferme la bouteille et la pose sur la table.

-Tout cela ne m'explique toujours pas le visage haineux de votre amie.

-En effet. J'y viens. Ce petit manège a duré quelques mois. Régulièrement, une ou l'autre venait à mon appartement, mais rapidement, l'ennui s'est emparé de moi. Nos ébats ressemblaient à des rituels, je connaissais chacune d'elles, j'anticipais les gestes nécessaires pour les faire jouir, pour attiser leurs désirs. J'étais saturé. Je ressentais le besoin d'aller plus loin, de m'enfoncer dans le vice. Mes fantasmes m'obsédaient nuit et jour. J'en voulais plus, toujours plus. Pendant un certain temps, je me suis éloigné d'elles. J'entendais l'appel de la vie nocturne et j'y répondais. J'ai rencontré, un soir, une jeune femme enceinte dans un café. Elle avait un ventre rond, énorme et son

visage respirait le vice, la luxure. Elle venait souvent dans cet endroit, en quête de sensations. Je lui ai parlé. Elle était étudiante, ne savait plus trop pourquoi. Elle attendait un enfant dont elle ignorait le nom du père. Ce ventre me hantait. Je la désirais. Elle a été mon amante quelque temps. J'aimais faire l'amour avec elle. J'aimais m'enfoncer dans ce ventre, j'adorais l'interdit qu'il représentait à mes yeux. De plus, du coup, je trompais mes trois autres amantes. Vous comprenez que cette jeune femme est venue combler mes fantasmes. Puis, nous nous sommes perdus de vue, simplement. Et je suis revenu vers mes trois amies. Et tout a recommencé. Mon esprit surchauffé continuait, toutefois, à exiger de moi d'autres vices, d'autres débordements. Je peux?

Le prêtre jette un regard désapprobateur sur la bouteille de porto pour ensuite me faire un signe d'assentiment. Je me sers. Dehors, la pluie fouette les fenêtres de la sacristie. Dans les vitres, j'aperçois notre reflet. Je me vois, les cheveux très courts, noirs, une barbe naissante, une chemise blanche, un pantalon noir, des lunettes. La nuit est maintenant tombée. Des branches frappent les carreaux, poussées par le vent qui fait craquer l'église provoquant un grincement lugubre. Je regarde le prêtre, assis devant moi. Il paraît plus vieux qu'il ne doit l'être. Ses cheveux blancs, son crâne dégarni sont trompeurs. Son visage a conservé une certaine jeunesse, atrophiée par quelques rides. Ses yeux, toutefois, d'un bleu d'acier, témoignent d'une vivacité, d'une grande énergie, tout en conférant une certaine douceur au personnage. Une bonté, une sérénité se dégagent du prêtre, mais tout au long de mon récit, j'ai constaté que ses traits se durcissaient, que sa mâchoire se serrait. Je vide mon verre d'un trait, le remplis de nouveau.

-Permettez-moi de vous dire que vous me semblez un monstre d'égoïsme. Vous forcez mon intimité pour déblatérer vos insanités, pour calmer vos angoisses. Vous buvez mon porto comme un goinfre, vous empestez la cigarette. Vous abusez de moi de la même manière que vous semblez avoir profité de ces femmes. Non, vraiment, je ne vois pas pourquoi je vous écouterais plus longtemps.

-Peut-être que mon histoire vous plaît, au fond. Peut-être qu'elle éveille en vous quelques monstres savamment occultés.

-Taisez-vous! S'il y a un monstre ici, ce n'est certainement pas moi.

Le prêtre a singulièrement haussé le ton. Je sens l'exaspération l'envahir.

-Laissez-moi continuer. Ce soir, j'ai besoin d'aller jusqu'au bout de mon histoire.

-Besoin, besoin, vous n'avez que ce mot en bouche!

Il pousse un profond soupir, plein d'impatience et de résignation.

-Continuez!

-N'avez-vous jamais senti en vous la présence d'une force réclamant à corps et à cris des choses dépassant votre imagination? Dans vos rêveries, dans vos songes, le spectre de la passion ne vous a-t-il jamais pris à la gorge, à vous en étouffer? N'avez-vous jamais ressenti des pulsions troublantes, des pulsions capables de briser les écluses de votre morale?

-Je ne comprends rien à vos questions. Je suis un homme normal, paisible. Songez que vous vous adressez à un prêtre! De telles questions ne se posent pas! Vous êtes complètement dément. Cessez de boire, ressaisissez-vous. Vous êtes jeune, vous semblez cultivé. Arrêtez de vous complaire dans le vice, ne vous interrogez pas trop, vous allez vous perdre et risquer d'entraîner avec vous d'autres innocentes victimes!

-Vos sages conseils viennent, malheureusement, trop tard.

Le prêtre semble complètement atterré. Son visage est de cire, ses poings crispés, ses traits tirés. Je ne suis plus sûr, pendant un instant, de l'âge qu'il peut avoir. Je me sers à boire tandis qu'il passe nerveusement sa main sur son crâne dégarni. Il se lève, arpente la pièce.

-Qu'avez-vous fait, quels noirs propos allez-vous me tenir? Je suis épuisé, mais je dois savoir, je dois vous aider, s'il en est encore temps.

-Tous les deux, nous avons le sens du sacerdoce. Vous tentez d'entraîner vos brebis sur le chemin du salut tandis que moi, j'ai amené avec moi mes armes dans mon univers de fantasmes, dans les méandres de ma turpitude. Je voulais connaître ce monstre qui m'habite, me hante. Après avoir retrouvé mes compagnes, lentement, insidieusement, je les ai guidées sur les chemins du désordre, de la honte.

J'avale d'un trait mon verre de porto. Déjà, une autre cigarette pend à mes lèvres. À travers la flamme de mon briquet, j'observe le prêtre, l'air accablé. Il enlève sa soutane, la suspend à un crochet. Chemise blanche, pantalon noir, il va vers le comptoir, ouvre une porte. Il revient à la table avec un verre. Un duvet gris orne son menton. Il chausse son nez de lunettes en métal. Il approche sa main de la bouteille de porto, remplit son verre.

-Une goutte d'alcool me permettra d'écouter votre histoire absurde jusqu'au bout.

Je regarde la fenêtre et j'aperçois nos silhouettes dans la vitre noire.

-Elle ne vous déplaît pas mon histoire. Sinon, vous ne resteriez pas là, bêtement, à l'écouter. Je suis persuadé que vous mourez d'envie d'entendre la suite.

-C'est le prêtre qui vous écoute. Je fais simplement mon devoir. Si vous ne mettez pas un terme à votre arrogance, à cette familiarité pleine de suffisance que vous manifestez envers moi, je vous chasse. Vous ressentez le besoin de vous confesser, soit, mais je n'ai rien à faire de vos sarcasmes.

Le ton est tranchant, incisif et, nul doute, ne tolère aucune réplique. La sueur perle au front du prêtre sous l'effet de la colère. Dehors, la pluie redouble de puissance et, poussée par le vent, s'écrase sur les vitres de la sacristie.

-D'accord, d'accord. Je poursuis mon histoire absurde. Comme je vous le disais, j'ai retrouvé mes trois amies et recommencé à faire l'amour avec les trois, mais rapidement, une profonde insatisfaction s'est emparée de moi. Une sensation de vide, une incomplétude hantait mon esprit. Tout a débuté avec Laura, qui me paraissait plus apte à participer à mes désirs. Parfois, au cours de nos ébats, je lui parlais de mes fantasmes, de mes obsessions et elle me parlait des siens. Alors, lentement, nous avons commencé à réaliser ensemble nos désirs. Nos nuits d'amour devinrent vite des nuits d'orgie, mais, encore une fois, je ressentais toutes les limites de nos jeux. Plus, j'en voulais toujours plus. Un soir, je manifestai mon envie de la voir faire l'amour avec une autre femme. Sous l'effet de l'alcool, elle acquiesça à ma demande, mais, au cours des journées suivantes, lorsque je faisais allusion à ce qui était devenu pour moi une promesse, elle devenait plus réticente. Aussi, je m'acharnais à la convaincre. Puis, un jour, Laura organisa un repas chez moi avec Joëlle. Je voyais dans les yeux de Laura luire toute la lubricité du monde au fur et à mesure qui nous vidions des bouteilles de vin. Elle entraîna Joëlle dans une conversation sur la sexualité. Nos esprits s'échauffaient, s'enflammaient. Laura devenait de plus en plus avenante envers Joëlle

qui ne repoussait pas ses avances. Je les regardais en riant, approuvant ainsi leurs gestes. Laura embrassa Joëlle à pleine bouche, commença à lui caresser les seins. Ses mains se glissèrent sous son chandail, dans sa culotte. Joëlle se tordait sous l'effet du désir qui la traversait et ses mains aussi s'égarèrent sur le corps de Laura. Bientôt, elles furent nues. Je les entraînai vers la chambre, commençai à guider leurs caresses. Vous ne pouvez imaginer mon trouble à la vue de ces deux femmes s'embrassant, se léchant, enfouissant leurs doigts longilignes dans leurs entrailles. Vous ne pouvez comprendre ce que je ressentais devant ces deux ménades déchaînées, assoiffées de sexe. Je me dévêtis à mon tour et me masturbai furieusement, éjaculant sur elles en hurlant. Nous nous accouplèrent une partie de la nuit, ivres, immondes. Nos rencontres, dès lors, devinrent des orgies au cours desquelles nous tentions de repousser plus loin les limites de la sexualité. Naturellement, avec le temps, nous avons intégré Chloé à nos débauches. La première fois, nous avons dû l'enivrer. Elle était plus fragile, plus morale que nous. Cette nuit-là, elle s'adonna à nos plaisirs avec une certaine réticence. Dans son esprit, la répulsion et le désir se livraient une lutte acharnée. La séance se termina dans les larmes et Chloé nous demanda comment elle allait réussir à assumer un tel geste, une telle situation. Pendant plusieurs jours, elle refusa de nous rencontrer, de nous parler. Enfin, elle nous invita chez elle, et nous avons recommencé à nous enivrer et à nous livrer à nos ébats. Cette seconde fois, Laura, Joëlle et moi, nous nous sommes jetés sur Chloé comme des hyènes féroces. Nous lui avons infligé tous les affronts possibles, nous nous sommes partagé son corps avec rage. Elle subissait nos assauts avec un désir troublant. Elle était insatiable, voulait satisfaire tous ses

fantasmes, même les plus profondément enfouis en elle. Seules les limites de notre imagination et l'épuisement vinrent à bout d'elle.

J'allume une cigarette. Ma bouche est desséchée. Je lorgne la bouteille de porto, la vide dans mon verre. Je me laisse aller sur le dossier de la chaise. Devant moi, le prêtre, les yeux fermés, passe sa main dans ses cheveux. Livide, il se lève, arpente la pièce. Longtemps, il regarde dehors. La pluie a cessé. J'avale mon porto d'un trait. Je constate que le prêtre a vidé son verre. L'alcool échauffe mes sens, je sens en moi s'agiter cette bête horrible qui partage mes nuits d'orgie. Sa volonté se manifeste, elle demande, réclame, exige. Le prêtre, toujours devant la fenêtre, semble fixer un point lointain à l'horizon.

-Qui êtes-vous?

-Cela n'a aucune importance.

-Je vous somme de me dire qui vous êtes!

-Vous dire qui je suis ne changera rien à mon histoire, à mon désarroi.

-Désarroi? Ai-je bien compris? Je ne vois pas comment un individu lubrique ne reculant devant rien pour satisfaire ses basses passions et y réussissant, de surcroît, peut bien prononcer le mot désarroi. Vos bacchantes peuvent être plongées dans le plus profond désespoir, mais vous, cela me semble peu probable.

-Mes bacchantes, comme vous dites, se plaisent à satisfaire une passion semblable à la mienne. Elles sont toutes aussi affamées de luxure que moi, leurs visages expriment le vice, le stupre...

-Votre visage n'exprime rien de tout cela. C'est dans votre tête tout ça. Vous n'êtes qu'un sale petit prétentieux qui ne pense qu'à satisfaire ses bas instincts. Votre visage n'exprime pas la luxure, il exprime toute la laideur du monde, toute la folie du monde! L'écho du cri du prêtre résonne dans toute la pièce. Haletant, en sueur, il se retourne brusquement vers la fenêtre. D'une voix calme, sans me regarder, il continue à déballer le flot de ses pensées.

-Vous n'êtes qu'un petit engrenage dans l'horlogerie céleste, jeune homme. Rien de plus. Comme moi. Vous cherchez une vérité dans le sexe, dans la décadence, vous pensez maîtriser votre vie, celle des autres, mais au fond vous n'êtes rien d'autre qu'un pantin livré à des pulsions dont il ne comprend pas le premier mot. J'ai cherché, moi aussi, une vérité. Dans la foi, dans le recueillement, en servant les autres. J'ai cinquante-sept ans et je n'ai rien trouvé. Tout ce que j'ai pu faire, c'est d'aider de pauvres gens à cheminer dans les méandres de l'existence, avec le meilleur de moi-même. Ni plus ni moins. Mes limites représentent la seule vérité que je possède et c'est pour cela que je vous ai écouté, que je ne vous ai pas chassé. Et c'est pour cela que je vais continuer à le faire en espérant venir à bout de l'aberration que vous représentez. Continuez et venons-en au fait. Vous avez fait allusion au visage haineux de Chloé. J'aimerais comprendre.

J'allume une autre cigarette. Le sermon du prêtre, loin de m'avoir calmé, a éveillé en moi une fureur indicible. Je me lève, me dirige vers le petit meuble, sors une bouteille de vin, l'ouvre et bois à même le goulot dans un geste de provocation. Le prêtre m'observe et, dans ses yeux d'acier, je perçois un éclair de haine. Pourtant, il ne dit mot.

-Soit. Je vais poursuivre, mais bien pour satisfaire votre curiosité malsaine. Vous ne pouvez, semble-t-il, rien pour moi. Mon existence dépasse votre imagination. Je suis persuadé que vous m'écoutez seulement parce que mon histoire vous excite.

-...

-Nos nuits d'orgie se sont poursuivies pendant quelques semaines. Nous nous livrions en pâture l'un à l'autre, sans jamais assouvir notre faim. Parfois, je hurlais de rage devant mon impuissance à rassasier l'ignoble désir qui m'habitait. Laura et Joëlle étaient devenues de lascives lesbiennes n'hésitant pas à se donner en spectacle à nos yeux ravis. À propos de tout et de rien, elles se caressaient, se faisaient jouir. Nous nous mêlions à leur débauche, ravis. Je me masturbais devant elles pour satisfaire leur désir. Chloé s'enfilait tout ce qui lui tombait sous la main, encouragée par nos cris. Nous ne nous parlions plus. Une fois réunis dans la même pièce, nous nous jetions dans le sexe tête baissée, puis nous nous endormions dans nos déjections, ivres morts. Continuellement. La bête sauvage que nous avions libérée réclamait son dû, inlassablement. Puis, les filles ont manifesté le désir d'avoir un partenaire supplémentaire. Je me réjouissais à l'avance de l'arrivée éventuelle de ce nouveau compagnon d'arme. Je voyais en lui l'occasion de réaliser de nouvelles prouesses, de repousser les limites de l'horreur dans laquelle nous étions plongés. Et Jacques est arrivé. Je souhaitais entraîner avec moi une autre personne dans la prison infernale qui était la mienne. En fait, lassé de ces femmes, j'en voulais d'autres, mais comment reproduire une telle situation et arriver rapidement à des résultats?

-Vous parlez comme un comptable.

-Je sais, mais cette pulsion exigeait toujours plus. Au fond, j'étais épuisé, complètement dévoré par mes passions. Toutefois, plus que moi, Chloé était devenue un fantôme, une loque humaine. Son teint était blafard, ses yeux cernés, elle maigrissait à vue d'oeil, mais jamais elle ne reculait devant les appels du troublant désir qui l'habitait. Elle buvait de plus en plus, incapable de la plus petite émotion lorsqu'elle était sobre. Son visage se durcissait, ses yeux se vidaient de toute expression. Elle était entièrement livrée au démon.

-Et Jacques? A-t-il acquiescé à vos demandes?

-Une fois.

-La scène tordue que vous m'avez racontée au début de la soirée?

-Oui.

-Et après. Que s'est-il produit?

-Ce soir-là, après la débauche, Jacques a paru effrayé par ce qui venait de se produire. Il nous a quittés à la hâte, en claquant la porte. Il faut que je vous dise que c'est Chloé qui a entraîné Jacques. Elle l'avait rencontré quelques jours plus tôt. Elle l'a invité à une de nos petites soirées. L'alcool a fait le reste. Mais, je pense qu'elle avait un intérêt plus marqué pour Jacques qu'elle voulait le laisser croire. Par la suite, elle a commencé à décliner nos invitations, elle ne se laissait plus approcher. Son téléphone restait muet. Nous l'apercevions de plus en plus souvent avec Jacques. Puis nous ne l'avons plus revue pendant un certain temps. Nos soirées se sont espacées graduellement et, enfin, ont complètement cessé. Joëlle et Laura ont disparu également.

-Vous dites que vous ne l'avez pas vue pendant un certain temps. Donc, vous l'avez rencontrée de nouveau.

-Oui. Par hasard. Je n'ai pu lui parler tellement j'étais fasciné par son visage. Dans ses traits était inscrite une telle haine, un rictus épouvantable flétrissait son faciès. Ses yeux sombres, encadrés par sa chevelure ébène, laissaient voir un tourment, une lutte acharnée entre les diverses forces qui essayaient de se partager son âme. Un violent orage intérieur semblait fouetter ces vitres noires qu'étaient devenus ses yeux. Elle ne me regardait pas, fixait un point à travers moi. Sa bouche était grimaçante, ses lèvres d'un rouge sombre, sa peau livide. Une enveloppe corporelle vide de toute humanité, une amphore contenant toute la haine des hommes. Voilà la dernière vision que je garde de Chloé.

Je ferme les yeux, respire profondément. Je porte à mes lèvres une cigarette, que j'allume. La fumée envahit mes poumons. Je tends la main vers la bouteille de vin et avale une lampée à même le goulot. J'ouvre les yeux, observe le prêtre, toujours devant la fenêtre, scrutant l'horizon, comme s'il voyait au loin quelque fantôme ou vision hallucinée. La pièce, pleine de fumée, pue l'alcool et le tabac. Je déglutis et sens ma gorge irritée. Les mains jointes derrière le dos, le prêtre se tait. Je regarde l'icône de la Vierge, posée sur le mur. Un visage dénué d'expression, simplement un visage, une représentation. Dehors, le vent hurle, s'engouffre dans tous les interstices du bâtiment, le faisant gémir. Et ces deux grandes fenêtres noires, emplissant toute la sacristie, taches sombres sur les murs blancs.

-Comprenez-vous que vous avez plongé cette jeune femme dans la démence?

Sa voix est calme, douce, pleine de pitié et de désespoir.

-Je n'ai, par mes gestes, que révélé l'horreur qui dort en elle, en moi, en chacun de nous.

Le prêtre se retourne. Son expression a changé, ses traits sont ravagés par une colère qu'il ne maîtrise plus. Il s'approche, lentement, puis son poing s'abat lourdement sur la table. La bouteille de vin roule sur le côté, se fracasse sur le sol, le vin se répand en une mare de sang. Deux minces filets rouges sillonnent vers les fenêtres.

-Toute ma vie, je me suis refusé à écouter ces voix destructrices, toute ma vie, j'ai lutté contre elles avec les misérables armes que je détenais. Vous n'avez rien révélé d'autre que la haine qui vous habite. Vous êtes complètement fou. Vous êtes une horreur. Chloé ne peut contenir en elle toute la haine de l'humanité car c'est vous qui la transportez dans votre âme. Chloé n'est que le reflet de vous-même, elle est votre création, votre miroir. J'ai passé des heures et des heures dans un confessionnal à entendre les tourments, les vices, la terreur des hommes, mais jamais, jamais, entendez-vous, je n'ai rencontré un individu aussi répugnant que vous. Vous êtes un être abject et pour la première fois de mon existence, je ressens une haine profonde.

Après cette explosion, le prêtre se calme, ses poings crispés se détendent. Il s'assoit, épuisé.

-Et j'ai terriblement honte.

Sous les fenêtres, parallèles au mur, deux flaques rouges, oblongues, se dessinent.

-Vous l'admettez tout de même. Le monstre qui s'agit en moi sommeille dans chacun de vos fidèles, les hante, les tourmente. Vous et votre Église n'existez que pour et par ce spectre. Sans lui, vous ne seriez rien. Des siècles de lutte acharnée n'auront rien donné. Cette abomination continue malgré tout à se repaître de l'âme des hommes. En fait, vous vous épusez à la sauver, mais, au fond, vous savez bien que l'âme c'est ça, cette indicible horreur qui se nourrit de notre chair.

-Sortez d'ici, quittez cette maison. Je ne peux rien pour vous, vous n'êtes que pourriture, que fange infecte. Sortez, qui que vous soyez, sortez. Vous êtes le diable. Sortez!

Je quitte ma chaise pendant que le prêtre retourne devant les fenêtres, persévérant à scruter l'obscurité. Je me dirige vers la porte de la sacristie, lentement. Je regarde le prêtre et je vois dans les vitres noires nos reflets. J'observe ses cheveux, sa chemise blanche, son pantalon noir, ses lunettes. Puis je me vois, en tout point semblable, et je ne peux réprimer un sourire. Les deux grandes fenêtres noires se profilent sur le mur blanc au pied duquel le vin a dessiné deux lèvres rouges. Je contemple ce mur. Je n'arriverai jamais à oublier le visage de Chloé, enchâssé dans l'ébène, deux orbites noires perçant une peau diaphane. Et ses lèvres injectées de sang.

La fraîcheur de la nuit. Le vent sur mon visage. J'entends le martellement de mes souliers sur le ciment. Je cherche une cigarette, n'en trouve pas. Je regarde l'église. J'y suis venu pour me libérer, me soulager, mater cette pulsion qui fait battre le sang dans mes veines. J'espérais oublier. Je vois le prêtre, une cigarette à la main, qui m'observe à travers les grands yeux lumineux de l'église. Mon pas s'accélère. Devant moi, les lumières de la ville scintillent, m'appellent. La nuit des hommes m'attend.

CONCLUSION

Il faut sans doute remonter aux origines de l'homme pour comprendre toute la complexité de l'érotisme. Du moment où l'être humain a évolué vers la station debout, où il a commencé à fabriquer des outils, à concevoir la notion de travail, l'homme a tenté de se distinguer des animaux par tous les moyens. Désormais capable d'échapper à l'éternel rituel animal, l'être humain n'a cessé de vouloir renier son état originel. La socialisation de l'individu, l'ensemble des règles et des conventions imposées par et pour l'homme, apparaissent symptomatiques de ce désir d'être autre chose qu'un animal régi par ses instincts. L'avènement de la conscience semble donc être la pierre d'assise de l'érotisme.

S'il y a une distinction à faire entre érotisme, érotique et pornographie, c'est bien, justement, en regard de la prise de conscience chez l'être humain, impossible chez l'animal, d'une réalité qui dépasse son entendement. Être différent, unique, suppose l'élaboration d'une structure qui vient exprimer cette différence tout en la justifiant. C'est le rôle d'institutions comme la famille et la religion, par exemple, de signifier l'unicité humaine. L'homme, par ces institutions, s'est créé une culture, une manière de faire qui, tout en lui permettant de se distinguer de l'animal, réprime du coup l'animal qui

réside en lui et qu'il dédaigne à admettre. L'érotisme, c'est cette relation à la culture, aux institutions, qu'entretient l'homme en dépit de ses désirs et de ses pulsions millénaires.

C'est dans cette optique qu'il faut comprendre et, surtout, distinguer l'érotisme des autres facettes de la sexualité que sont l'érotique et la pornographie. L'érotisme permet à l'homme de survivre dans l'univers particulièrement complexe qu'il a créé. Par la transgression de l'interdit, l'individu s'autorise, sans nécessairement le faire, à vivre des pulsions, à retourner au chaos, à l'état animal, tout en restant parfaitement intégré à une société donnée. Ainsi, il n'abandonne pas son objectif, et celui de sa société, de comprendre son isolement dans la nature et de trouver, finalement, la part manquante de son existence, cette unité perdue dont le pressentiment est source d'angoisse.

L'érotisme nous apparaît bien plus comme un mécanisme de défense, voire une forme d'insurrection, contre l'appareil culturel mis en place pour contrer, justement, l'origine animale de l'homme. L'érotisme devient, de cette façon, un élément de l'imaginaire humain. Dans cette perspective, l'érotisme se distingue de l'érotique qui, lui, s'organise et se réalise concrètement. C'est dans la praxis que l'érotique s'accomplit, l'acte sexuel devenant ainsi le lieu de son expression. Si l'érotique emprunte à l'érotisme son mode de fonctionnement, c'est-à-dire qu'il est transgression d'interdits au cœur même de l'acte sexuel, il n'en demeure pas moins que l'érotique est révolte contre l'imaginaire et peut-être même contre l'érotisme, puisque l'érotique est la réalisation concrète des fantasmes. Nous sommes à même de constater que l'érotique,

tout en reproduisant certains aspects de l'érotisme, constitue une progression dans le dévoilement de la sexualité humaine car, de l'imaginaire, il passe au concret tout en maintenant une forme d'interdit.

Nous assistons, avec la pornographie, à une autre étape de ce dévoilement. En effet, si l'érotisme et l'érotique demeurent soit dans l'ordre de l'imaginaire, soit dans celui du fantasme, il en est tout autrement pour la pornographie. Cette dernière tend à montrer, à révéler et, du coup, élimine l'interdit nécessaire à l'expression de l'érotisme et de l'érotique. La pornographie est, d'une part, un projecteur puissant dirigé sur la sexualité humaine traduisant toute l'animalité de l'homme en le renvoyant à l'accomplissement sans limites de ses pulsions mais, de plus, elle manifeste le changement de valeurs de l'être humain en exprimant l'individualité, l'isolement et une morale, non plus collective, mais de chacun pour soi. La pornographie s'attaque à la notion d'interdit en faisant éclater l'imaginaire. Agression contre le monde de l'érotisme et de l'érotique, la pornographie devient l'antagoniste de toute une organisation sociale en abolissant les règles édictées tout en imposant de nouvelles règles, toutes capitalistes, de consommation de l'autre.

Ce dévoilement de la sexualité se manifeste de plusieurs façons. Il semble, toutefois, que le discours, et particulièrement le discours artistique, traduit ce parcours effectué par la sexualité. Ainsi, La chair décevante de Jovette Bernier illustre pertinemment la présence de l'érotisme dans la littérature québécoise. Ce roman, confronté au puissant interdit qu'est l'institution religieuse, utilise les détours de

l'érotisme pour exprimer le désir et, surtout, l'impossibilité de réaliser pleinement ce désir. Il y a, dans ce roman, toute la dimension subversive de l'érotisme, du désir opposé au péché. La nouvelle « Une journée à la campagne » illustre bien, quant à elle, le passage, le dévoilement, de l'érotisme vers l'érotique. En effet, s'il est possible de retrouver des composantes de l'érotisme au cœur de ce texte, il n'en demeure pas moins qu'à travers les personnages et les situations, l'érotique se manifeste et finit par dominer.

La transgression de l'interdit est un des éléments majeurs de l'érotisme, élément motivé par le désir de retrouver une totalité avec l'Autre. Toutefois, comme nous l'avons vu, cet interdit doit être maintenu si on veut le transgresser de nouveau. Nous constatons déjà, dans la relation entre les deux frères de « Une journée à la campagne », une mise en abyme de cette caractéristique. La mère relate l'enfance de ses garçons et remarque que, sans cesse, « Jules maraudait autour des blondes à Charles », sans, toutefois, que rien ne se produise. L'interdit dans cette relation n'est, jusqu'alors, jamais véritablement transgressé mais sans cesse sollicité, entraînant ainsi des disputes fréquentes entre les deux frères. Cependant, en parallèle, l'interdit représenté par la mère qui n'a « jamais aimé que Jules ramène des filles à la maison, surtout pas deux du coup » est éliminé, ce qui nous entraîne vers l'érotique.

La problématique de la transgression de l'interdit est également vécue par Marianne, particulièrement lors de l'arrivée de Jules pour le repas du midi. Dans ce chassé-croisé de regards, le désir de Marianne est constamment confronté à l'interdit et

le désir, ainsi exacerbé, se réalise bien plus dans l'imaginaire que dans la réalité. En effet, c'est dans la gestuelle que le désir s'exprime, dans les attitudes de Marianne et de Jules dont les « yeux sont pleins d'une rage, d'un désir de bête ». Mais, encore là, le péché est vécu dans l'imaginaire et Marianne est « partagée entre [sa] honte et [son] désir ». Toutefois, Marianne, à l'instar de Jules, abolira l'interdit représenté et par le couple et par la cellule familiale, et plongera dans l'univers de l'érotique, réalisant ses désirs en se livrant à ses pulsions. Une des caractéristiques de l'érotisme réside dans l'ajournement du désir et les deux amants briseront ce pacte nécessaire à l'érotisme. Du coup, ils entrent dans la sphère de l'érotique, rompant ainsi la relation à l'imaginaire, seul lieu véritable d'expression de l'érotisme.

Dans cette nouvelle s'exprime le passage entre l'érotisme et l'érotique. L'érotisme, en étroite relation avec les conventions sociales, est constamment bafoué tout au long du texte, mais omniprésent. L'atmosphère lourde, les craintes ressenties par plusieurs personnages, la chaleur écrasante, témoignent de l'éclatement à venir des règles et des conventions érigées par le milieu familial. L'environnement, le perpétuel cognement de la hache, ainsi que la description du Minotaure, laissent présager une confrontation entre un monde où l'interdit a toujours été maintenu et un nouvel ordre à venir, celui de l'expression manifeste du désir. Si l'érotisme est à l'origine du texte, c'est bien l'érotique qui, finalement, prend le relais et ce, pour la plupart des personnages. Dans « Une journée à la campagne », chacun manifeste clairement ses désirs, parfois de façon crue, chacun pose des gestes sans équivoque, et l'intention avouée du récit est de provoquer l'éclatement du couple, de la famille, à

partir du fait sexuel. Les commentaires sexuels sont d'ailleurs nombreux tout au long du texte et les descriptions suffisamment détaillées. Il n'y a plus de subversion, plus de détours. La prise en charge du discours par plusieurs narrateurs vient également contribuer à évincer l'imaginaire lié à l'érotisme. En effet, chacun est témoin d'une partie de l'événement sans, toutefois, s'opposer à la situation. Cette attitude des personnages laisse libre cours à l'érotique, dégagée en partie de l'interdit nécessaire à l'expression de l'érotisme. Cette forme de narration diffère de celle utilisée dans La chair décevante où l'héroïne est seule à posséder les éléments de la situation ce qui illustre, justement, la confrontation à l'interdit. Finalement, si Didi Lantagne se réfugie dans la folie pour éterniser son désir, ce n'est certes pas le cas de Charles qui, par le meurtre, vient faire éclater complètement l'imaginaire en abolissant l'interdit, mais également en évacuant la nécessaire quête de l'unité perdue, moteur de l'érotisme. Toutefois, dans les deux cas, une sanction est imposée aux personnages, devenus victimes, d'une certaine façon, des conventions sociales dominantes.

« La confession » apporte une nouvelle dimension au dévoilement de la sexualité. Nous disions que la pornographie s'attaque à l'interdit en révélant, en montrant, brisant ainsi toute la fonction primordiale de l'imaginaire dans l'érotisme et l'érotique. La pornographie, sans être nécessairement tortures et violence, tend à montrer le réel et occulte totalement les interdits posés par la société. En ce sens, « La confession » se présente comme un texte pornographique à plusieurs égards. L'organisation de la scène initiale est révélatrice à ce sujet. En effet, la description méthodique de l'activité sexuelle, la quantité de personnes impliquées, la démesure,

tout indique que les caractéristiques propres à l'érotisme et l'érotique sont anéanties. Les personnages sont décrits comme une mécanique, ce qui annonce l'intrusion de l'ère de consommation au cœur de l'existence humaine, et sont présentés, du coup, comme des consommateurs d'orgasmes. Chacun profite de l'autre et l'activité s'apparente au vidéo pornographique. D'ailleurs, à ce sujet, il faut constater que la narration se prête au jeu de la caméra et qu'il s'agit d'une description très extérieure.

Cette entrée en matière n'est toutefois qu'un prétexte pour alimenter une conversation entre un prêtre et un individu débauché, conversation qui confine, finalement, à une rixe entre l'érotisme et la pornographie. Ce duel illustre les visées de la pornographie qui sont de montrer le réel, crûment, et de nier l'imaginaire. Toutes les caractéristiques de l'érotisme tombent une à une au cours de l'exposition des fantasmes et de la froide logique du débauché, ce qui fera dire au prêtre qu'il parle « comme un comptable ». Dans ce texte, les personnages s'utilisent et se complaisent dans une profonde individualité, l'orgasme, la jouissance et la destruction de l'Autre n'étant que les seules fins avouées.

Le lieu de cette confrontation est aussi choisi pour situer volontairement le territoire réel de cette opposition, c'est-à-dire le monde du sacré et le monde profane. Nous disions que l'érotisme est intimement lié au monde religieux et que tous deux agissent, finalement, dans une parfaite cohésion pour contrer les pulsions humaines. Cette union est détruite dans « La confession ». De fait, le débauché transgresse une multitude d'interdits, représentés par le prêtre et sa sacristie. D'abord, son discours ne

convient pas nécessairement à une église, mais, de plus, la consommation de vin de messe, le regard cynique qu'il porte sur les lieux, son ironie, tout concourt à rendre sa présence semblable à une infraction, présence dominante à tel point que les fenêtres, les murs, finissent par ressembler à Chloé, qui est l'objet même de la discussion.

Outre la description des lieux, la description de personnages devient elle-même symbolique de cette confrontation. Le comportement du prêtre se modifie sans cesse devant l'attitude du débauché, tellement que les deux personnages sont assimilés dans leur description respective. En effet, les deux hommes se ressemblent étrangement et s'ils ne partagent pas, au début, la même passion pour l'alcool et le tabac, tous deux, à la fin, fument et boivent de concert. Cette assimilation du prêtre vient illustrer les bouleversements imposés par la pornographie. La pornographie domine et écrase l'érotisme. Il y a dans ce texte un jeu d'inversion, le pouvoir change de place, le discours du débauché finit par dominer et se présente comme une ultime attaque contre Dieu, contre les conventions, l'ordre établi. La pornographie règne en maître. Le débauché quitte les lieux, triomphant, et si les fenêtres étaient, au départ, de grands yeux sombres regardant à l'intérieur de la sacristie, ils sont présentés, à la fin, comme pleins de lumière devant la « nuit des hommes ».

« La confession » illustre ce choc entre l'érotisme et la pornographie, ce démantèlement de l'imaginaire humain, démantèlement subséquent à la chute d'institutions comme la famille et le clergé. Sans la présence de ces institutions, l'érotisme n'a plus sa place dans une société. L'ironie, la froideur, l'individualisme

deviennent les raisons d'être de l'individu et sont l'apanage de la pornographie. La pornographie jette sur l'homme un regard cruel, sans fard, et annonce le renoncement des hommes dans cette quête de l'unité perdue millénaire. La pornographie, c'est la tentative de mise à mort de l'érotisme et de l'érotique et, par le fait même, de l'imaginaire humain.

Ce long cheminement que nous avons effectué nous entraîne vers cette constatation: s'il existe un lien entre l'érotisme, l'érotique et la pornographie, c'est la souffrance. Tout notre discours sur ces trois facettes de la sexualité humaine n'illustre, finalement, que l'insoutenable douleur des hommes devant l'angoisse de la séparation, devant le vide laissé par la part manquante, l'Autre.

BIBLIOGRAPHIE

1- Oeuvre étudiée

Bernier, Jovette, La chair décevante, Montréal, Fides, Bibliothèque Québécoise, 1982, 135 p.

2- Articles critiques sur La chair décevante

Alain, Robert et Guillaume, « Sur une critique », Le Canada, vol. 29, no 261 (11 février 1932), p.1.

Bethléem, Louis, « Un roman du Canada. *La chair décevante* par Jovette-Alice Bernier », Le Bien Public, vol. XXIV, no 12 (21 juillet 1932), p. 3.

Brouillette, Hélène, « La chair décevante », Le Nouvelliste, vol. XI, no 282 (3 octobre 1931), p. 5.

Bruschési, Jean, « Dans le monde des lettres, trois Romans », La revue moderne, vol. XIII, no 4 (février 1932), p. 16-17.

Everett, Jane, « Du dit et du non-dit : lettres à un critique », Actes du colloque ACFAS 1992, Études réunies et présentées par Benoit Melançon et Pierre Popovic, Université de Montréal, 1993, 241 p.

Gilbert, Louise-Georgette, « Littérature », La Patrie, vol. LIII, no 188 (3 octobre 1931), p. 4.

Grignon, Claude-Henri, « La chair décevante », Le Canada, vol. XI (25 novembre 1931), p. 1.

Hamel, Réginald, « L'érotisme dans les romans, contes et nouvelles entre 1900 et 1940, Parti pris, vol. I, nos 9-10-11 (été 1964), p. 98-140.

Lévesque, Claude, « La région de l'attrait », Liberté, Montréal, vol. 9, no 6 (novembre-décembre 1967), p. 13.

Parizeau, Lucien, « La semaine littéraire. Réflexion sur un titre, *La chair décevante* », La Patrie, vol. LIII (17 octobre 1931), p. 19.

Roy, Camille, « Vocation missionnaire », L'Enseignement secondaire au Canada, Québec, 17ème année, vol. XI, no 2 (novembre 1931), p. 97.

Saint-Martin, Lori, « *La chair décevante de Jovette Bernier: Le Nom de la Mère* », Tangence, no. 47 (mars 1995), p. 113-124.

3- Ouvrages théoriques

Alexandrian, Sarane, Les libérateurs de l'amour, Paris, Seuil, coll. « Points », 1977, 280 p.

Angenot, Marc, Le cru et le faisandé; sexe, discours social et littérature à la Belle Époque, Bruxelles, Éditions Labor, 1986, 202 p.

Arcand, Bernard, Le jaguar et le tamanoir, Montréal, Boréal, 1992, 397 p.

Bataille, Georges, L'Érotisme, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1957, 306 p.

Baudrillard, Jean, De la séduction, Paris, Éditions Galilée, 1979, 247 p.

Dadar, Sudhir et John Munder Ross, Les pièges de l'amour érotique, Paris, PUF, 1987, 245 p.

Foucault, Michel, Histoire de la sexualité, tome I : La volonté de savoir, Paris, Gallimard, 1976, 211 p.

Lasch, Christopher, Le complexe de Narcisse, Paris, Laffont, 1979, 336 p.

Paz, Octavio, La flamme double, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1994, 200 p.

Paz, Octavio, Un au-delà érotique: le marquis de Sade, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1994, 101 p.

Schubart, Walter, Éros et religion, Paris, Fayard, 1972, 312 p.